

3^e Colloque petite enfance

Trace d'enfance

26 et 27 novembre 2005

Délégation à la petite enfance

Avenue Dumas 24

Case postale 394

1211 Genève 12

T 022 418 81 00

F 022 418 81 01

www.ville-ge.ch/colloqueenfance



VILLE DE
GENÈVE

DÉPARTEMENT DES AFFAIRES SOCIALES,
DES ÉCOLES ET DE L'ENVIRONNEMENT

DÉLÉGATION
À LA PETITE ENFANCE

Actes

3^e Colloque petite enfance

Trace d'enfance

Genève, les 26 et 27 novembre 2005



S o m m a i r e

Vendredi 25 novembre

Allocution d'ouverture	3
Manuel Tornare maire, Ville de Genève	
Introduction	4
Marie-Françoise de Tassigny déléguee petite enfance, Ville de Genève	
Famille, que m'as-tu transmis ?	7
Philippe Rousseau responsable centre santé Crama, Bordeaux	
Mémoire de la cité	9
Bernard Lescaze historien, Genève	
Les revenants et les fantômes	9
Dr. Serge Tisseron psychiatre, psychanalyste, Paris	
Constructions du monde et relation à l'autre	14
Dr. Mony Elkaïm psychiatre, psychothérapeute familial, Bruxelles	
Qu'est-ce que je fais de mon enfance ?	19
Pierre Dominicé professeur honoraire Université de Genève	
Daniel Péclard psychosociologue, acupuncteur, Genève	

Conférence

Nos secrets de famille	29
Dr. Serge Tisseron psychiatre, psychanalyste, directeur de recherche, Université de Paris X-Nanterre	

Samedi 26 novembre

Attachement et narration	33
Blaise Pierrehumbert psychologue, Privat Docent, Lausanne	
L'enfance rêvée	36
Dr. Patrick Ben Soussan pédopsychiatre, Marseille	
L'objet déclencheur	41
Manon Hotte chorégraphe, Genève	
Jeanne Pont médiatrice culturelle, musée d'art et d'histoire, Genève	
Documenter l'enfance	46
Anna Lia Galardini directrice Institutions petite enfance, Pistoia	
Jeux jouets, je jouais	55
Maryjan Maître ex-responsable pédagogique, Thonon	
La vie et ses temps et les temps de la vie	58
Philippe Rousseau responsable centre santé Crama, Bordeaux	
Conclusion	59
Marie-Françoise de Tassigny déléguee petite enfance, Ville de Genève	
Synthèse et clôture	64
Manuel Tornare maire, Ville de Genève	

Souvenir d'enfance

J'ai 3 ans, assise sur mon pot, recouverte de boutons. J'ai la varicelle !
Au fond du couloir, ma grande sœur de 11 ans crie très fort.
Elle ne veut pas que je m'approche ...
Elle a trop peur de l'attraper pour être aussi vilaine que moi !
Mais elle aussi sera défigurée et elle me le pardonnera ...

Vendredi 25 novembre

Allocution d'ouverture

Manuel Tornare | Maire, Ville de Genève



Les pédagogues et les éducateurs se plaisent à relever l'importance des rituels dans la vie de l'enfant. N'est-ce pas aussi valable pour les adultes ? Ce colloque «petite enfance» est en train de devenir un rituel pour la Ville de Genève qui l'organise, pour les collaboratrices et les collaborateurs des institutions qui y participent, mais aussi pour les nombreux partenaires des communes voisines ou de villes amies invités.

Le thème de cette année se situe à la fois dans la continuité des éditions précédentes et, malheureusement, au cœur d'une actualité beaucoup moins réjouissante, celle des émeutes dans les banlieues françaises.

Après avoir posé les bases la réflexion sur la petite enfance en s'interrogeant sur les Droits de l'enfant, nous avons abordé l'an dernier le thème, incontournable à Genève, du multiculturalisme. Cette année, la Délégation à la petite enfance a choisi de s'interroger sur la question des traces qui facilitent l'intégration.

Il faut dire que face aux bouleversements des familles, le public se passionne pour les histoires de familles. Dans un monde qui va vite, de plus en plus vite, trop vite pour certains – voir le problème du chômage et la précarité – les familles ont plus que jamais besoin de se poser pour s'ancrer dans une histoire.

Evidemment, l'exploration de l'enfance et de ses souvenirs ne révèle pas que des moments de pur bonheur, que des Madeleines à la Marcel Proust. Serge Tisseron est là pour nous le rappeler, les histoires de famille recèlent parfois de douloureux secrets. Il faut lever ces secrets non pas forcément pour dire la vérité, mais bien pour dépasser le traumatisme et permettre à l'enfant de se construire et de s'intégrer.

L'intégration passe par la connaissance du lieu où l'on vit, du lieu où l'on va tenter de prendre racine. L'intégration passe par ce sentiment si fort et si difficile de fierté. Loin des nationalismes exacerbés qui n'attendent qu'un coup de fusil - ou un coup de sifflet - pour se fanatiser, il existe une fierté à appartenir à une communauté, un orgueil justifié à partager la vie d'une collectivité.

C'est cet orgueil, cette fierté que nous voulons nourrir et cultiver chez les enfants.

Comme dans toute la démarche éducative, les premiers jardiniers de ce chantier sont les parents. Mais les éducateurs du jeune enfant jouent un rôle très important, surtout dans une ville où le devoir d'intégration est primordial pour de nombreuses familles étrangères.

Partager avec un enfant les premières années de sa vie dans une institution de la petite enfance est une expérience riche d'émotions et de découvertes, mais aussi de responsabilités. C'est pendant ces années que l'être humain capte l'essentiel des messages, conscients et inconscients, qui s'imprimeront en lui comme autant de traces.

Vous êtes pleinement conscients de cette responsabilité puisque vous êtes venus chercher ici des outils, des exemples pour nourrir vos compétences et assumer au mieux un pan essentiel de votre mission.

La question qui est au cœur de ces deux jours n'est-elle pas : «comment l'éducation du jeune enfant peut-elle laisser des traces bienfaites pour l'avenir de l'adulte ?» Des éléments de réponse viendront certainement des expériences originales qui seront présentées d'Italie ou de France voisine. Mais aussi de Genève car nous pouvons être fier de notre ouverture culturelle dans ce domaine.

Connaître pour s'intégrer et se sentir bien. Connaître pour créer, connaître et SE connaître pour s'ouvrir au monde, tels sont les principes que Genève essaie d'appliquer.

Les grandes villes françaises qui n'ont pas pu, ou qui n'ont pas voulu faire le choix politique d'une intégration, en payent aujourd'hui le prix fort.

Je suis fier d'une Ville qui a su faire le pari de l'intégration, qui a su s'en donner les moyens et qui continue à réfléchir à la meilleure façon de permettre à tous ces habitants de créer des liens entre eux, entre leur histoire de vie personnelle et l'Histoire de la Cité.

Et parce qu'on est tous marqué par notre enfance, il était difficile de réfléchir aux traces d'enfance sans inviter les participants à ce Colloque, à se replonger quelques instants dans leur propre enfance. La Délégation a eu l'idée de ces fameuses cartes postales. Emaillées de ces traces d'enfance que sont nos souvenirs, parfois furtifs, souvent heureux, d'instant de vie et d'instant de jeux... ces cartes postales constituent un témoignage magnifique et poignant de votre propre engagement sur les traces de la Cité. ■





Vendredi 25 novembre

Introduction

Marie-Françoise de Tassigny | déléguée petite enfance, Ville de Genève



Chères Toutes, Cher Tous,

On naît de son enfance, comme de son pays, dit Saint Exupéry. Quelle belle liaison, avec notre colloque de l'an dernier !

J'aimerais tout d'abord vous dire tout le bonheur que j'ai de vous retrouver, tous et toutes autour de ses journées annuelles de la petite enfance. Ces dernières nous permettront de vous transmettre, si cela est encore nécessaire, le sens profond, et l'indéniable importance de l'accueil du jeune enfant.

Ce colloque, nous l'avons préparé avec un groupe de professionnels et des spécialistes du thème, avec un intense plaisir. Nous l'avons conçu, en le décomposant en quatre phases distinctes :

- première phase, lors de la matinée de vendredi, l'enfance et sa place dans l'histoire et aujourd'hui.
- deuxième phase, lors de l'après-midi du vendredi, l'inconscient et ses traces de l'enfance dans nos histoires de vie.
- troisième phase, lors de la matinée du samedi, les contextes éducatifs favorisant une trace positive dans la prime enfance et,
- quatrième phase, samedi après-midi, la valorisation de la trace du pays ou de la cité, transmise aux enfants résidents.

Par ailleurs, le fait de se pencher sur le berceau de l'enfance, ramène chacun et chacune à sa propre genèse. Face à ce regard en arrière, je confirme avoir vécu une enfance heureuse où ma carrière a pris souche dans mon rôle d'aînée. En effet, à l'époque déjà, j'avais un goût prononcé pour l'organisation, et des penchants de leader. Mes sœurs et mon frère ont dû me suivre dans de nombreux jeux symboliques, parmi lesquels des cours de cuisine et une

mini école où je jouais à merveille, devinez quoi ? La maîtresse d'école !!!

Mais revenons à des choses plus sérieuses, ce colloque évoque pour la majorité d'entre nous la meilleure part de notre être, la trace de l'enfance. Combien d'écrivains et de cinéastes, se sont penchés sur leur passé et nous ont fait découvrir leur propre histoire, triste, émouvante, heureuse ou étonnante.

Nous souhaitons faire venir Monsieur Christian Bobin, auteur d'un magnifique ouvrage que je vous recommande, «Prisonnier au berceau». Il a malheureusement dû renoncer à être là, mais nous a adressé les quelques lignes, que je vous lis : «On ne peut pas aller dans la forêt à la nuit tombée sans une lanterne. La forêt c'est le monde, la lanterne c'est l'écriture et c'est toujours un enfant qui tient la lanterne dans son poing, c'est toujours l'esprit d'enfance, qui permet à la pensée de respirer et de s'exprimer. Vous voyez, me dit-il, je n'aurais pas su quoi dire à votre colloque, je ne suis pas sorti de l'enfance.»

Après ce magnifique témoignage, je vous souhaite des journées passionnantes à l'image de l'enfance, celle que l'on souhaite à nos enfants. ■

S o u v e n i r d ' e n f a n c e

Pâques était pour les enfants un grand jour car le lapin venait déposer des œufs dans notre jardin. Mes parents les teignaient en cachette la semaine précédente et nous étions sûrs que c'était le lapin. L'après-midi était pour nous une fête. Nous devions, avec notre petit panier, aller chercher les œufs. Nous avions des amis qui venaient avec nous et nous trouvions drôle car ils comptaient notre butin et nous disaient qu'il y en avait encore. La coutume dans notre famille était d'en cacher une centaine. Il nous arrivait d'en trouver de l'année précédente. Le soir, nous mangions nos œufs en salade pour notre souper. Souvenir des années 1930.

Vendredi 25 novembre

F a m i l l e , q u e m ' a s - t u t r a n s m i s ?

Philippe Rousseau | Responsable centre santé crama, Bordeaux

Je voudrais avant de commencer, remercier la Ville de Genève et son Maire, Monsieur Tornare, Madame de Tassigny et les organisateurs de ce colloque de m'avoir invité à venir de Bordeaux pour vous parler «de famille que m'as-tu transmis» Tout d'abord je vais rapidement me présenter avant de débiter cet exposé et vous donner le cadre et les clés permettant de comprendre mon discours et nous permettre de réfléchir et progresser ensemble.

Je suis biologiste de formation et plus spécifiquement chrono-biologiste d'une part et je suis un spécialiste de santé publique, en particulier, de la prévention et de l'éducation pour la santé d'autre part. Par conséquent, c'est à partir de ces deux angles d'approche que le sujet va être abordé. Par la suite d'éminents conférenciers viendront vous parler des traces d'enfance sur les plans du psychisme, de la sociologie et de l'histoire. Personnellement, je vais essayer de vous présenter l'enfant que vous connaissez très bien de part votre métier, sous une approche particulière, celle du temps. L'évolution de la personne va dépendre de multiples paramètres. En dehors de l'évolution physiologique et psychomotrice, l'influence de l'environnement va être essentielle. La famille, comme l'a dit tout à l'heure Madame de Tassigny, est le premier contact de l'enfant. C'est avec ses parents qu'il va évoluer, ils vont lui donner ses premiers repères. Ensuite son environnement s'élargira et son histoire se forgera au travers de ses expériences personnelles. En effet, une partie de l'histoire des autres va devenir une partie de sa propre histoire et c'est au moment où il en prendra conscience qu'il deviendra autonome.

Tout cela est l'œuvre du Temps, qui laisse des marques: les traces d'enfance.

L'intitulé de cette intervention «Famille que m'as-tu transmis, un gène, une culture, une histoire.» amène

une première réflexion. La notion de transmission peut-être discutée. Qu'est ce que transmettre? Est ce tout simplement faire un don à quelqu'un pour qu'il en fasse ce qu'il désire? Ou est-ce remettre quelque chose à quelqu'un avec un souci de continuité? En effet à la différence du don, la transmission comporte une notion de continuité. Dans le cas des parents et de la famille, la transmission revêt la forme d'une perpétuation au travers de la descendance. Lors d'une transmission, il y a une volonté de conservation de la chose transmise et un souhait de la faire progresser, mais le transmetteur souhaite en garder, en partie, la maîtrise. Ce n'est donc pas un don désintéressé. Ce comportement conduit à un paradoxe: la famille souhaite que l'enfant devienne autonome et va demander à ce que l'enfant continue et perpétue, en l'améliorant, la tradition parentale et familiale. Les parents espèrent l'immortalité au travers de leurs enfants, et projettent sur eux leurs propres désirs, créant ainsi de nombreux freins à l'acquisition de l'autonomie. La seule chose qui soit transmise est la vie car depuis ses origines, elle a cherché à se perpétuer grâce à la transmission et à s'améliorer en s'adaptant aux différentes conditions environnementales. Les mutations génétiques ont permis cette adaptation et cela s'appelle l'évolution.

La vie est transmise par les parents, mais pas seulement la vie biologique, en léguant leurs gènes, mais également une vie psychique, sociale et culturelle. Mais qu'est-ce que la vie? Un biologiste pourrait vous décrire ses diverses manifestations, mais le sujet peut être abordé sous un angle différent. La vie doit être envisagée globalement avec tous les déterminants qui la sous-tendent

En profitant que Genève, soit le siège de l'OMS, il est tentant de définir la vie au travers de la santé. La santé, loin d'être un but est une ressource qui nous permet de vivre suivant nos désirs. Les éléments

pour la gérer et l'optimiser vont être apportés par les parents, la famille et le groupe social auquel l'enfant appartient et le milieu physique dans lequel il évolue.

Un être vivant est un être multiple, il est un être physique et biologique, un être psychique et un être environnemental. Cette dernière dimension élargit un tout petit peu la définition de l'OMS qui dit que la Santé est un bien être physique, psychique et social. Mais le social n'est qu'une partie de l'environnement et c'est ce dernier qui va être le facteur le plus important par rapport à au développement et en particulier l'environnement familial. C'est l'ensemble de ces déterminants qui va former l'être vivant, qui va permettre à une personne de se construire et se constituer.

Ces paramètres ne sont pas figés et l'équilibre qui les relie va varier en fonction du temps. L'environnement provoque ou accompagne cette évolution, mais il risque aussi de la perturber. Souvent l'entourage familial crée des perturbations par la méconnaissance des développements de l'enfant, mais aussi parce que la situation ne va pas dans le sens souhaité et des projections rêvées. La notion de conservatisme peut être également évoquée, le changement entraînant l'angoisse, il est préférable de figer les choses. Pour aider les familles, il faudrait apporter des connaissances permettant de comprendre l'évolution psychomotrice de l'enfant. En effet, l'enfant va se développer, il va évoluer physiquement et psychologiquement et son environnement évolue également et tous ces facteurs, par leurs interactions, vont permettre la construction de la personne et l'acquisition de son autonomie. La connaissance de l'évolution psychomotrice de l'enfant est donc un facteur important à apporter aux parents. Les professionnels de la petite enfance sont les personnes les mieux placées pour accompagner les parents dans leur démarche éducative et pour cela leur faire connaître les étapes normales du dévelop-

pement d'un enfant. Souvent les attentes des parents et de la famille vont dépasser les capacités de l'enfant, ou les sous estimer. L'entourage de l'enfant doit comprendre que cette période de la vie va lui permettre de se situer grâce aux informations reçues. Ces dernières sont nombreuses et très diversifiées. Elles vont être perçues, ressenties, interprétées et intégrées en fonction de paramètres biologiques, psychiques et environnementaux. Les Traces d'enfance trouvent ici leur origine. La famille et l'environnement, qu'il soit naturel, social ou culturel, vont donner des repères qui vont permettre à l'enfant de se positionner et de se construire et ainsi de devenir progressivement autonome. Ces événements resteront gravés de manière consciente ou inconsciente, mais ils auront laissé leur empreinte: Les traces d'enfance. L'objectif des parents et des professionnels de la petite enfance est donc de permettre l'acquisition par la personne de son autonomie. Mais, souvent la famille impose un certain nombre de repères bloquant l'évolution de cette recherche de l'autonomie. En réalité l'entourage doit proposer des repères qui vont aider l'enfant à forger sa personnalité. Au départ les parents donnent une identité, puis l'enfant construira son identité bâtie grâce à son expérience et aux repères acquis. Il sera ainsi libre d'agencer sa vie et il sera autonome. Mais qu'est-ce que l'autonomie? Il ne s'agit pas d'entrer dans un débat philosophique, mais être autonome c'est savoir gérer ses dépendances. Une personne est dépendante de nombreux facteurs pour vivre, en conservant ses capacités d'analyse et d'adaptation, elle préservera son autonomie. Permettez-moi de faire une simple analogie avec la biologie. En effet l'équilibre en biologie n'existe pas en tant que tel, il est la somme de déséquilibres qui se compensent, il n'est en fait qu'une résultante. La vie n'est faite que de déséquilibres correctement compensés. Il en est même de l'autonomie qui est donc la résultante de la gestion de nombreuses dépendances. Notre histoire

est une somme de déséquilibres, qui s'ils sont bien compensés, va nous permettre de mener notre vie selon nos désirs.

Mais l'heure actuelle, la notion de performance et de compétitivité va effacer la notion de l'acquisition progressive et harmonieuse de capacités. Il faudrait atteindre des niveaux très élevés de manière rapide. Pour illustrer ce propos, il suffit de prendre l'exemple français. Il existe le cours préparatoire qui est une classe d'école maternelle et la classe préparatoire aux grandes écoles dans les lycées après le baccalauréat. Les parents voudraient presque que les contenus de ces deux classes soient les mêmes, c'est tout juste si l'on devrait enseigner la résolution d'intégrales à des enfants n'ayant pas acquis le concept des nombres. Demander à quelqu'un de faire ce qu'il n'est pas capable de faire va générer frustration et l'enfant ne va pas pouvoir se développer correctement d'autant plus que son entourage déçu, va lui dire qu'il est nul, qu'il n'est pas capable. Certains enfants vont se figer dans cette image de nullité et certains vont involuer et même culpabiliser de ne pouvoir répondre aux attentes des parents. D'où la nécessité de connaître le vieillissement physiologique et psychologique d'une personne pour lui permettre de progresser et s'appuyer sur ses capacités plus que sur ses incapacités. Mais la famille cherche la performance il faut être le meilleur de la fratrie, se conformer à la tradition familiale, il y a toujours eu des médecins dans la famille, il faut qu'un enfant devienne médecin. L'enfant n'est pas considéré pour ce qu'il est mais pour ce qu'il représente. La tendance est aussi de juger les dysfonctionnements apparents comme des défauts ou des pathologies sans se situer dans le temps. Par exemple, le fait de dire qu'une personne dort de 16 à 20 heures par jour, va paraître anormal à une majorité d'entre vous. Mais le fait de préciser qu'il s'agit d'un nourrisson va rendre l'événement normal.

Enfin pour terminer il faut considérer l'histoire de la personne et c'est la composante la plus importante car elle donnera un sens aux autres paramètres déjà décrits. J'ai bien aimé la métaphore, comparant une personne à des poupées russes, dont il ne fallait pas se limiter à juger la dernière enveloppe, mais ouvrir délicatement et progressivement pour comprendre ce qu'il y avait à l'intérieur. Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à la première poupée, mais c'est connaître l'histoire de la personne et à partir de là appréhender tout simplement son état de santé global, c'est-à-dire à comprendre, ne pas la stigmatiser, ne pas mettre une étiquette, ne pas la réduire à une représentation parcellaire partielle et définitive. Les familles vont étiqueter leurs membres depuis leur enfance, celui-ci est terrible, celui-là est hyperactif, l'autre est calme et le dernier paresseux sans tenir compte de son histoire et du contexte de vie. Il est bien évident que pour permettre à l'enfant d'avoir une vie courante correspondant à ses capacités et à ses désirs, il faudra prendre en compte l'ensemble de ces paramètres et en conséquence, aménager l'environnement matériel et également son environnement social pour l'accompagner. Il faut rendre l'enfant acteur de son propre développement. Je citerai, en conclusion, une phrase de Lacan qui dit «se mettre à la place de l'autre c'est très bien, mais une fois que je suis à la place de l'autre où est-ce l'autre il se met?»

La famille souvent se met à la place de l'autre. Un exemple pour illustrer cette problématique Les médecins qualifient de «consultation en stéréophonie» la situation suivante:

Le pédiatre demande au petit Sébastien: «quel âge as-tu?» C'est la mère qui répond «3 ans» et l'enfant fait une grimace de désapprobation, le médecin repose la question, «T'as pas 3 ans?» et la mère dit «je vous ai dit qu'il avait 3 ans» Le médecin demande

calmement à la maman de laisser répondre Sébastien qui dit alors «j'ai deux ans et demi». Les représentations du temps ne sont pas les mêmes pour l'adulte et pour l'enfant, six mois sur 3 ans de vie représentent une proportion importante pour Sébastien, ce qui est, dans cette histoire, considéré, comme négligeable par la mère à ce moment là. Cette situation montre l'influence et la pression que la famille exerce par rapport à l'enfant. Les parents sont le seul contact, la seule référence dans les premiers temps de la vie. Les échanges sont, de fait, unilatéraux. Les parents vont décider pour l'enfant et projeter leurs propres désirs. L'enfant ne peut communiquer à la manière des adultes. Ces derniers, dans leurs désirs de protection, de pouvoir et par manque de connaissances, ne prêtent pas attention aux signes envoyés par l'enfant. Il y a un conflit entre sa propre identité en construction et l'identité désirée par son entourage. De la fusion à l'autonomie, le chemin est long, il doit être jalonné de repères qui vont permettre à l'enfant de construire son identité. Cette construction va élaborer son histoire qui laissera des empreintes, les traces d'enfance.

J'ai dit tout à l'heure : être autonome c'est savoir gérer ses dépendances. Nous étions dépendants ce matin de notre voiture, nous étions dépendants du temps, mais nous sommes autonomes parce que nous aurions su gérer la situation si la voiture était tombée en panne. Vous auriez téléphoné pour dire «je ne viens pas», ou téléphoné à un garagiste pour qu'il vienne tout simplement vous dépanner.

Les gens confondent autonomie et indépendance. On peut être autonome et être parfaitement dépendant. Par contre un enfant est, au début de sa vie, dépourvu d'autonomie et totalement dépendant. La représentation de l'autonomie, en fonction de l'âge, l'autonomie d'un enfant, d'un adolescent ou d'une personne âgée, va être différemment perçue.

L'étymologie du mot est tout simplement : auto, soi-même et nomos, la loi, donc je fais ma propre loi. D'après cette définition, le petit être humain va mettre plus de temps les autres animaux dans la nature pour devenir autonome. A sa naissance totalement dépendant de ses parents. Au fur et à mesure qu'il gagnera en âge, il deviendra progressivement autonome, mais il restera longtemps dépendant de ses parents d'un point financier par exemple.

La famille va donner des repères pour faciliter à l'enfant le passage d'une identité qui n'est pas la sienne à sa propre identité. Au départ de la vie, la personne est à la fois dépendante et non autonome. Comme dit le professeur Montagnier l'enfant, est «une éponge à émotions. Tout ce qu'il va voir, percevoir, ressentir va être mémorisé. Mais l'analyse et l'intégration de ces informations vont être différentes selon l'âge. L'enfant va en apparence se conformer aux désirs ses parents, en grandissant, il va faire part de ses désirs, mais son entourage ne le percevra pas : il faut qu'il soit beau, il faut qu'il s'habille de telle manière, il faut qu'il embrasse des gens qu'il ne connaît pas etc. L'exemple courant du jeune enfant qui dit «je n'ai pas envie d'aller à l'école» La réaction des adultes va être de lui dire, en substance, «à ton âge tu n'as pas le droit de dire cela». Dans ce cas au lieu de faire preuve d'un autoritarisme absurde, l'écoute permettra à l'enfant de s'exprimer et à l'adulte de lui expliquer que par moment, lui aussi n'a pas envie d'aller travailler, mais qu'il y va quand même et que par conséquent il aussi devra aller à l'école. Ces comportements sont une manière de se libérer de la dépendance dans laquelle se trouve l'enfant vis-à-vis de ses parents, il sait exprimer le NON très tôt. L'attitude de l'entourage lui rappelant son état de dépendance peut également générer un sentiment de culpabilité.

De quoi va dépendre également ce que m'a transmis

ma famille? De mes parents, c'est la première des choses, mais cela a été évoqué tout à l'heure. Il existe d'autres paramètres environnementaux. Parmi ceux-ci, le lieu et l'époque vont avoir un rôle crucial. Ils vont avoir des effets directs sur l'enfant, mais aussi indirects en influençant le comportement des parents. Les lieux où se déroulent l'enfance, l'état de bien être et d'insouciance liés à la petite enfance. Ils évoquent le souvenir des parents, des premières émotions et des premiers jeux. Ils représentent les racines, le port d'attache. Certains y resteront, d'autres y retourneront, les lieux de l'enfance ne laissent jamais indifférent, même pour ceux qui les ont pris en grippe. Ces lieux ont une grande influence sociale et culturelle sur l'histoire et le développement d'une personne. Elle y a trouvé ses marques et ses repères. L'époque de naissance va conditionner l'évolution d'une personne. Suivant l'époque, les conditions de vie, l'éducation vont être complètement différentes, les contextes vont être différents. L'enfant, qui est en train d'enregistrer, «d'éponger», comme je disais tout à l'heure, et bien, il va avoir d'autres notions et d'autres concepts. C'est ainsi qu'apparaissent les différences de générations. Le contexte dans lequel la personne évolue qui va être le facteur le plus déterminant de sa construction. Ce n'est pas entièrement la génétique qui guide le devenir d'un être comme le laissaient supposer les lois mendéliennes. Certaines familles espèrent dans le clonage pour reproduire dans la famille des quantités d'intellectuels, des quantités de médecins. En réalité des personnes élevées dans des contextes différents, montrent une évolution différente d'ailleurs le film «La vie est un long fleuve tranquille» d'Etienne Chatiliez en est une logique démonstration.

Le cas des vrais jumeaux peut, également, servir de démonstration. Il s'agit bien de deux individus issus du même œuf et génétiquement identiques, ils sont des clones biologiques naturels. Mais ce sont deux

personnes différentes, ils ne sont pas identiques et cela pour de multiples raisons.

Des découvertes récentes montrent que l'ADN – support du code génétique – subirait l'influence des protéines qui l'entourent, les histones, et que l'expression des gènes en serait modifiée. De plus, l'ADN nucléaire n'est pas le seul ADN présent dans la cellule, il y a aussi l'ADN mitochondrial. Il y a quelques années encore les théories scientifiques affirmaient que l'ADN n'était contenu que dans le noyau, il n'en sortait pas. Il était copié pour en faire des protéines, et bien, on sait maintenant qu'il y a un autre ADN mitochondrial et c'est surtout celui de la mère qui est transmis. Par conséquent à code génétique égal, l'être obtenu ne sera pas strictement identique à l'original. Mais même si les sujets étaient strictement identiques, leur développement va être différent car ils vont se trouver dans un environnement différent. Les jumeaux n'ont pas la même histoire, lors de leur vie fœtale, ils n'ont pas eu, au même moment, la même place dans l'utérus, les bruits biologiques, la voix de la mère, ont été perçus de manière différente et peuvent avoir une influence sur le développement. Si Einstein était né à notre même époque aurait, peut-être, été quelqu'un de commun.

Une expérience dans ce domaine avait été tentée dans les années 80 par un riche milliardaire américain, qui voulait prélever le sperme de tous les prix Nobel. Le problème, c'est qu'ils n'ont pas voulu. A partir de ce refus, il a sélectionné des sportifs de haut niveau. L'expérience a porté 15 personnes et dans leur descendance, il y a eu 14 personnes normales et un surdoué.

Cette anecdote, bien que peu significative par le nombre de sujets concernés, montre que la sélection génétique ou le clonage ne donnent pas des êtres identiques. Tous ces exemples montrent que le déve-

loppement de l'enfant est lié à de nombreux facteurs déterminant.

Quels sont les facteurs déterminants?

Ceci est une synthèse de ce qui vient d'être évoqué.

Les facteurs biologiques ou endogènes. Ces facteurs concernent la constitution et le fonctionnement proprement dit de l'être et conditionner une partie de ses capacités. Ils vont aussi influencer sur les représentations que la personne va avoir d'elle-même mais également sur le jugement des autres. Les représentations culturelles et sociales des différences, maladies génétiques, malformations, comportements différents, vont influencer sur l'identité. Dans certains cas, les parents vont sentir coupables, avoir honte. Ils vont soit surprotéger l'enfant, soit le rejeter et tout cela va laisser des empreintes.

Les facteurs liés aux habitudes de vie. Les habitudes de vie se prennent très tôt. Elles sont liées aux habitudes des parents, aux lieux et contraintes de la vie. Un exemple illustre la transmission d'habitudes de vie au travers de plusieurs générations. Lors d'une étude sur le sommeil en Bretagne, il a été constaté dans les rites d'endormissement que des gens pour se coucher, montent à quatre pattes dans le lit, alors que le lit est classique. Même les jeunes enfants procèdent de façon identique. L'explication est historique, le chauffage n'existant pas, les étaient conçus pour retenir la chaleur, les uns avaient des tentures (lits à baldaquins), d'autres avec des panneaux de bois coulissants (lits à guichet) c'est-à-dire que pour entrer dans le lit, il fallait se mettre à quatre pattes et de plus à l'époque se frayer un chemin pour ne pas trop gêner les autres occupants. Cette pratique bien que n'étant plus fondée s'est perpétuée au travers des générations et principalement pour les populations sédentaires.

Ces Traces d'enfance remontent à des générations antérieures. Les habitudes alimentaires qui seront évoquées tout à l'heure sont encore plus caractéristiques de ces phénomènes.

Les facteurs liés aux systèmes de soins. La manière de se représenter la santé, la maladie, va également intervenir dans les modes de soins et les pratiques thérapeutiques. Les systèmes de soins et de prévention évoluant, certaines maladies vont être considérées comme étant que des incidents de la vie, et j'ose espérer, pour conclure cette partie là, que dans quelques années les personnes ou les enfants qui présentent dès la naissance, une déficience physique ou psychique, pourront vivre, leur vie, mais autrement, sans être étiquetés au travers de quelque handicap que ce soit. La notion de handicap mérite réflexion, car elle est de dimension sociale. Avec une même déficience, le handicap peut être différent. Celui-ci va dépendre du milieu environnant qui doit permettre à la personne de s'adapter, de favoriser le développement de ses capacités, au lieu de ne considérer que ses incapacités.

Quelles grandes catégories de facteurs extérieurs vont influencer la vie d'une personne?

Les facteurs sanitaires. L'état des connaissances scientifiques et technologiques et les moyens de les appliquer vont donc à voir une action sur le comportement des populations. Pour revenir sur un point déjà évoqué. Les techniques de dépistages anténataux, induire l'influence les désirs et pouvoirs des parents, ils ont des éléments d'un choix sur leur descendance, grâce aux techniques comme l'amniocentèse, l'échographie etc. Les découvertes sur la vie fœtale vont aussi modifier les conceptions. Certains vont même jusqu'à proposer aux femmes en enceintes des cours pour leur enfant in utero.

Les facteurs géographiques. Les caractéristiques du lieu de naissance de l'enfant, le climat, les richesses naturelles, l'isolement géographique, zone rurale ou urbaine - vont conditionner ses habitudes de vie, ses habitudes alimentaires et les habitudes de la famille. Tous ces facteurs forgent l'importance des lieux dans lesquels l'enfance est vécue.

Les facteurs démographiques. La structure de la population (pyramide des âges), la répartition géographique, la vie rurale ou la vie urbaine vont influencer sur les décisions politiques. Ces dernières vont déterminer les comportements des populations. L'intergénérationnel permet les échanges entre les enfants et les personnes âgées. Les mesures de maintien des personnes âgées à domicile favorisent cette transmission. Il en est de même pour les mesures liées aux populations migrantes. Dans ce cas, les échanges sont dans le versant interculturel. Les enfants des personnes migrantes vont avoir d'énormes changements de repères. Ils vont avoir plusieurs références venant de leurs parents et de leurs nouveaux contextes et lieux de vie.

L'adoption d'enfants d'autres pays doit être également préparée pour permettre aux enfants et adolescents de se construire une histoire cohérente

Les facteurs psycho-culturels. La scolarisation a une importance majeure. La transmission de la connaissance est un des éléments essentiels du développement de la personne. La famille joue un rôle central et capital dans l'éducation de l'enfant. Ce facteur est pris en compte, lors d'actions de promotion de la santé. Dans les pays en voie de développement, la scolarisation des femmes est favorisée, car c'est elles qui vivent le plus souvent avec les enfants et leur apportent la connaissance. Les mentalités devant les problèmes sanitaires ont déjà été évoquées, ils vont dépendre de l'époque, des connais-

sances scientifiques, des pratiques culturelles et spirituelles et aussi des croyances aussi de la mode. Les coutumes et traditions et les religions vont marquer de manière importante l'histoire de la personne.

Les facteurs économiques. Les conditions économiques sont importantes, l'habitat va influencer sur beaucoup de choses, la vie dans une caravane n'est pas la même dans un appartement des quartiers aisés d'une grande ville ou un château. Le fait de vivre à la ville et à la campagne, mais surtout la richesse naturelle et économique du lieu vie, vont conditionner l'histoire des personnes. Le mode de vie, lié à l'époque, les rythmes de travail et de loisirs vont générer joies et frustrations qui seront d'autant de traces d'enfance. Enfin la situation sociale et l'emploi vont conditionner les facteurs précédents. La position et la situation sociale de la famille influencent les manières de vivre, le regard porté par l'entourage et déterminent l'accès à de nombreuses choses dont la connaissance.

Les facteurs politiques. Il y a la planification économique sociale, qui prévoit les moyens d'apporter l'aide aux familles, pour qu'elles puissent mener à bien l'histoire de l'enfant. Ceci au travers de textes législatifs réglementaires qui comme le reste doivent évoluer avec le temps. Enfin, il faudrait permettre aux personnes immigrées, si elles le souhaitent de pouvoir retourner de manière décente dans leur pays d'origine.

En France, des anciens combattants originaires d'Afrique du Nord (Marocains, Algériens...) ne peuvent toucher leur retraite que s'ils résident en France. De ce fait, ils font, en permanence, la navette entre les pays du Maghreb et notamment Bordeaux. Ils sont complètement séparés de leurs familles. Ils vivent isolés dans des foyers d'accueil.

Leurs petits enfants rencontrés lors de visites en France, regrettent que leurs grands-parents ne puissent rester aux pays pour leurs apporter des références des repères en fait leur Histoire. Dans la première partie la connaissance du développement de l'enfant est apparue comme un élément essentiel dans l'acquisition de l'autonomie.

Parmi les éléments à connaître figurent les besoins de l'enfant. L'étude de la pyramide de Maslow, connue de tous les professionnels ici présents, résume les besoins essentiels. Ces besoins peuvent être abordés sous autre angle, l'étude des besoins primordiaux de l'enfant.

La liste présentée a été établie par le Professeur Montagnier de l'Université de BordeauxII et le professeur Sandler, Chef du service de néonatalogie au Centre Hospitalier Universitaire de Bordeaux, et tirée de «la revue de l'écolier».

Le besoin d'effort. L'enfant a besoin pour se développer, pour progresser de faire des efforts, mais il ne faut pas dépasser ses capacités du moment. Les adultes et surtout sa famille vont lui demander des performances et d'être le meilleur, ce qui va provoquer des multiples incidents. Dans l'incapacité de réaliser les désirs de ses parents, l'enfant se pose la question «suis-je capable ou incapable?». Souvent la réponse vient de l'entourage: «tu es nul». Il s'agit là d'une erreur fondamentale qui va laisser des traces. Ne jamais à dire à quelqu'un qu'il est nul. C'est ce qui nous présente qu'il est «nul» mais pas la personne. Car si l'enfant se considère comme incapable, il estimera qu'il ne peut progresser et il va culpabiliser d'une part et s'installer dans sa «nullité». Dans le même domaine, la notion de bien ou de mal doit être utilisé dans des contextes bien précis, c'est une notion d'ordre théologique». Dans le cadre de l'éducation et en pédagogie, la notion de correct ou incor-

rect est plus adaptée. Il y a une différence essentielle entre faire une erreur et commettre une faute. Une faute est pardonnable, et une personne ne peut se pardonner elle-même, c'est la rédemption, donc la faute est dans le registre de l'incapacité. Par contre une erreur est corrigable, sa correction reste dans le registre de la capacité et de la progression. Personne dans cette salle n'a commis de fautes d'orthographe, mais beaucoup on fait des erreurs d'orthographe, cela est rassurant n'est-ce pas? L'effet est le même pour l'enfant, il laissera des traces agréables et lui donnera le plaisir d'aller plus loin.

Le besoin de compétition. Il ne faut confondre compétition et compétitivité La première étant nécessaire à l'évolution de l'enfant en lui permettant de se comparer aux autres. Il apprendra ainsi à se connaître et à se situer par rapport à son entourage. La famille veut qu'il soit plus fort que les autres, le meilleur, au risque de ne pas se respecter et ne pas respecter les autres. Il faut être performant, productif et porter les désirs des parents et la famille. Il en est de même au niveau collectif, il faut dans les compétitions sportives «écraser» les autres et il faut porter haut les couleurs du club, de la ville ou du pays. L'obligation de performance et de résultats pour faire plaisir aux autres, risque de faire oublier à l'enfant d'exprimer ses propres désirs et cette frustration créera des traces.

Le besoin d'autorité. L'enfant a besoin de repères, s'il n'y a pas d'interdits ou de limites, il ne sait plus où il se situe. et c'est là,

Dès l'enfance, la famille va apporter des repères de tous ordres et l'enfant va se construire. L'enfant, pour devenir autonome, doit intégrer, comme la définit, Philippe Mérieux «la Loi fondamentale» qui peut être résumée de la façon suivante «je me respecte moi-même et je respecte les autres», cette loi va se

traduire grâce à des règles qui s'appliqueront dans des repères. L'exemple amusant qui peut être choisi est celui de tirer la langue à quelqu'un. Dans le cas général cela est incorrect et un manque de respect, alors que chez le médecin cela va être autorisé encouragé dans certains cas. L'explication donnée à l'enfant doit être claire pour qu'il sache se situer. Les repères ne doivent pas être fluctuants, ce qui permet une évolution en sécurité.

Il faut passer des contrats clairs avec les enfants et les faire respecter. Toute dérogation à la règle doit être expliquée, il s'agit d'avenant au contrat et non de sa modification ou de son annulation.

Le besoin d'affection. L'évidence de ce besoin n'est à démontrer. La manière dont une personne a été aimée et considérée va être capitale pour son avenir. Le Professeur Montagnier dit «un enfant correctement aimé pourrait apprendre à lire dans les champs». Cette expression traduit l'importance de l'affection dans la vie, son influence sur les autres besoins et la sécurité qu'elle engendre.

Le Besoin de protection. La famille est le lieu de refuge, c'est le seul lieu où l'on se sent en sécurité. Elle me protège de manière physique et psychique. Ce sentiment de protection peut sembler paradoxal dans le cas des enfants battus qui, malgré leur maltraitance, préserverons leurs parents face des poursuites extérieures. En fait, ils ne connaissent que leurs parents, ils savent qu'ils en sont dépendants, ils se sentent protéger même dans des situations d'insécurité internes à la famille

Le besoin de mouvement. L'enfant, au travers des mouvements, va acquérir la connaissance de son corps et favoriser sa croissance harmonieuse. Il va parfaire sa motricité, mémoriser des situations pour l'avenir. La prise de risque fait partie du développe-

ment. Les parents doivent mesurer les conséquences de la prise de risque pour préserver l'intégrité physique et psychique de l'enfant, mais des cadres trop rigides ne permettent un épanouissement normal.

Le besoin de secret. Le sujet vous fait l'objet d'une communication de ce colloque. Au-delà du besoin de secret, il y a le besoin d'intimité. La famille est trop prégnante et ne respecte pas l'intimité de l'enfant comme elle respecterait celle d'un adulte et utilise son pouvoir pour imposer ses désirs.

La famille pense que l'enfant doit être occupé; il ne doit pas rester inactif, il ne faut pas qu'il s'ennuie. Pour l'occuper, les parents vont lui proposer voire imposer des activités. Elles correspondent souvent à des choses que les parents n'ont pu réaliser dans leur enfance. Le Père a été contraint de faire de football alors qu'il aurait voulu faire du rugby, par conséquent sa progéniture fera du rugby. La mère, elle aurait bien aimé être musicienne et danseuse, les enfants vont eux le devenir. Et pendant toute la semaine l'enfant va être occupé et il va devenir hyperactif par obligation. Suite à ces rythmes de vie, l'inoccupation va complètement le déboussoler, si on ne lui donne rien à faire à ce moment là, il va dire «mais qu'est ce que je fais». Il faudrait apprendre aux enfants à savoir ne rien faire et s'ennuyer de temps en temps. Il faut leur laisser le temps de rêver, le temps d'imaginer. «Lâchons leur les baskets»

De simples activités ou de simples objets peuvent favoriser l'imaginaire. Le carton d'emballage d'un jouet sophistiqué ou un ordinateur, va devenir une maison ou un camion. Une ficelle va devenir un serpent, va transformer en figures géométriques. Dans ces moments là, l'enfant est libre et construit son autonomie en dehors de la contrainte parentale. Dans mes traces d'enfance c'est bien mon imaginai-

re qui va être en place et il faut qu'il ce forge et si on m'impose et bien j'aurais moins de marge de liberté et moins la capacité de devenir autonome.

Enfin il faut respecter les secrets des enfants c'est une manière pour eux de se préserver, voire d'exister, d'échapper à l'adulte. Souvent, ils diront leur secret si les parents ne les y ont pas contraints.

Le besoin d'observer. L'enfant est observateur, il est curieux de tout, il découvre le monde, il pose des questions et il s'intéresse à des choses banales pour les adultes. Toutes ses informations vont lui permettre d'acquérir des connaissances de manière consciente et inconsciente et favoriser son évolution.

Le besoin de nourriture. Avec ce besoin nous arrivons aux niveaux des besoins vitaux de la pyramide de Maslow. Le besoin de se nourrir est physique, il existe le besoin de «nourriture psychique».

«Nous sommes ce que nous mangeons» dans le sens physique du terme, nous sommes ce que nous absorbons. En effet du point de vue du biologiste, nous sommes ce que nous mangeons parce que les protéines que nous avons mangées dans les aliments sont devenues nos protéines à nous. Déjà lors de la gestation, nous avons utilisé pour nous construire les nutriments apportés par la nutrition de notre mère. Puis vient l'allaitement, première alimentation externe, ce premier contact est facilité par le fait que soit un liquide et qu'il ait en partie le même goût que liquide amniotique de la mère. Les mois passant, arrive le sevrage, nouveaux goûts, nouvelles odeurs, nouvelles textures, nouveaux aspects. Les sens qui sont naissants, vont permettre une mémorisation des aliments, et faciliter leur identification. Cette découverte se fait dans un contexte qui va être associé à l'aliment. Delà découlent certains rejets ou dégoûts ou préférences pour l'aliment. A ce

moment s'installent les habitudes alimentaires qui laisseront des traces difficilement effaçables dans notre vie. Notre imaginaire va associer une représentation singulière à chacun des aliments ingérés en fonction de nombreux paramètres. Plusieurs exemples peuvent illustrer ces propos.

Le fait simplement de modifier l'ordre des plats, certains mangent le melon en hors d'œuvre, d'autres en dessert va perturber la prise alimentaire. La nature de l'aliment qui évoque un événement tragique, les personnes âgées qui ont vécu la guerre rejettent les topinambours, d'autres anciennes agricultrices ne mangeront pas de maïs parce qu'elles ne sont pas des poules ou des canards. Enfin pour terminer cette série d'exemples, qui des dames présentes dans cette salle n'a pas une fois entendu son mari dire: «maman elle le faisait mieux que toi»

Le fait de forcer un enfant à manger par la ruse, par la menace ou par le chantage risquent de faire un blocage vis à vis de l'aliment. Il faudrait éviter les «Manges pour maman ou papa» car l'enfant mange pour lui. L'enfant peut retourner ce comportement en chantage affectif, car donner à manger est un acte d'amour.

En conclusion, ce qui bon pour moi ne l'est pas nécessairement pour l'autre.

Certaines pratiques culturelles trouvent leurs origines dans les nécessités de l'histoire de la vie. Jusqu'à des temps récents, certains plats étaient réservés à la famille et d'autres aux amis et aux fêtes. Les aliments bouillis étaient proposés à la famille, alors que les aliments rôtis l'étaient aux amis. D'ailleurs dans certaines cultures les femmes et les enfants mangent du bouilli, alors que les hommes mangent du rôti. Ces deux habitudes viennent du temps où les hommes portaient à la chasse. Ils

n'emportaient que leurs armes et par conséquent ils faisaient rôtir sur place leur nourriture souvent de la viande. Les femmes restaient au campement, elles bénéficiaient de récipients et d'ustensiles de cuisines, et pour certaines avaient un potager pour les légumes. Ce qui explique que le bouilli représente dans ce cas l'intimité et le rôti, la fête et la convivialité.

Le résumé de ce propos lié, aux besoins nutritionnels, pour être la phrase suivante «Ce qui est biologiquement mangeable n'est pas socialement comestible» Il faut que l'aliment ait une histoire qui soit cohérente pour la personne d'un point de l'aspect physique, de l'imaginaire et du symbolique.

Le besoin de sommeil. Le sommeil est à la fois un phénomène biologique et un phénomène psychique. Il est essentiel à la vie. Le sommeil permet le développement physique et psychique. Il permet la construction de notre mémoire, il est une séparation quotidienne de l'environnement réel permet la régénération et la projection. Dans certaines familles, dès l'enfance on va donner une image négative au sommeil. Certains le considèrent comme une perte de temps, d'autres vont l'assimiler à une punition «vas au lit, tu n'as pas été sage» ou une exclusion. D'autres le comparent à une petite mort. Cette représentation est aussi très culturelle. Chez les Grecs, Hypnos et Thanatos, les Dieux du sommeil de la mort étaient jumeaux. Les conséquences vont se ressentir immédiatement par des troubles du sommeil ou plus tard vers l'âge 40 45 ans que l'on commence à voir ressurgir les traumatismes. Notre apprentissage du sommeil va laisser pour le reste notre vie.

Le sommeil doit être présenté comme un phénomène agréable, c'est une joie, une fête, un plaisir de dormir, le sommeil ce n'est pas perdre du temps, c'est en gagner.

Nous arrivons au terme de cette présentation.

Alors jusqu'à quel point ressemblons-nous à nos parents? Malgré les avancées de la génétique, les mystères de l'hérédité n'en finissent pas de s'épaissir les mystères. Depuis Mendel qui travaillait sur les petits pois ridés les petits pois lisses, la science a progressé il y a eu la découverte des chromosomes et des acides nucléiques. Sans refaire un cours de génétique, du fait de la dominance de certains caractères, les enfants ne seront pas strictement identiques à leurs parents. Pour la couleur des yeux. Les parents peuvent avoir tous les deux les yeux marron et avoir un enfant avec les yeux bleus.

Nous ne sommes pas la copie conforme de nos parents et tant mieux car le brassage génétique a permis l'évolution. Un proverbe dit «les chiens ne font pas les chats», outre l'évidente interprétation génétique, il faut comprendre cette phrase dans le sens environnemental, vivant dans un même lieu, il est logique que les personnes vont avoir tendance à prendre les mêmes comportements que leur entourage et l'on retrouvera, malgré les différences, des points communs. Mais à partir de là «comment se construit une histoire familiale» Dans la famille, les relations se nouent au travers de paramètres évoqués tout à l'heure, le rapport avec les parents, le rapport avec la fratrie qui vont varier en fonction de l'ordre de naissance. Celui-ci va déterminer la position dans la famille et suivant les époques va attribuer une position sociale l'un sera militaire l'autre religieux et l'autre prendra la suite de l'entreprise familiale. Il va se créer une concurrence ou des liens entre les membres de la famille. L'histoire se construit autour des personnages, des alliances, des secrets et des frustrations voire des rancœurs. Les réunions de famille participent à l'élaboration de cette histoire. Il y a des rituels, de dates, les lieux de réunions, les événements. Il y a des rituels qui fixent

les rôles et les positions. Le petit dernier restera le petit dernier et sera considéré comme tel à l'âge adulte. Lors de ces réunions sont évoqués les valeurs ancêtres, toute famille a ses héros, qui ne se souvient pas de l'arrière-arrière-grand-père combattant glorieusement au côté de Napoléon ou de l'oncle génial aventurier qui a fait fortune en Amérique. Mais il y a aussi des faits peu glorieux dont on parle peu en famille, ou brandis comme une menace envers les membres qui ne respecteraient pas les comportements escomptés par le groupe familial. «Tu finiras comme lui» ou «tu seras la honte de la famille». Dans certains cas seuls les initiés savent, ils en parlent entre eux, ce sont les secrets de famille. La Bruyère a écrit «tout homme descend d'un roi et d'un pendu»

D'où viennent nos traits de caractères? Les psychiatres les psychologues et psychanalystes en parleraient plus savamment. Ils sont issus de l'observation du milieu et des comportements de l'entourage.

Un dernier exemple montre que les enfants dans les halte – garderie ou les écoles maternelles reproduisent les attitudes et comportements de leurs parents lors de leurs jeux. Une scène de dispute observée entre les mamans, pour une place de stationnement devant l'école a été reproduite par les enfants lors de la récréation. L'influence de l'entourage, dès la prime enfance, va conditionner la construction de la personnalité. Les moments d'intimité, les caresses, les remontrances, les moments de colère, les leçons de morale familiale déterminent la manière dont nous nous comportons adultes face aux autres et devant nos enfants qui auront tendance à le reproduire à leur tour. Ces processus s'inscrivent dans la continuité de la vie.

Deux proverbes africains disent de manière complémentaire «il faut tout un village pour élever un

enfant» et dans le même ordre d'idée «lorsqu'une personne meurt c'est une bibliothèque et qui sans va» En effet l'éducation doit être apportée par des sources multiples afin de permettre à l'enfant de choisir parmi les repères proposés par les adultes qui possèdent une expérience, un savoir en somme un vécu

Cet exposé arrive à son terme et une citation de Goethe servira de conclusion «être adulte, c'est savoir pardonner à ses parents», c'est tout simplement être devenu autonome. Le jeune adulte pourrait dire à ses parents «merci de m'avoir donné des limites, qui en fait, n'étaient que des repères, des propositions, je ne **vous** en veux plus, maintenant je suis moi » ■



Souvenir d'enfance

Je suis née en 1923, signe Cancer.

De mes souvenirs d'enfance, il me reste la nostalgie de la fête de Noël. Dès le début décembre, nous recevions le catalogue de Noël. Choix très difficile. Je faisais ma liste pour Chalande qui venait le soir de Noël. Mes parents avaient un restaurant de campagne et avaient pour client Monsieur Claudius Terrier, grand-père de Manuel Tornare; c'est à lui que je confiais ma lettre à remettre à Chalande. J'avais 8 à 9 ans.

Le soir de Noël, toute la famille se réunissait autour du sapin. Le grand-père faisait la prière et lisait la naissance de Jésus dans la Bible. Chaque enfant récitait sa poésie et nous chantions des chants de Noël. Arrivait Chalande avec sa hotte pleine de cadeaux. Chacun écoutait avec émotion les recommandations pour l'année à venir et promettait d'être sage! C'était un vrai Noël.

Vendredi 25 novembre

Mémoire de la cité

Bernard Lescaze | Historien, Genève



Traces d'enfance dans la cité est un titre un peu mystérieux mais qui va s'éclaircir au cours de ce parcours historique. «Le passé est un pays étranger», cette phrase absolument magnifique ouvre le roman *The Go-between* ou *Le Messenger* de L. P. Hartley. Effectivement le passé mérite d'être revisité, si possible point trop en touriste, mais il restera toujours en partie étranger. Si l'on veut comprendre ce qu'est l'enfance, comment l'enfance a été vécue autrefois, il faut faire un effort de distanciation.

C'est pourquoi, dans la première partie de cet exposé, je vais tâcher de décrire un certain nombre de conditions objectives sur l'enfance qui sont pertinentes tant pour Genève que pour une grande partie de l'Europe du XVI^e au début du XVIII^e siècle. Ensuite, dans une seconde partie plus brève, seront confrontées quelques unes des théories émises par de très éminents historiens sur le concept d'enfance. Enfin, dans une troisième partie, à partir de certains textes et de certains récits genevois, on examinera comment on peut interpréter les choses, à savoir dans quelle mesure la théorie peut se rapprocher du passé, tel qu'il semble avoir été relaté par les sources, parce que finalement, les sources historiques sur l'enfance, sont assez nombreuses, quoique disparates. Parmi ces dernières, on trouve des chroniques, des récits familiaux, peu abondants, des correspondances, des procès criminels ou des sources d'origine religieuse par exemple.

Dans ce monde que nous avons perdu, parce que le monde d'autrefois ne nous est redonné que sous forme de traces, de vestiges - ces traces lorsqu'elles sont écrites on les appelle «archives» - est parfois extrêmement différent de celui que nous connaissons aujourd'hui.

Un monde angoissé

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le monde dans lequel vivent

les Genevois est un monde angoissé, parce que ces derniers vivent dans la crainte de fléaux naturels que la société ne sait pas dominer: catastrophes naturelles, comme les crues de l'Arve, les grands froids qui s'abattent à intervalles réguliers sur l'Europe, à tel point que le début du XVII^e siècle est qualifié de petit âge glaciaire par les historiens du climat. Les intempéries (sécheresse, gel, grêle, pluies diluviennes) vont ensuite nuire aux récoltes, provoquer des famines et faciliter les épidémies de peste qu'on ne sait pas encore soigner. Par exemple, en 1615, un habitant de la ville sur cinq meurt de la peste ou de la famine provoquées par tous ces fléaux.

Finalement, il n'existe que peu de protection face à ces dangers naturels et les secours publics ne sont guère efficaces. La médecine et la charité, privée ou publique, sont toujours insuffisantes. Quels contrastes entre cette situation et celle d'aujourd'hui où la sécurité sociale, les progrès de la médecine, les surplus agricoles et la relative maîtrise des éléments naturels ou du moins de la manière de s'en protéger quelque peu, donne aux citoyens le sentiment de vivre dans une société sécurisante, du moins sur le plan matériel. Les conditions de vie s'en retrouvent évidemment transformées, puisque l'on peut désormais non seulement survivre, mais vivre.

Cette société est également une société troublée, inquiète, parce que, durant presque toute la seconde moitié du XVI^e siècle, Genève vit en guerre et lorsqu'elle connaît la paix, c'est toujours dans une certaine insécurité politique, d'où ce fameux complexe de cité assiégée qu'elle conservera encore jusqu'au XVIII^e siècle, époque où l'on dépensera beaucoup d'argent pour construire de gigantesques fortifications qui ne serviront jamais à rien, sinon à renforcer le sentiment obsidional avant de permettre la création des magnifiques boulevards établis au XIX^e siècle.

En cette période troublée, les embuscades constantes autour de la ville ne permettent pas aux Genevois de sortir de celle-ci en toute sécurité. Même faire les vendanges ou les moissons à l'extérieur comporte parfois un certain risque. Là encore, le contraste est éclatant avec une cité dont les habitants se rendent aujourd'hui souvent en Savoie voisine pour jouir de la campagne ou de la neige. A l'époque, la société genevoise est une société fermée malgré l'afflux d'un certain nombre de réfugiés pour cause de religion contrairement à la société ouverte de l'époque contemporaine. Il s'agit d'une société homogène car la plupart des réfugiés proviennent de régions francophones.

On connaît par ailleurs à Genève le vaste monde, mais on le connaît avant tout par ouï-dire, à l'exception des marchands qui entretiennent des relations commerciales avec toute l'Europe et même avec de lointains pays dès le XVI^e siècle. On conserve le récit d'un Genevois qui s'est rendu au Brésil et en a rapporté les plus beaux textes de l'époque sur ce pays, comprenant même des portées de musique. Il s'agit pratiquement du seul exemple de notation musicale de musique indienne du Brésil qu'on possède pour le XVI^e siècle. Malgré cela, la plupart des Genevois n'ont guère été au-delà de quelques kilomètres aux alentours de leurs murailles et la mobilité, si évidente dans notre société, est alors inexistante, tant du point de vue des communications que du point de vue social. Il s'agit d'une société immobile.

Une société de pénurie

On a peine à se rendre compte de la révolution apportée par la société de consommation. Les Genevois, durant plusieurs siècles, vont vivre dans une société de pénurie. Il y a pénurie d'argent pour les finances publiques, - cela n'a guère changé - mais pénurie surtout de biens pour les particuliers. L'austérité calviniste fait de nécessité vertu. En réali-

té la plupart des Genevois sont pauvres et le luxe ne s'est pas encore introduit dans la cité. D'ailleurs, les produits sont rares; on conserve longtemps sa vaisselle, son trousseau c'est-à-dire le linge de maison, et dans les testaments on constate que Genevoises et Genevois lèguent à leurs enfants ou à leurs amis leurs robes, leurs manteaux, leurs habits, parce que le tissu coûte cher et qu'on ne doit pas gaspiller.

Il y a là donc là quelque chose de tout à fait différent par rapport à aujourd'hui. On pourrait d'ailleurs faire des remarques identiques à propos de la couleur des étoffes. Il ne faut pas oublier que Genève est une république et non une monarchie avec une cour brillante. Les étoffes y sont de couleurs brune, grise, noire, avec parfois un peu de bleu ou de rouge. Il s'agit toujours de teintures végétales.

Par rapport à la société de consommation d'aujourd'hui, Genève fait, au fond, pauvre figure, dans tous les sens du terme et c'est là probablement que réside une des différences les plus considérables entre le passé et le présent. On s'efforce toujours d'économiser et de garder durablement ses biens. On imagine mal les conditions de vie des Genevois d'alors, parents, enfants, tous habitaient dans des logements relativement petits, étroits sinon insalubres, du moins mal éclairés et mal chauffés. Cela entraîne un renversement complet des gestes auxquels on est habitué: la froideur et l'humidité des maisons ont pour conséquence qu'en hiver, en rentrant chez soi on remet une cape ou un manteau à l'inverse de ce qui se fait désormais. Donc rentrer chez soi en hiver c'est s'habiller encore plus chaudement.

L'absence d'éclairage tant public que privé, plonge les rues de la ville dans une obscurité complète. On ne sort donc pas la nuit. Comme les premières lanternes publiques n'apparaissant qu'au XVIII^e siècle, on vit au rythme du soleil et on ne sort pas la nuit.

Les maisons sont aussi très souvent mal éclairées, parce que les vitrages à l'époque de l'Escalade sont généralement des carreaux recouverts de papiers huilés.

Bien entendu, l'eau courante n'existe pas, les commodités de la vie sont absentes et la notion même de confort est au fond une notion tout à fait inconnue. Quand aux loisirs, ils sont limités, non pas tellement dans le temps, réparti différemment que dans les possibilités qui demeurent restreintes. On joue aux quilles ou aux boules, on se promène, mais on ne peut pas faire grand-chose d'autre car il est défendu de jouer aux cartes. Pour mieux comprendre le cadre dans lequel étaient élevés les enfants, il faut encore rappeler que la Genève de l'époque constitue une société autoritaire. L'organisation de la société genevoise sous l'ancienne république diffère sensiblement de la société démocratique telle que nous la connaissons depuis 150 ans.

Certes, les Edits politiques, la constitution genevoise de l'époque portent «que nul ne soit en office s'il n'est agréable au peuple» mais ce sage principe est tempéré par la lecture de l'Epître aux Romains qui proclame que tout pouvoir, vient de Dieu. Les magistrats sont donc ses représentants ici-bas. De ce point de vue là, les magistrats genevois partagent les mêmes idées absolutistes que les monarques de droit divin. Evidemment la pérennité du pouvoir est utile dans les temps troublés que connaît Genève. Elle s'en trouve renforcée malgré le risque d'une certaine sclérose. Les Genevois ont pourtant le sentiment très vif de leur liberté et de leur privilège. Ils vivent en république et sont conscients qu'il s'agit d'une exception à une époque où la plupart des pays vivent en monarchie. Cela leur donne, il faut bien le dire, un petit sentiment de supériorité. Sans doute est-ce pour cela qu'au XVIII^e siècle Genève devient une sorte de laboratoire d'idées politiques, inspirées

par l'un de ses grands citoyens Jean-Jacques Rousseau. Il faut quand même rappeler que ce dernier, très fier d'être né à Genève et citoyen, a quitté la ville à l'âge de 16 ans pour n'y plus jamais remettre les pieds. Les idées rousseauistes susciteront des affrontements. Il est vrai que les Genevois protestent facilement. Ils sont rouspéteurs. Cette expression se trouve déjà en latin dans la bouche d'un évêque de Genève, au moyen âge, qui en parlant de ses ouailles déclarent qu'ils sont *gentes semper petentes*, c'est-à-dire très exactement des gens qui se plaignent et réclament toujours.

Enfin, dernier point, peut-être le plus délicat, mais qui est important: l'une des grandes différences entre hier et aujourd'hui, c'est que la Genève d'alors est une société de foi tandis que la Genève contemporaine prend pleinement sa part d'une société déchristianisée. Sans cette volonté farouche d'affirmer sa foi on ne peut pas comprendre l'énergie que les Genevois ont mis naguère à se défendre et à affirmer leur indépendance. Il n'y a pas beaucoup de points communs entre ces deux Genève bien que la Genève contemporaine, comme celle d'il y a trois siècles, soit une ville qui croit à son destin et s'efforce de le réaliser.

La place de l'enfance dans l'historiographie

Laissons là les différences et les ressemblances entre les deux Genève pour examiner comment les historiens dans la société occidentale imaginaient il y a une trentaine d'années qu'elle était la place de l'enfance, grâce à des recherches tout à fait nouvelles pour l'époque. Leurs travaux pouvaient s'appliquer en partie à Genève.

L'un de ces grands historiens est évidemment Philippe Ariès, dont le livre *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime* a fait date au moment de sa parution. Mais on peut fortement critiquer, ou mettre

en doute aujourd'hui, le fait que pour Philippe Ariès la vieille société traditionnelle se représente mal l'enfance et l'adolescence. Pour lui, l'enfance n'existe que pour le tout petit enfant, celui qu'on appelle le marmot, le bambin, le poupard. Ensuite, ce petit enfant très tôt, devient un petit homme. Il est vrai que si l'on se concentre exclusivement sur les représentations figurées des enfants sous l'ancien régime, on constate très souvent, lorsque le père et le fils sont représentés ensemble, que le fils a pratiquement le même habit que le père. Il porte par exemple une superbe fraise, une collerette qui ne devait être pas très pratique et dans laquelle il devait être tout à fait engoncé. Il est vrai aussi que les témoignage du jeune Agrippa d'Aubigné, élève au Collège émergeaient parce qu'à l'âge de dix ou douze ans, il parle trois ou quatre langues et se montre déjà un jeune seigneur qui sait aussi se battre à l'épée. De ce point de vue, si l'on regarde simplement les témoignages iconographiques, Ariès semble avoir raison. Allant plus loin, il ajoute que la transmission des valeurs n'est à ce moment là pas assurée par la famille mais par d'autres adultes et il décrit l'apprentissage comme un apprentissage de la vie commune grâce à l'apprentissage d'un métier. Au fond, pour lui aux XVI^e et au XVII^e siècle il sépare l'enfant de la famille et du coup, il va jusqu'à prétendre que l'enfant ne force pas la mémoire ni ne touche la sensibilité de ses parents. Il convient avec d'autres historiens, de mettre quelque peu en doute cette insensibilité des parents vis-à-vis de leurs enfants. L'exemple genevois y servira.

Au XVIII^e siècle les échanges affectifs entre le petit enfant, l'enfant jusqu'à 7 ou 8 ans seraient assurés par les voisins, par des serviteurs ou par le maître d'apprentissage, et seule la scolarisation amènerait à nouveau un rapprochement entre l'enfant et sa famille. Qu'en est-il au juste? En ce qui concerne la formation de l'enfant, il faut être très prudent parce

que seule une minorité d'enfants à Genève suivent un apprentissage. Les places d'apprentissage sont relativement rares et l'on commence très tôt un apprentissage, vers 12 ou 13 ans au plus tard. Surtout les places d'apprentissages sont chères, au propre et au figuré, puisque ce sont les parents qui paient l'apprentissage à leur fils. Le patron est donc payé par les parents. Il s'agit d'un système à l'inverse de celui d'aujourd'hui. Seul un petit nombre suit des apprentissages et une infime minorité exclusivement masculine va au Collège. La plupart des enfants sont simplement «mis à service», notamment les filles servent comme chambrière dans une autre famille que la leur, elles apprennent à coudre à faire la cuisine et à tenir un ménage.

Il est vrai que de ce point de vue on pourrait dire qu'il existe des liens affectifs très distendus entre parents et enfants. Un historien américain nommé Shorter précise que la mortalité infantile, effectivement beaucoup plus considérable, sans commune mesure avec tout ce que l'on connaît aujourd'hui, entraîne également une distanciation entre parents et enfants. On a pourtant des témoignages du contraire. Par exemple celui d'une femme qui s'appelle Michelle Nicod qui exerce le métier d'imprimeur. Il s'agit de la seule femme qui dirige une imprimerie à Genève au XVI^e siècle. Elle a perdu son fils et son mari qui étaient imprimeurs et elle reste veuve avec un atelier une fille qu'elle a eu très tardivement. Celle-ci qui s'est mariée très jeune a de nombreux enfants. Michelle Nicod entre dans l'histoire au moment où elle devint veuve qu'elle peut reprendre la maison d'édition de son mari.

Elle a déjà 70 ans et va travailler pendant près de 30 ans, puisqu'elle mourra presque centenaire à 99 ans. La fille, mal mariée, attend la succession. Elle se plaint de ne pas avoir d'argent pour élever ses enfants alors que sa propre mère est riche. La grand-

mère réplique qu'elle prend volontiers en charge toute l'éducation de ses petits-enfants à une seule condition, que sa fille ne s'occupe plus de rien. Cette dernière refuse indignée. On a là un témoignage extrêmement direct de l'intérêt que parents et grands-parents prennent à leurs enfants.

Plus tardif, au début du XVIII^e siècle le témoignage de Jean-Jacques Rousseau n'est pas sans intérêt. Alors qu'on ironise sur les relations entre Jean-Jacques et ses enfants qu'il a mis à l'assistance publique, le récit de sa propre enfance dans les *Confessions* montre une extrême proximité entre son père et lui. Il est vrai que sa mère est morte en couches. Lorsque le père s'adresse à son fils: «il me disait Jean-Jacques parlons de ta mère, je lui disais: eh bien mon père, nous allons donc pleurer et ce mot seul lui tirait déjà des larmes! Ah me disait-il en gémissant, rends la moi! Console- moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi si tu n'étais pas mon fils!»

Mais chose souvent ignorée, Jean-Jacques Rousseau avait un frère aîné, dont on ne parle jamais. La lecture attentive des *Confessions* permet de le comprendre. J'avais un frère plus âgé que moi de sept ans. Il apprenait la profession de mon père. L'extrême affection qu'on avait pour moi le faisait un peu négliger. Son éducation se sentit de cette négligence, il pris le train du libertinage même, avant l'âge d'être un vrai libertin. Enfin, mon frère tourna si mal qu'il s'enfuit et disparu. Quelque temps après on sut qu'il était en Allemagne, il n'écrivit pas une seule fois. On n'a plus de ses nouvelles depuis ce temps-là et voilà comment je suis demeuré fils unique».

Cette citation découvre un autre versant de la famille de Jean-Jacques Rousseau, beaucoup plus mystérieux puisque effectivement ce frère a été quelque peu abandonné. Ce qu'on peut dire aujourd'hui, c'est

que si la famille est devenue un lieu d'affection nécessaire entre parents et enfants comme le reconnaissent tous les historiens que j'ai cités, en revanche ils estiment que tel n'était pas le cas au XVI^e siècle. C'est pourquoi il convient de reprendre un témoignage fascinant, relativement exceptionnel, le récit de l'enfance d'un jeune Valaisan qui s'appelle Thomas Platter. Ce dernier terminera ses jours à Bâle où il deviendra professeur de gymnase et où ses deux fils Félix et Thomas le jeune seront des professeurs de médecine illustres.

Thomas Platter l'aîné est né en Valais en 1499. Il meurt en 1582 prouvant que l'espérance de vie, une fois passé le cap des quinze premières années est considérable, même au début du XVI^e siècle, comme le montre également l'exemple de Michelle Nicod. C'est dans sa vieillesse qu'il se décide à faire le récit de sa vie, démarche déjà très originale à cette époque. Ce récit n'est pas écrit pour être publié mais il est destiné à ses enfants, d'une part à son fils Félix qui a déjà atteint la quarantaine lorsque son père mourra, mais surtout à son demi-frère Thomas le jeune né alors que son père avait déjà 74 ans. Thomas le jeune est donc encore un tout petit enfant auquel on ne peut pas raconter sa vie. Mais Thomas Platter l'aîné raconte qu'en réalité ce désir d'écrire sa vie lui a été suggéré par son fils Félix. Le récit de cette enfance dans les alpes valaisannes permet de resituer ce qui a été dit plus haut sur les conditions de vie à Genève. De même on peut confronter ce récit aux théories de Philippe Ariès et d'Edouard Shorter, notamment sur les circonstances de sa naissance.

«Il n'y a rien que je puisse moins garantir que l'époque exacte de chaque circonstance de ma vie. Lorsque j'eus l'idée de m'enquérir de la date de ma naissance on me répondit que j'étais venu au monde en l'an 1499, le dimanche de la Quinquagésime,

juste au moment où l'on sonnait la messe. Cette coïncidence fit espérer que je serais prêtre un jour». Hélas les espoirs de ses parents ne seront pas réalisés puisqu'au lieu d'être prêtre il va devenir hérétique c'est-à-dire protestant.

«M'ayant mis au monde, ma mère eu mal au sein et ne put m'allaiter, je n'ai même jamais bu de lait de femme, à ce que m'a dit ma défunte mère. Mes malheurs commençaient. Il fallut me donner du lait de vache au moyen d'une petite corne, comme c'est la coutume dans le pays pour les enfants que l'on sèvre et qui restent souvent jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, sans prendre aucune autre nourriture que du lait. Mon père mourut trop tôt pour que je me rappelle de l'avoir jamais vu». Force est de constater que Thomas Platter décrit une famille où le père n'est pas là et la mère est une figure un peu malade, mais il y a une fratrie, des sœurs, des frères qui vont prendre soin de Thomas Platter. «Combien étions-nous? Je l'ignore. Je me souviens de deux sœurs: l'une Elisabeth, a fini ses jours dans l'Entlebuch, où elle avait pris mari; l'autre Christine, est morte de la peste, elle neuvième, à Stalden an Burgen. J'ai aussi connu mes frères Simon, Hans et Joder. Simon et Hans ont péri à la guerre. Joder est mort Oberhofen sur les bords du lac de Thun». Thomas Platter précise aussi qu'il est issu d'une famille très pauvre dont les usuriers avaient ruiné son père «de sorte que presque tous mes frères entrèrent en service dès qu'ils le purent. Comme j'étais le plus jeune, les sœurs de mon père me prirent chez elle chacune à son tour».

Ensuite, il raconte qu'il est un petit enfant nomade. Ses souvenirs d'enfance ont un ton étonnamment contemporain: «un soir, quand mes tantes, après m'avoir couché, s'étaient rendues à la veillée, je me relevai et m'en allai dans une autre maison en marchant dans la neige, le long d'un étang. Ma dispari-

tion jeta mes parentes dans une grande frayeur, quand elles me retrouvèrent, j'étais couché entre deux hommes qui tâchaient de me réchauffer, car j'étais tout transi de froid». Ce petit chevrier d'une famille pauvre dispose quand même, contrairement à ce qu'on imagine parfois, de jouets: «mon frère aîné revint de la guerre de Savoie et m'apporta un petit cheval de bois que je m'amusais à traîner par une ficelle devant la maison; j'étais persuadé que ce cheval marchait réellement, ce qui me fait comprendre comment les enfants peuvent s'imaginer que leurs poupées et leurs autres jouets sont en vie». On peut voir dans ce récit une application extrêmement bien décrite de l'imaginaire enfantin.

L'autobiographie de Thomas Platter comporte des morceaux de bravoure comme sa rencontre avec le Cardinal Schiner. La manière dont il parle de son métier de chevrier qu'il exerce à six ans déjà retient l'attention. «La première année je gardai les cabris autour de la maison. Je me souviens que j'enfonçais souvent dans la neige à ne pouvoir m'en sortir qu'à grand-peine: que de fois n'ai-je pas perdu en chemin mes souliers, que de fois ne suis-je pas revenu au logis nu-pieds et tout grelottant!» Platter raconte aussi des accidents survenus en montagne comme lorsqu'il tombe dans un précipice mais qu'il s'accroche à l'arrête d'un rocher, ses compagnons sont persuadés qu'il s'est fracassé au bas de la montagne: «ils me crurent perdu, néanmoins au bout de quelques instant je me relevai et ayant remonté le rocher je me retrouvai au milieu de mes compagnons; ils pleurèrent de joie, eux qui d'abord avaient pleuré de chagrin». Là encore, le récit dénote des sentiments étonnamment contemporains avant de retrouver à la phrase suivante la mentalité du XVI^e siècle: «six semaines plus tard une chèvre fit le même saut et s'assomma. Dieu m'avait protégé!». Le récit de la vie de Thomas Platter est l'une des plus belles autobiographies rédigées au XVI^e siècle et qui

donne un merveilleux aperçu sur l'enfance à cette époque. Elle raconte les accidents domestique qui peuvent survenir: «lorsque j'étais chevrier je tombai un jour dans un grand chaudron rempli de lait bouillant et me brûlai de telle façon que les marques m'en sont restées pour la vie».

Thomas Platter se remémore au sujet du passé: «les heureux jours et les gaies aventures ne m'ont point manqué lorsque je vivais sur la montagne avec les chèvres, mai je n'en ai plus souvenance. Tout ce que sais, c'est que j'avais rarement les pieds en bon état, toujours des bosses, des crevasses, des meurtrissures; souvent des chutes dangereuses; point de souliers ni de sabots pendant une grande partie de l'été; parfois une soif tellement insupportable que, pour l'apaiser, je buvais mon urine dans ma main, en fait de nourriture, le matin avant jour une bouillie de farine de seigle, puis du fromage et du pain de seigle que j'emportais sur mon dos dans un bissac, le soir du fromage de lait cuit, tout cela, il est vrai en quantité suffisante; coucher sur le foin en été, en hiver sur une paille pleine de punaises et même de poux: voilà quel est le sort ordinaire des pauvres petits pâtres que les paysans envoient dans les solitudes des montagnes».

Ce récit, dont on pourrait continuer l'analyse est riche d'information sur l'enfance au XVI^e siècle, une enfance pauvre, mais une enfance heureuse malgré tout. Était-ce véritablement le lot commun? En regardant d'autres sources historiques, on doit un peu déchanter. Les sources, comme les procès criminels ou les registres du Consistoire, organe mi-religieux mi-civil, qui vérifie la vie quotidienne des gens et la contrôle, sont remplis de récits de violence domestiques. Le droit de correction paternelle, comme on l'appelle officiellement, est évidemment exercé avec beaucoup de vigueur et l'on voit des procès faits à des pères qui ont battu leur enfant à mort sans que

cela émeuve beaucoup les voisins. On rencontre aussi des récits d'enfants estropiés par leurs parents, mais il faut aussi dire que très souvent ce sont les voisins qui s'inquiètent, se plaignent et vont dénoncer les brutalités des mauvais parents aux autorités. On constate donc qu'il y a là un certain contrôle social qui se fait, en tout cas dans la ville. On peut se demander jusqu'à quel degré de supportabilité pour le voisinage cela se produit, mais il doit être relativement peu élevé, dans la mesure où les voisins s'inquiètent lorsqu'un enfant pleure, crie tous les jours parce qu'il est martyrisé. Peut-être ne vont-ils pas tout de suite informer la justice, mais d'abord le pasteur de leur quartier. Parfois une enquête se fait, conduite par l'équivalent d'un juge d'instruction, qu'on appelle à l'époque un auditeur. Il faut imaginer un seigneur issu de bonne famille avec une belle peruke poudrée qui n'a peut-être pas, face au petit enfant malheureux, tout à fait la même empathie, qu'on pourrait avoir aujourd'hui. Malgré tout, comme le prouve les documents d'archives, l'auditeur examine attentivement la victime et notamment les marques que son corps peut porter. Ensuite, un certain nombre de mesures sont prises lorsqu'on s'aperçoit que par exemple, il n'est pas possible que l'enfant reste dans sa famille. Quand une enquête révèle que le garçon martyrisé est en fait issu d'un premier mariage du père, et que sa belle-mère dit clairement «je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais, ce n'est pas mon enfant» et que le père au fond se laisse totalement influencer par la belle-mère, on décide clairement de retirer l'enfant à ce couple et de le placer. Dans le cas précis cet enfant sera mis à l'hôpital général qui est l'ancêtre de l'hospice général, mais qui est tout à la fois jusqu'au XVIII^e siècle un hôpital, un hospice pour personnes âgées, un orphelinat, un lieu d'apprentissage, une maison de correction et un asile pour les personnes faibles d'esprit. On trouve à l'hôpital général un certain nombre d'enfants qui sont placés soit parce qu'ils ont été

battu par leurs parents soit parce qu'ils sont orphelins. A ces enfants on donne un tuteur, mais ce tuteur travaille sous la surveillance des autorités et ce système qui paraît étonnement moderne fonctionne à Genève dès le XVI^e siècle.

Ces enfants sont largement suivis. Les plus doués sont mis en apprentissage et c'est l'hôpital qui paie le maître d'apprentissage. Les plus intelligents vont suivre le Collège, certains deviendront même pasteurs ou médecins. La plupart des autres sont placés dès l'âge de 12 ans comme ouvriers agricoles dans des villages genevois. Mais ils ne sont pas pour autant abandonnés et on leur remet un petit livret dans lequel toutes les étapes de leur existence sont consignées et les noms des fermiers chez qui ils sont placés, jusqu'à l'âge de 25 ans. Aujourd'hui encore on trouve aux archives d'état ou dans certaines familles ces petits livrets, enrobés dans une pochette de tissu, qui retrace la vie des petits protégés de l'hôpital général.

En conclusion, on constate une attention, des soins soutenus et une grande affection pour la petite enfance dans une bonne partie de l'Europe y compris dans les milieux défavorisés. Le témoignage de parents qui pleurent et se lamentent sur la mort de leur enfant n'est pas inhabituel. A Genève, on conserve une correspondance superbe du XVIII^e siècle, entre les époux Lullin qui ont perdu leurs deux fils adolescents. Ces lettres émouvantes sont la preuve de la grande affection qui liait cette famille. On a conservé des lettres écrites par les enfants dès l'âge de 4 ou 5 ans, y compris celles où ils s'épanchent.

Avec de tels témoignages, force est de constater qu'on doit nuancer les analyses de certains historiens et que le sentiment de l'enfance de cette période de préapprentissage de la vie est quelque peu différent de ce qui a parfois été écrit. Certes il est lié à

des adultes tiers (hors de la famille) mais aussi très fortement au sentiment d'appartenance à la famille, non pas à la famille élargie, mais essentiellement au noyau familial formé du père, de la mère, des frères et des sœurs. On rencontre plus rarement les grands-parents dans la mesure où la mortalité faisait que très souvent les gens ne connaissaient pas leurs grands-parents.

Par ces témoignages, la voix de ces enfants disparus revit au XXI^e siècle pour donner une autre idée de ce que pouvait être leur enfance. D'une certaine manière ces textes ont permis de donner la parole à ces enfants. ■

Bibliographie

Thomas Platter,

Histoire de ma vie, traduit par Edouard Fick, collection Poche suisse, Lausanne 1971

Jean-Jacques Rousseau,

Confessions, Livre premier 1712-1728

Philippe Ariès,

L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, Paris 1961, deuxième édition 1973.

Edouard Shorter,

La naissance de la famille moderne, Paris 1977, ed. américaine 1975.



Souvenir d'enfance

Comment ne pas croire son grand frère de 8 ans lorsqu'il t'offre un «caramel» au jardin botanique. Et bien non, c'était une «crotte de chèvre»!

Vendredi 25 novembre

Les revenants et les fantômes

Serge Tisseron | Psychiatre et psychanalyste



Depuis longtemps, il a été remarqué qu'une tranche de vie gardée secrète à une génération peut perturber les suivantes. Cette constatation aboutit même, au Moyen Age, à faire une grande place aux revenants et aux fantômes. Nous allons voir que ces deux concepts, bien loin de relever du passé, sont très utiles pour rendre compte des traces de mémoire consécutives aux traumatismes. Ces traces sont en effet particulières. Elles ne se présentent pas comme des souvenirs et sont plutôt revécues à l'occasion d'accès paroxystiques

1. L'actualité des revenants

Commençons par un exemple cinématographique. Dans *Mystic River*, Clint Eastwood met en scène un homme d'une quarantaine d'années en train de raconter une histoire à son fils au moment de l'endormir. Il y est question d'un enfant effrayé par un monstre et qui s'enfuit, sans doute une histoire proche de ce qu'est chez nous *Le Petit Chaperon Rouge*. Mais soudain, le spectateur assiste à un changement brutal dans l'intonation et les mimiques de ce père. Il comprend que celui-ci ne décrit plus la fuite d'un garçon surpris par un loup, mais sa propre course éperdue lorsque, vingt ans plus tôt, il s'est échappé de la cave dans laquelle deux pédophiles l'avaient séquestré pour abuser de lui. Cet homme ne raconte plus un conte, il ne raconte pas non plus son histoire de façon explicite, il met littéralement en scène un traumatisme secret... et destiné à le rester. Il est en quelque sorte le revenant de la victime qu'il a été.

A un autre moment, Clint Eastwood nous montre ce même père «scotché» devant son téléviseur en train de regarder un film de vampire dont il paraît se délecter. C'est du moins ce que semble croire sa femme, et c'est ce que le spectateur est également invité à imaginer. Mais là encore, les choses basculent, et nous découvrons que ce n'est pas des vampires grimaçants que cet homme voit sur l'écran,

mais ses abuseurs qui le hantent. Bref, il donne l'impression de regarder les images d'un film, alors qu'en réalité, il visionne le document intime de son traumatisme. Sur ce chemin, il revit bien sûr la peur, l'angoisse, le désespoir et la rage impuissante de l'adolescent qu'il a été. Mais à d'autres moments, il manifeste des mimiques d'exaltation et de jouissance. Celles-ci, à la différence des précédentes, ne correspondent pas à des émotions qu'il a vécues lui-même, mais à celles qu'il a observées chez ses abuseurs... ou qu'il leur a imaginées. Preuve en est qu'il confie soudain à sa femme que ces deux hommes ont vraiment «pris leur pied avec lui», comme s'il s'identifiait fugitivement à eux l'espace d'un instant. Cet homme est alors non seulement le revenant de la victime qu'il a été, mais aussi de ses agresseurs. Venons-en maintenant à l'enfant de ce couple. A-t-il le même âge que celui de son père au moment du viol? Il n'est pas rare en effet qu'un traumatisme d'enfance soit réveillé chez un parent au moment où l'un de ses enfants atteint l'âge qu'il avait lui-même au moment du drame. Rien ne nous est dit non plus de ses réactions. Observe-t-il son père? A-t-il l'habitude de regarder ces films de vampires avec lui? Que se passe-t-il entre eux à ce moment-là?

Si le film de Clint Eastwood est muet sur ces différents aspects, l'observation des enfants nous permet d'aller plus loin.

2. Des revenants aux fantômes, de la tradition médiévale à la psychologie

Les revenants et les fantômes ont en commun de s'accrocher à certains vivants et de refuser de s'effacer, mais c'est de façon bien différente. Commençons par les **revenants**. Dans la tradition médiévale, ils correspondaient à des personnes qui venaient juste de décéder et qui apparaissaient à certains de ceux qui les avaient côtoyés de leur vivant. Mais ils ne hantaient jamais sans raison. Tout

d’abord, ils revenaient lorsque les rituels de deuil prévus par l’organisation sociale ne s’étaient pas déroulés correctement. C’était par exemple le cas si le corps d’un disparu n’avait pas pu être enseveli selon la coutume, ou encore lorsqu’il y avait eu suicide. Ces diverses sortes de morts étaient généralement jugées maléfiques¹. Mais la société médiévale insistait aussi sur le fait que certains défunts puissent revenir rencontrer ceux des vivants avec qui ils avaient noué des liens jugés inaltérables même au-delà de la mort. Les situations de complicité honteuse, les connivences coupables et toutes les formes de pactes secrets noués entre deux vivants pouvaient ainsi devenir le prétexte du retour d’un mort vers celui qui lui avait survécu.

Les **fantômes**, eux, correspondaient à des morts «étrangers» qui n’avaient pas d’attache avec le vivant auquel ils s’adressaient. C’est pourquoi, alors que le revenant était reconnu aussitôt, le fantôme, lui, devait se nommer. Dans l’iconographie médiévale, cette différence entre revenants et fantômes est clairement indiquée.² Les premiers sont représentés avec les traits du vivant qu’ils étaient et seuls quelques détails - comme un pied nu alors qu’il devrait être chaussé - indiquent qu’il s’agit en fait de morts. En revanche, les fantômes sont recouverts d’un drap blanc, ou apparaissent tellement décomposés qu’ils en sont méconnaissables... à moins qu’ils ne soient tout simplement invisibles ! A la forte densité du revenant s’oppose donc l’évanescence du fantôme. Cette opposition se retrouve jusqu’à nos jours. Les fantômes écossais qui hantent les chambres des voyageurs de passage sont totalement inconnus d’eux, et il en est de même de ceux qui déambulent, la nuit, dans les couloirs du fameux

château de Poudlard dans lequel Harry Potter et ses amis sont pensionnaires ! Ce caractère intemporel du fantôme lui fait d’ailleurs souvent habiter un tableau qui les représente, sans doute pour pouvoir être identifiés, ... et c’est encore le cas dans les *Aventures de Harry Potte* !

Cette distinction traditionnelle entre revenants et fantômes se retrouve de la même manière en psychologie. Les premiers sont des personnes que nous avons connues et qui reviennent nous hanter. Mais comme la culture a changé, ces revenants n’ont plus l’apparence de réalité de ceux que nous savons morts ; ils viennent plutôt troubler notre monde intérieur sous la forme de pensées obsédantes ou de rêves à répétition. Bref, les revenants se sont «intériorisés». Ils ne sont plus des morts qui se rebellent contre la volonté d’oubli des vivants en venant pour cela hanter leur maison, mais des disparus dont le souvenir douloureux, toujours présent chez les vivants, révèle la difficulté du «travail du deuil». En forçant le trait, on pourrait dire que ce n’est plus le mort qui s’impose au vivant, mais le vivant qui souhaite ressusciter le mort. Cela va parfois jusqu’à l’inviter à prendre possession de soi : nous connaissons tous des vivants qui semblent habités par un mort qu’ils ont connu, au point de s’habiller, de parler, ou même d’agir comme lui. C’est cela, être hanté par un revenant.

Alfred Hitchcock, avec son art consommé de la dramatisation, nous a donné l’illustration quasiment littéraire de cette situation. Dans son film *Psychose*, le héros - joué par Antony Perkins - revêt épisodiquement les vêtements de sa mère morte et s’affuble d’une perruque pour assassiner, pour ainsi dire à sa

place, les jeunes femmes par lesquelles il se sent attiré. Cette grave maladie qu’est la psychose produit en effet de telles dissociations extrêmes de la personnalité. Dans la vie ordinaire, celles-ci sont évidemment moins spectaculaires parce qu’elles n’engagent en général qu’un seul registre de comportement : parler subitement avec les phrases d’un disparu, *ou bien* adopter quelques instants ses intonations, ses mimiques ou même ses colères, *ou bien* encore s’habiller, sans même s’en rendre compte, exactement comme lui à l’occasion d’un événement familial. De telles attitudes n’ont rien d’exceptionnel. Le problème est que si des revenants prennent trop souvent possession d’un parent, les enfants de celui-ci risquent bien de se retrouver hantés à leur insu par un fantôme...

3. Le fantôme de la chèvre de Monsieur Seguin

Violée à l’adolescence au moment d’une fugue, Sarah avait porté ce drame comme une tache que rien ne pourrait effacer³. Elle n’avait évidemment jamais raconté cet événement à son fils... et aurait été bien étonnée d’apprendre qu’elle lui en parlait pourtant souvent ! Il est vrai que c’était à son insu. Elle avait pris en effet l’habitude de lui raconter presque chaque soir la même histoire, qu’il réclamait d’ailleurs sans cesse, celle de la chèvre de Monsieur Seguin. Mais il faut croire qu’elle racontait cette histoire avec une intensité émotionnelle bien particulière. Preuve en est que son fils, une fois devenu adulte, lui fit part de la question qu’il s’était toujours posée sans jamais oser lui en parler : «A quoi ressemblait donc le lou ?»

Sarah comprit alors que cette histoire était en fait la sienne. A la différence de la chèvre de Monsieur Seguin, le combat qu’elle avait mené - et perdu - contre le loup ne lui avait pas coûté la vie, mais elle en était restée marquée à tout jamais. Et à chaque fois qu’elle racontait l’histoire, elle revivait à la fois sa

désobéissance, sa peur, l’agression dont elle avait été victime et finalement sa défaite. Tout s’éclairait alors. Si le fils de Sarah réclamait si souvent cette histoire à sa mère, ce n’était pas pour l’intérêt qu’il trouvait au récit, mais pour l’extraordinaire présence qu’il sentait chez elle lorsqu’elle la racontait. Alors que cette femme était souvent plongée dans ses pensées dépressives, ce moment donnait au garçon l’impression d’accéder à une partie d’elle secrète et essentielle. Il ne savait pas très bien ce qui s’y cachait, mais pressentait que c’était fondamental et que s’il pouvait la rencontrer un jour, c’était là et nulle part ailleurs. Il avait également compris qu’un visage habitait en ce lieu, et sa question de savoir «à quoi ressemblait le loup» en témoignait.

Le problème est que sa mère n’évoquait de sa vie que des choses très ordinaires. Alors, que devait-il croire ? Ce qu’il comprenait à demi-mot à travers ce récit, ou bien le fait que sa mère lui parle toujours de son adolescence comme d’une période «sans histoire» ? Il pouvait d’autant moins imaginer sa mère violée à l’adolescence que celle-ci désirait qu’il ne le sût jamais. En se demandant «à quoi ressemblait le loup», il tentait au moins de se représenter le visage qui hantait la mémoire de sa mère. Bref, il savait que cette histoire de chèvre et de loup en cachait une autre, mais il comprenait aussi qu’il lui était interdit de voir la seconde derrière la première. Sa question était le fruit d’un compromis : elle respectait la convention du conte tout en faisant comprendre à sa mère qu’il n’était pas dupe.

Il désirait connaître l’histoire douloureuse de sa mère parce qu’il avait compris que celle-ci souhaitait la partager, et en même temps, il craignait de réveiller chez elle des souvenirs trop douloureux. Le problème est que vers l’âge de quinze ans, ce garçon commença à aller très mal. Il se mit à fréquenter des lieux et des personnages louches. Sa repré-

¹Schmitt, J.C., *Les revenants, les vivants et les morts dans la société médiévale*, Paris, Gallimard, 1994.
²*Ibidem*
³Pour un exposé complet de ce cas, on peut consulter mon ouvrage *Vérités et mensonges de nos émotions*, Paris, Albin Michel, 2003.

sensation d'une rencontre sexuelle était catastrophique et chargée de violence : c'était celle d'une mise à mort. Bref, ce garçon se mit à jouer à son tout le rôle de la chèvre de Monsieur Seguin, peut-être avec le secret espoir de voir enfin le visage du loup... L'histoire que sa mère lui avait racontée avec tant d'intensité était devenue pour lui un support d'identification. A défaut de pouvoir clairement la situer dans le passé de sa mère, il la projetait dans son propre avenir. Et s'il était tenté de devenir la chèvre de l'histoire, ce n'était pas du fait de craintes ou de désirs personnels, mais comme une tentative de rester proche de sa mère à un moment où il se sentait s'en éloigner inexorablement. Bref, ce récit récurrent ne lui avait pas permis de prendre de la distance par rapport aux figures inquiétantes de son monde intérieur, comme le font en général les contes. Il l'avait au contraire incité à s'identifier à l'une d'entre elles pour tenter d'y découvrir le secret de sa mère.

4. Introjection, inclusion, crypte et fantôme

Lorsqu'un événement inhabituel nous arrive, nous devons lui donner un équivalent psychique. C'est ce qu'on appelle en jargon psy l'introjection, ou encore la symbolisation. Pour comprendre en quoi elle consiste, nous pouvons nous représenter notre système psychique sur le modèle de notre tube digestif. Pour assimiler les aliments que nous ingérons, nous devons les décomposer en éléments et utiliser ceux-ci comme matériaux de base pour de nouvelles synthèses. De la même manière, pour assimiler nos expériences du monde, nous devons les décomposer en éléments et associer ceux-ci à nos expériences précédentes de façon à réaliser de nouvelles constructions. Or ce processus est considérablement facilité quand il est accompagné par un tiers. C'est pour-

quoi nous cherchons tous des interlocuteurs pour évoquer nos pensées, nos émotions et nos sentiments. C'est une manière d'assimiler nos expériences successives du monde. Une personne qui ne trouve aucun interlocuteur pour partager ses expériences est gravement gênée dans leur assimilation. Lorsque ce processus ne peut pas être mené à bien, nous remédions à la difficulté en mettant en quelque sorte «de côté» ce que nous éprouvons, ressentons et imaginons, dans une sorte de «placard». On dit qu'il y a inclusion psychique⁴. Cela survient chaque fois que la situation est trop violente ou trop brutale - par exemple une catastrophe naturelle ou guerrière -, ou parce que l'environnement ne remplit pas son rôle. Certaines composantes vécues de cet événement - par exemple sensorielles, cénesthésiques, motrices ou fantasmatiques - vont alors perturber de façon apparemment inexplicable la vie psychique et relationnelle.

En effet, une expérience du monde qui ne peut pas être symbolisée avec des mots va l'être autrement, par des images, des attitudes et des gestes. Cela résulte de la manière dont les événements que nous vivons sont appelés à recevoir plusieurs mises en forme : sur un mode sensori-moteur (des gestes, des émotions et des attitudes en témoignent) ; sur un mode imagé (nous formons des images mentales pour nous les représenter) ; et enfin sur un mode verbal (nous utilisons des mots pour en parler). Quand un événement important vécu par un parent n'a pas reçu de mise en forme verbale, il a donc toujours bénéficié d'autres représentations, en générale sensori-motrices. Des mimiques ou des comportements peuvent en témoigner, et entrer en contradiction avec les mots prononcés, voire être totalement déplacés par rapport à la situation.

⁴Nicolas Abraham et Maria Torok, *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1978.

Lorsqu'une inclusion psychique est verrouillée par l'impossibilité totale de pouvoir parler de son contenu – par exemple parce que cela porterait atteinte à quelqu'un ou à sa mémoire - Nicolas Abraham a proposé de l'appeler une crypte. La crypte est donc une forme d'inclusion psychique particulièrement grave. En fait, l'enfant confronté à un parent en proie à un souvenir douloureux a l'impression de ne pas avoir le droit de comprendre ce qui se passe. Il se cache alors à lui-même les constructions qu'il se fait pour essayer d'expliquer ce qui est arrivé à son parent et celles-ci peuvent ultérieurement influencer sa vie. Ce processus produit des effets difficilement localisables. C'est pourquoi il a été désigné sous le nom de fantôme⁵. Un fantôme ne fait pas retour à partir d'un événement que nous avons nous-mêmes vécu, il est une construction intérieure qu'un enfant se fabrique au contact d'un parent manifestement porteur d'un secret douloureux indicible.

5. Genèse des fantômes

Un parent porteur de crypte est régulièrement en proie à un ou plusieurs «revenants». Dans ces moments là, il y a de grands risques qu'il se comporte de façon totalement incompréhensible pour ses interlocuteurs proches... et notamment pour ses enfants.

Tout d'abord, il peut se mettre à parler comme si un étranger s'exprimait par sa bouche. Par exemple, il vocifère ou crie comme il a entendu – ou imaginé – quelqu'un le faire dans son passé. L'écrivain Serge Valetti brosse ainsi le portrait d'une femme hurlant tour à tour avec la voix d'une victime et celle d'un agresseur, au point que les voisins appellent un jour la police en pensant qu'il s'agissait d'une agression⁶!

⁵Ibidem.

⁶Valetti, S., *Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le vieux port*, Paris, L'Atalante, 2000.

D'autres fois, le parent en proie à un revenant se comporte vis à vis de son enfant comme si celui-ci était le disparu en personne, à la manière de la grand-mère de George Sand qui prenait alternativement la fillette pour son propre père ou pour son fils, tous deux décédés. Enfin, l'enfant peut être pris à témoin d'un récit incompréhensible qui n'est autre que l'histoire traumatique maquillée d'un parent, comme dans le film de Clint Eastwood ou dans le cas de Sarah.

Un adulte place même parfois son enfant dans une situation où il l'oblige à jouer un rôle écrit d'avance pour lui. Et pour cause : c'est celui d'un revenant. C'était le cas de cette femme à qui son frère aîné avait imposé des relations sexuelles dans son enfance. Devenue mère, elle emmenait souvent son fils manger une glace ou se promener au parc et disait à chaque fois, sur un ton de confiance : «Tu n'en parleras à personne, c'est notre secret à tous les deux.» En fait, elle répétait sans s'en rendre compte les mots que son frère aîné avait employés pour qu'elle taise les sévices qu'il lui imposait. En victime résignée, la petite fille qu'elle était répondait alors à chaque fois : «Non, je n'en parlerai pas, c'est notre secret à tous les deux.» Quand le jeune fils de cette femme utilisait à son tour la même expression, il ne savait évidemment pas qu'il disait ce que sa mère attendait de lui. Il la confirmait en effet dans l'attitude de soumission qu'elle avait adoptée dans sa propre enfance et la déculpabilisait d'avoir agi ainsi. Mais le problème est que, plus tard, cette attitude risquait d'organiser chez cet enfant une forme de relation au monde marquée par la confiance et l'exclusion du tiers. Bref, le drame de la mère risquait de tirer la vie du fils du côté du secret excluant.

Lorsqu'un enfant est confronté à une telle situation, il n'est pas rare qu'il ait l'impression **de ne pas avoir le droit de comprendre ce qui se passe**. Mais les attitudes qu'il met en place peuvent ultérieurement influencer sa vie. Ce sont elles qui constituent l'explication de ce que Nicolas Abraham et Maria Torok ont appelé un «fantôme»⁷.

6. Reconnaissance des fantômes

Les fantômes sont d'autant plus difficiles à reconnaître qu'ils empruntent parfois un masque somatique. Les enfants des déportés ont ainsi présenté des signes cliniques qui rappelaient ceux qu'ils imaginaient que leurs parents avaient vécu dans leur chair, et qui en étaient parfois l'exacte réplique. De tels symptômes se constituent au carrefour de ce que les enfants imaginent des souffrances passées de leurs parents... mais aussi des difficultés que ceux-ci leur imposent lorsqu'ils sont en proie à leurs revenants. On sait en effet aujourd'hui combien les rescapés de traumatismes graves peuvent présenter des comportements excessifs et étranges en lien avec leurs expériences dramatiques. Nombre d'enfants nés de parents déportés ont notamment raconté que ceux-ci, sous l'emprise de leurs revenants, leur avaient fait vivre de véritables drames. L'écrivain Jean-Claude Snyders raconte par exemple comment son père rentrait parfois dans des colères terribles et totalement inattendues au cours desquelles il semblait prendre plaisir à faire souffrir son fils ; et comment, à d'autres moments, ce même père se déprimait gravement de façon mystérieuse sous l'effet d'une souffrance inexplicable. A tel point que le gar-

çon installa en lui des émotions qui avaient d'abord été celles que son père avait vécues en déportation, et qu'il en souffrit longtemps⁸.

Les enfants soumis à de telles situations s'engagent en outre dans la construction de représentations susceptibles de donner du sens à ce qu'ils éprouvent. Et comme ces représentations ne peuvent pas être verbales - puisque leurs parents ne sont pas disponibles pour répondre à leurs questions et parler avec eux de leurs traumatismes enfouis -, elles sont émotionnelles, sensorielles, voire somatiques⁹. Cela peut alors aller jusqu'à recréer concrètement dans leur propre corps, sous la forme de maladies, les tourments qu'ils imaginent être ceux de leurs parents comme on l'a vu chez les enfants des déportés. C'est pourquoi il est impropre de dire que les traumatismes se «transmettent», et plus juste d'envisager qu'ils font des «ricochets» d'une génération sur l'autre¹⁰.

Enfin, un dernier moyen s'offre souvent en ultime recours aux enfants de parents gravement traumatisés par des événements gardés secrets. C'est de s'attacher aux objets ou aux lieux auxquels leurs parents semblaient témoigner de l'intérêt. A défaut de pouvoir communiquer verbalement avec eux, ils instituent ces lieux et ces objets en supports d'une mémoire indicible qui y serait comme enfermée. Ils s'y cramponnent avec l'illusion d'y trouver un jour la clé des secrets douloureux jamais évoqués, et de leur compréhension.

Quelle que soit la raison pour laquelle des parents ne

⁷ Ces deux auteurs méritent un hommage d'autant plus appuyé qu'ils sont souvent pillés et rarement cités (Abraham, N., Torok, M., *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1978).

⁸ Snyders, J.C., *Drames enfouis*, Lausanne, Buchet-Castel, 1996.

⁹ C'est pour cela que le terme «d'identification» n'est pas adapté à ces situations. Il s'agirait plutôt de «concrétisation» (Kogan, I., «The search for the self», *The International Journal of psychoanalysis*, 1989, vol. 70, part. 4, p.661-671).

¹⁰ Tisseron, S., *Secrets de famille, mode d'emploi*, Marabout, 1996.

parlent pas de leurs traumatismes, leurs enfants sont ainsi toujours menacés par le même risque : vouer un culte sans fin aux objets qui leur ont appartenu, aux espaces qu'ils ont fréquenté, voire à la souffrance qu'ils imaginent avoir été la leur.

7. Les fantômes dans la chambre d'enfants : les livres d'images

Comme le montre l'histoire de Sarah et de son fils, les récits faits aux enfants fonctionnent parfois comme de véritables passeurs de contenus psychiques entre parents et enfants. C'est vrai aussi aujourd'hui des livres pour enfants¹¹. Ceux-ci évoquent toutes les situations possibles de la vie réelle : voyages, départs, séparations, déménagements, présence ou absence des grands-parents, enfants cachés, maisons hantées, accidents en tout genres, argent d'origine mystérieuse, etc. Dans ce vaste ensemble, les parents font évidemment leurs choix en fonction des valeurs morales et esthétiques auxquelles ils sont attachés, mais aussi de leurs désirs secrets, de leurs traumatismes enfouis, voire même de leurs questions restées trop longtemps sans réponse de la part de leurs propres parents.

Mais surtout, lorsqu'un tel livre a été offert à un enfant, c'est souvent celui dont il réclame la lecture en priorité. Les tout petits reconnaissent en effet très bien chez leurs parents les signes de l'intérêt émotionnel. Il s'agit par exemple d'intonations plus variées, de mimiques plus animées, voire d'un inexplicable tremblement dans la voix. Les enfants ne comprennent évidemment pas l'origine de cette subite mobilisation émotionnelle chez leur parent, mais ils se laissent guider par elle. C'est ainsi que les liv-

res dont ils réclament le plus assidûment la lecture sont souvent ceux qui entrent en résonance avec les préoccupations, conscientes ou non, de l'un ou l'autre de leurs parents, voire de leur famille entière. Il n'y a aucune «transmission de pensée» derrière de tels phénomènes, mais seulement une réceptivité aiguisée des enfants aux émotions de leurs parents. Une fois de plus, cette forme d'encouragement de certaines émotions chez un enfant est liée au fait que nos états intérieurs ne se communiquent pas seulement par les mots avec lesquels nous en parlons, mais aussi par les images que nous privilégions, et surtout par nos gestes, nos attitudes et nos mimiques. Et ce sont bien souvent ces dernières qui poussent un enfant à accorder ses émotions à celles de l'un de ses parents, de telle façon qu'il se laisse ainsi peu à peu habiter par des émotions étrangères à sa personnalité.

8. La télévision en famille

De toutes les images regardées ensemble, la télévision est incontestablement le lieu des résonances émotionnelles les plus intenses, et donc le vecteur des émotions de proximité les plus vives. Il est en effet fréquent qu'un enfant soit invité à regarder la télévision en se mettant sur les genoux d'un parent, le dos placé contre la poitrine de celui-ci. Dans ces situations, l'adulte préoccupé par ce qu'il voit sur l'écran manifeste ses états intérieurs par des gestes, des attitudes et des mimiques, tandis que son enfant tente de s'adapter à la situation d'écran incompréhensible pour lui en «calant» ses émotions sur celles de son parent. Il éprouve alors avec intensité les émotions vécues par l'adulte, que ce soit à travers les changements de posture de celui ci, les modifica-

¹¹ Voir *Vérités et mensonges de nos émotions*, op. cit.

¹² Aux Etats-Unis, dans les années 1990, un nombre important de femmes qui avaient des images de viol et des sensations physiques correspondantes ont cru qu'elles avaient été victimes de sévices sexuels dans leur jeune âge, alors qu'il a été montré que ce n'était souvent pas possible.

tions de son rythme cardiaque ou respiratoire, ou encore la variation de ses mimiques. Et, à défaut d'un échange avec le parent qui donne sens à ce qu'il éprouve, c'est dans les images qu'il cherche celui-ci. Si la situation se répète- ce qui a toutes les chances d'arriver dans la mesure où enfants et parents regardent fréquemment la télévision ensemble -, l'enfant se trouve alors durablement habité par les émotions d'un autre. Et le risque est que ces émotions soient réactivées à chaque fois qu'il voit des images semblables, ou qu'il y pense, à tel point qu'il peut croire avoir vécu lui-même un traumatisme par le passé semblable... ou être tenté de le provoquer dans son avenir.

C'est ce qui s'était passé pour Jade. Cette adolescente était extrêmement préoccupée par le viol. Elle avait beaucoup d'images de contraintes sexuelles et en vivait même des sensations dans son corps. Bien évidemment, la tentation était grande de penser qu'elle avait été violée quand elle était petite puisque, comme on dit parfois, le corps se souvient de choses que l'esprit a pu oublier¹². Or il ne faut justement pas toujours s'y fier. Il arrive en effet que des enfants qui grandissent dans une atmosphère énigmatique tentent de donner du sens à ce qu'ils éprouvent en adoptant les sensations, les émotions et les états du corps des adultes qui les entourent. Et c'est exactement ce qui s'était passé pour Jade. Au cours de sa thérapie, elle a fini par se rappeler que lorsqu'elle était toute petite, elle regardait la télévision avec sa mère et qu'il y avait des moments où celle-ci pouvait tout d'un coup avoir des états émotionnels intenses. La mère, face à certaines images, se mettait à transpirer, à souffrir et à geindre doucement, non pas sous l'effet des images qu'elle regardait sur l'écran de télévision, mais de celles qui défilaient dans sa tête. Car à ce moment là, cette mère ne voyait plus les images qu'il y avait devant elles, mais celles qu'elle portait à l'intérieur d'elle depuis le viol dont elle

avait été la victime. Le problème est que sa fillette, à côté d'elle, ignorait tout de cela. Elle s'imprégnait alors des états corporels de sa mère et les reprenait en quelque sorte à son compte, de telle façon qu'elle était devenue habitée sans le savoir par le fantôme de l'expérience traumatique de celle-ci.

Dans de telles situations, le drame secret d'un parent suscite donc chez un enfant des émotions indésirables qu'il est ensuite enclin à attribuer à un événement personnellement vécu. Pour reprendre la distinction que nous avons établie plus haut, on peut dire qu'un fantôme se fait passer pour un revenant. Voilà pourquoi, si nous croyons retrouver dans notre mémoire le souvenir d'un traumatisme précoce, mieux vaut ne pas trop chercher à le préciser ! Nous risquerions de nous convaincre rapidement de sa réalité et d'y croire comme à une certitude même en l'absence de toute autre preuve que les émotions et les états du corps qui l'accompagnent, et qui ne prouvent rien. Mieux vaut partir à la rencontre d'autres souvenirs qui permettent de comprendre comment un parent ou un grand-parent a pu parfois être envahi brutalement d'émotions incontrôlables, et comment ces émotions ont pu nous envahir à notre corps défendant. A la limite, plus on se fixe sur le souvenir d'un éventuel sévices et plus on perd le moyen de retrouver des événements relationnels plus anodins, mais qui tiennent la clé de ceux-ci, que ce soit pour les confirmer ou... les infirmer.

Enfin, cette situation n'est pas une fatalité. Le risque en diminue beaucoup si le parent qui a vécu un traumatisme en évoque l'existence avec ses enfants, et les invite à envisager ses réactions à certains spectacles comme autant de manifestations incontrôlables d'une tragédie personnelle qui le concerne seul. Les enfants ne sont pas curieux de la vie de leurs parents sauf s'ils ont l'impression d'en être responsables, et c'est cette impression qu'il faut éviter à

tout prix lorsqu'un parent souffre. Mais il est tout aussi important de ne pas vouloir leur raconter en détail ces traumatismes afin d'éviter de les confronter à des émotions trop violentes qu'ils n'auraient pas la possibilité d'assimiler¹³. ■

Bibliographie

Bergmann M. et Jucouy H., *Generations of the Holocaust*, New York, Basic Books, 1982.

Tisseron S, *L'intimité surexposée*, Paris, Ramsay, 2001 (Prix du Livre de Télévision 2002, Réed. Hachette Littératures, 2002).

Tisseron S., *Les Bienfaits des images*, Paris, Odile Jacob, 2002 (Prix Stassart de l'Académie des Sciences morales et politiques, 2003).

¹³ Sur ce sujet, on peut consulter mon ouvrage : *Vérités et mensonges de nos émotions*, Paris, Albin Michel, 2005.

Souvenir d'enfance

Petite, je retournais toujours ma tartine en la mettant dans la bouche pour sentir le goût de la confiture sur ma langue...

Vendredi 25 novembre

Constructions du monde et relation à l'autres

Dr Mony Elkaïm | Psychiatre, psychothérapeute familial, Bruxelles



Mesdames et Messieurs Bonjour,

C'est un plaisir d'être avec vous. J'ai reçu une lettre, de Madame de Tassigny, qui me demandait une réflexion dans le domaine de la transmission, de parler du lien qui nous unit au passé, et ceci en relation avec l'accueil du jeune enfant. Alors, j'ai fait ce que j'ai pu pour réunir ces thèmes dans mon intervention. Je vais donc vous raconter deux histoires:

La première histoire, c'est celle de deux charmantes femmes qui viennent me consulter. La première doit avoir la vingtaine, l'autre la cinquantaine. Elles s'installent, la plus jeune me dit «je viens vous voir parce que ma mère ne veut pas voir ma petite fille.» Et la mère ajoute: «C'est vrai, je ne veux pas voir ma petite fille.» Ah dis-je intéressé, racontez moi. Et voici ce qu'elles me disent:

La grand-mère commence: «Ma fille allait accoucher, et je suis bien sûr allée avec elle pour l'accouchement. Ma fille me dit: «Mon mari et moi, nous souhaitons après la naissance avoir deux heures seuls avec l'enfant, tu peux rentrer après». La maman de la maman fait les cent pas autour de la chambre, attendant que deux heures passent. Manque de chance, le gynécologue de la fille est le même que celui de la mère. Et le médecin va vers cette jeune grand-mère qui tourne en rond, et lui dit: «Mais Madame allez-y». La charmante grand-mère rentre dans la chambre de sa fille pour pouvoir voir son petit enfant, et sa fille lui objecte: «Mais je t'ai dit d'attendre deux heures et il y a à peine une demi heure qu'on est là». Et la grand-mère dit au bébé qui a une demi heure: «Regarde comme tes parents me traitent!», et s'en va.

Evidemment, la toute jeune mère est en colère, et la grand-mère ajoute: «Toute mon histoire est une histoire de rejet. Ma mère a épousé un autre homme qui ne voulait pas de moi, et elle m'a mise en pen-

sion, a cause de cela. Quand à mon père biologique, il ne s'est pas occupé de moi». Cette grand-mère me dit que toute sa vie est une vie où les autres passent avant elle, et où elle se vit rejetée. Et voici que cela recommence avec sa fille, une fille qui donc la traite comme sa propre mère l'a traitée. Ne se rendant pas compte qu'en même temps, la fille mène un combat avec elle, qui est le même que celui qu'elle menait contre sa propre mère.

Ce qui est intéressant, c'est qu'à travers cette lutte que mène la grand-mère pour sa reconnaissance, elle est en train, sans s'en rendre compte, d'inviter sa fille à mener la même lutte contre elle. Dans quelle mesure donc cette fille, n'est-elle pas en train de mener la même lutte que sa mère par rapport à sa grand-mère?

Second exemple, une jeune femme me raconte l'histoire suivante: Elle me dit que sa mère a toujours été dure avec elle et qu'elle ne s'est jamais sentie entièrement reconnue par cette dernière. Par contre, elle adore sa grand-mère, et puis, voici que la grand-mère meurt, et la jeune femme va avec sa petite fille chez sa mère et chez son père peu après la mort de cette grand-mère. Ils sont à table. Nommons celle qui est morte, l'aïeule, il y a donc à table la grand-mère, le grand-père, la mère et sa fille.

La grand-mère dit à la mère: «tu es avec ta fille comme ma mère était avec moi, tu réponds à sa place!». «Parle pour toi» répond la mère. Puis la grand-mère sert à manger et elle donne à sa petite fille de la viande et des carottes, la petite fille dit «Je ne veux pas les carottes!» La mère intervient «Tu mangeras tes carottes!» La grand-mère enlève les carottes, et les remet dans le plat. Nouvelle intervention de la mère indignée. «Reprends les carottes du plat et remets-les dans l'assiette de ma fille». La grand-mère dit à sa fille: «tu ne cesseras jamais de

me tourmenter!» et en pleurant quitte la table et monte l’escalier vers sa chambre. La petite fille pleure, quitte la table et suit sa grand-mère. Et le grand-père dit à sa fille «même à un moment pareil, tu n’arrêtes pas de tourmenter ta mère».

Le même processus semble se reproduire de génération en génération: une petite fille qui adore sa grand-mère sent que sa maman ne la comprend pas.

Comment comprendre les répétitions décrites dans ces deux exemples? Ma théorie est que la répétition naît dans le processus de tenter de l’éviter. Qu’est ce que cela veut dire? Je vais vous raconter d’abord une situation de couple homme- femme, pour vous montrer comment la répétition surgit, et ensuite, je vais élargir ce fonctionnement au couple mère -enfant ou parents-enfants.

Je vais vous raconter l’histoire d’un couple (le premier qui m’a donné l’intuition de mon modèle de couple en crise) qui va vous aider à mieux comprendre ce qui se passe dans une situation de répétition.

Madame me dit: «Mon mari se comporte par rapport à moi d’une manière telle qu’il m’empêche de l’aimer».J’appelle cela le programme officiel de Madame, c’est -à dire ce qu’elle souhaite consciemment: Je veux un homme qui se comporte d’une manière telle que je puisse l’aimer. On va appeler le programme officiel de Madame «A»!

Madame revient quelques séances plus tard, et me dit, «docteur mon mari est comme j’aurai voulu qu’il soit, et je n’arrive pas à accepter, je n’arrive pas à supporter cet élan de tendresse et de chaleur.» Elle ajoute, «j’ai même pensé à prendre un amant», et cela devant le mari. Puis, dans la même séance elle va me raconter, en pleurant à gros sanglots, un souvenir dramatique.

Elle avait un père qui l’adorait, un père qui l’aimait et qu’elle aimait. Un jour, peut avant quatre ans, il a disparu, elle ne l’a plus revu. On découvrira plus tard, que le père avait été mis en prison et que la mère le lui avait caché. Elle me dit en pleurant, «de ce jour j’ai su qu’il n’y aurait pas de permanence dans l’amour ni dans l’amitié». Et à ce moment son mari ajoute «quand je l’ai demandée en mariage, elle m’a dit «je t’épouse car je sais que tu vas me quitter.»

Je me suis alors demandé dans quelle mesure cette femme, ayant vécu ce traumatisme très douloureux n’a pas créé une règle X + 1, «cela m’est arrivé une fois, je crains que cela ne recommence que ceux qui m’aiment vont m’abandonner». C’est rare que l’on qu’on crée une règle X+1 à partir d’un seul événement. En général c’est une multitude d’événements répétitifs qui vont créer cette règle X+1. Donc, en même temps que le programme officiel de Madame «A», cette dernière a une croyance: «si on m’aime, on va m’abandonner» J’appelle cela la construction du monde de Madame, que je qualifie de «non A». Qu’est ce qu’une construction du monde? C’est une sorte de carte du monde qu’on se construit quand on est enfant à partir d’événements répétitifs, mais le mot carte du monde donne l’impression qu’il y a un territoire et une carte, et que la carte rend compte du territoire. Je préfère le terme construction, parce qu’il n’y a pas de garantie que ce qu’on a construit corresponde à une réalité. Donc, voici une personne déchirée, elle est déchirée entre ce qu’elle veut consciemment, «je veux un homme qui me laisse l’aimer», et ce qu’elle craint «s’il m’aime, il va m’abandonner, où si je l’aime il va m’abandonner».

Cela permet de comprendre le double message qu’elle adresse à son mari, elle va lui demander à la fois «A», elle veut qu’il se comporte d’une manière telle qu’elle puisse l’aimer. Mais en même en temps, elle lui demande sans se rendre compte, «non A», ce

qu’il fait d’ailleurs. Il se comporte d’une manière telle qu’elle ne peut pas l’aimer. Cette femme est divisée, et étant divisée elle envoie un double message à son mari qui est «je veux que tu te comportes d’une manière telle que je puisse t’aimer, mais si tu m’aimes je crains que tu ne me quittes, ne m’aime donc pas. Mais pourquoi tu ne m’aimes pas, toi qui prétend m’aimer? aime- moi»,etc.

Lorsque nous avons vécu essentiellement des situations répétitives où nous avons eu mal, nous créons cette règle X+1, on se dit, «on ne m’aura plus», et on crée une sorte d’armure, pour se protéger par rapport à ce type d’événement. D’ailleurs différentes cultures semblent avoir un proverbe pour cela. En France on dit «Chat échaudé craint l’eau froide». Les grecs et les turcs disent «celui qui a été ébouillanté par la soupe, souffle sur le yaourt». Les marocains commentent «celui qui a été mordu par un serpent a peur d’une corde». On peut imaginer que, nous tous, à partir d’expériences répétitives de notre histoire, avons constitué une sorte de construction du monde pour nous protéger de certaines situations potentiellement douloureuses, en nous disant, «je ne veux plus que cela m’arrive». Donc, nous sommes pris dans certaines situations où nous demandons quelque chose, que nous souhaitons consciemment sans arriver à y croire en même temps. Ce qui veut dire que, le comportement de l’autre, dont nous nous plaignons est un comportement qui peut nous protéger. Car en répondant à «non A» et pas à «A», notre partenaire nous évite d’être prisonnier et geôlier à la fois, nous ne sommes plus que prisonnier, ce qui est moins douloureux.

Si l’autre est responsable de mon tourment, je le supporte moins mal que si j’en suis seul responsable.

Autrement dit, **mon** comportement est lié à mon passé mais n’est pas réductible à mon passé. Mon

passé ne fait que me vulnérabiliser, mon passé ne fait que créer en moi la corde que l’autre fait vibrer.

Le mari de la dame dont je parle se comporte de manière telle qu’elle ne peut l’aimer, ce qui la protège de l’abandon.

Ce qui arrive fréquemment c’est que, si quelque chose en moi est amplifiable par l’autre, je me mets avoir un comportement qui à comme fonction de renforcer la croyance profonde de l’autre et de protéger ainsi l’autre.

Si je n’amplifie pas en moi ce comportement, l’autre peut grandir car je lui évite la répétition ou alors il peut aussi me quitter car sa crainte du changement peut être trop importante.

Ceci nous concerne tous, pour vous aider à le percevoir, je vais vous donner un exercice. Pensez à un reproche que vous faites souvent à la personne la plus proche de vous. Pensez à ce reproche. Maintenant demandez-vous si ce que vous lui reprochez a un lien avec votre propre histoire? Demandez-vous dans quelle mesure est ce que vous ne lui reprochez pas quelque chose qui justement vous arrange bien, tout en le lui reprochant? Alors à ce moment vous voyez comment ,sans faire exprès ,vous avez crée une sorte de mouvement circulaire, où vous vous retrouvez à sculpter l’autre, pour que l’autre se comporte d’une manière telle qu’il vous renforce dans une croyance profonde qu’il vous est difficile de changer.

Maintenant l’inverse! Pensez à un reproche, que la personne la plus proche de vous, vous fait régulièrement. Alors, comme cette personne est proche de vous en théorie, vous connaissez son histoire, essayez de vous demander en quoi ce comportement que vous avez par rapport à lui où par rapport

à elle, n'est pas en train de renforcer une croyance profonde de l'autre. Ce que vous voyez, c'est que ce que nous reprochons à l'autre fréquemment a une fonction pour nous, et ce qu'il nous reproche a une fonction pour lui. Nous sommes dans le drôle de processus, de protéger celui qui nous enguirlande en faisant ce qu'il nous reproche pour mieux le protéger. Quand on y réfléchit deux secondes, c'est vraiment bizarre, et pourtant, on est tous engagés là-dedans.

On est engagé dans cette histoire où on se fait enguirlander, parce que notre comportement protège l'autre, qui nous a demandé quelque chose sans nous le demander. Donc, déjà, on avance pas à pas. Entre parenthèses il n'y a pas que Madame qui a une double demande, parce que Monsieur lui va me dire «ma femme se comporte d'une manière telle qu'elle m'isole constamment». Et nous verrons effectivement que toute son histoire a lui est celle de quelqu'un qu'on isole, il ne veut pas qu'elle l'isole, mais en même temps il l'invite à l'isoler.

Maintenant, arrivons-en à ceci. Ce que je ressens par rapport à quelqu'un a un lien avec mon histoire, si je suis thérapeute il s'agit d'un contre-transfert par rapport à mon patient, mais le contre-transfert n'est que la partie visible de l'iceberg, ce qui est au-dessous de la ligne de flottaison, c'est la fonction de mon vécu pour lui. Quelle est l'utilité de mon vécu pour renforcer sa construction du monde? Dans quelle mesure est-ce que, ce que je vis n'a pas été amplifié par l'autre pour renforcer ses croyances?

Ce que vous vivez, votre comportement est quelque chose qui est lié à vous et non réductible à vous, car ce que vous vivez à une fonction dans le système que vous constituez avec l'autre. Cette fonction, en général c'est de renforcer la construction de l'autre. Si vous vous énervez contre quelqu'un, dites-vous «quelle est l'utilité pour lui que je m'énerve»? Dans quelle

mesure n'est-il pas quelqu'un qui croit qu'on ne peut que le rejeter et qui fait ce qu'il peut pour se faire rejeter, pour rester dans son armure et avoir la paix?

Mais cela veut dire aussi, que si vous vous sentez protecteur par rapport à quelqu'un faites attention ou vous courez le risque, par exemple, de vous retrouver vécu comme sa mère, une personne qui ne l'a jamais traitée comme adulte.

Tout ce que vous vivez naît dans un système, dans un contexte et a une fonction par rapport à ce contexte. Si vous pensez en ces termes-là, cela vous aidera dans les moments difficiles.

Maintenant que nous avons analysé ces situations dans des couples adultes, voyons en quoi cela s'applique dans un couple mère-enfant.

La mère me dit «mon fils, je ne le supporte pas!», il a sept ans, quand je lui demande quelque chose, il lève les yeux au ciel, ou il fait comme s'il ne m'entend pas. Je ne le supporte pas».Je vais découvrir, que ce qu'elle vit à ce moment, c'est le manque de respect. Que son fils lui manque de respect. Et puis, elle va spontanément me dire, comment elle a vécu constamment le manque de respect de son père par rapport à elle. Et dans ces moments là, elle est entrain, sans s'en rendre compte de vivre l'enfant comme celui qui renforce sa conviction profonde, qu'elle ne peut pas être respectée, et elle risque de le renforcer dans ce comportement.

Son fils à ce moment là, est peut être en train de commencer aussi à élaborer une nouvelle construction du monde, par exemple «ma mère ne m'accepte que si je fais ce qu'elle veut que je fasse».

Ce qui me semble en tout cas très important c'est ceci:

Dans les familles comme dans les couples, nous participons à créer, une pièce de théâtre, dont nous sommes les acteurs, et le scénario est un scénario qui est écrit par nous tous. Et nous avons des réparties et des répliques que nous connaissons bien, et d'ailleurs pour certaines familles, on peut déjà dès le début savoir comment va se dérouler le conflit, devenu éminemment prédictible.

Comment cette femme dont l'enfant lève les yeux au ciel peut-elle se libérer?

Comment? En libérant l'autre. Charité bien ordonnée commence par l'autre. J'en suis convaincu profondément,(et l'enseignement de mon professeur Emmanuel Levinas y joue sans doute un rôle important), je pense effectivement que dans les contextes où nous sommes, c'est en libérant l'autre que l'autre nous libère et nous permet de ne pas avoir à renforcer sa construction du monde.

Si quand son fils lève les yeux au ciel, sa mère va lui embrasser le bout du nez et lui dit «je t'adore, et j'aime comme tu es têtu quand ta mère s'énerve», il y a de fortes chances pour que l'enfant, après une période où il n'y croira pas, commence à modifier ses réactions.

Si nous voulons que les choses changent, il faut que nous sachions, que lorsque nous réagirons différemment, l'autre ne nous croira pas, et il nous testera .C'est comme si je joue dans une pièce, et que brusquement, je change ma réplique, les autres acteurs vont me rappeler, que j'ai intérêt à reprendre ma réplique ancienne, autrement je change la pièce. Et il faut qu'avec gentillesse et non avec agressivité, je maintienne ma réplique différente, et là, avec un peu d'obstination et de respect de l'autre, il est possible que la pièce change et qu'un devenir nouveau advienne. ■

Bibliographie

- Si tu m'aimes, ne m'aime pas, Le Seuil, Paris, 1989.
- Panorama des thérapies familiales, Le Seuil, Paris, 1995.
- A quel psy se vouer ?, Le Seuil, Paris, 2003

Souvenir d'enfance

Un homme confortablement installé dans un grand lit, tourne les pages d'un quotidien ... Une toute petite fille, assise à ses côtés, déchire méticuleusement les pages du journal qu'il lui concède. Confettis de mots... Journal de vie à écrire... Au quotidien... Sans concession...

Vendredi 25 novembre

Qu'est-ce que je fais de mon enfance ?

Pierre Dominicé | Professeur honoraire Université de Genève
Daniel Peclarn | Psychosociologue, acupuncteur, Genève

Pierre Dominicé. Plusieurs formes didactiques ont été utilisées. Celle que nous allons introduire s'appelle effectivement: conversation. Nous inaugurons une formule sans savoir ce qu'elle deviendra. Nous allons la découvrir avec vous. Il nous a donc été demandé de faire conversation. J'ai invité Daniel Péclard à partager cette aventure, parce que depuis 15 années ou même plus il me fait bénéficier de sa compétence en énergétique chinoise. Lui-même a été étudiant à la FAPSE. Il a suivi un certain nombre de mes enseignements. Tous deux nous avons exploré un champ aujourd'hui très développé qui est celui des histoires de vie, lui, à travers l'axe initié par Vincent de Gaulejac, sur le roman familial et la trajectoire sociale, moi-même travaillant la «biographie éducative» avec un certain nombre de mes collègues. Nous avons pensé qu'il fallait dans un premier temps faire lien avec les deux remarquables exposés que nous avons entendu cet après-midi.

Daniel Péclard. J'ai trouvé intéressant et pertinent que l'on prenne ce matin les deux regards de la biologie et de l'histoire pour cadrer nos histoires de famille et le travail sur les récits de vie. Merci à Serge Tisseron et Mony Elkaïm pour les pistes qu'ils nous ont données tout à l'heure. J'aurai moi-même à reprendre quelques exemples liés à la «clinique du fantôme».

P.D.: Mony Elkaïm a introduit l'univers du récit. La question qui lui a été posée portait sur la rupture dans l'enchaînement de la répétition. Y a-t-il un apprentissage qui permet de sortir de la répétition. L'univers du récit avec lequel j'ai travaillé avait pour prétention d'être un apprentissage émancipateur, c'est-à-dire que le récit permettait d'aller ailleurs, vers d'autres interprétations.

D.P.: Nous allons dire deux mots de nos approches respectives et préciser les enjeux qui fondent notre

travail, à Pierre et à moi. Pour ma part, à soixante trois ans, après un parcours d'enseignant, formateur d'adultes et psychosociologue à l'Institut d'Etudes Sociales ces vingt cinq dernières années, j'ai choisi de concentrer ma pratique sur la consultation en cabinet de Médecine Traditionnelle Chinoise - acupuncture - intégrant la psychogénéalogie - ou analyse transgénérationnelle - d'une part et de poursuivre d'autre part le travail d'animation et de recherche entrepris dans les années nonante avec Vincent de Gaulejac sur le Roman familial et la Trajectoire sociale.

P.D.: En ce qui me concerne, j'ai essentiellement travaillé dans le champ de la formation des adultes. Très vite la question suivante s'est posée: comment peut-on parler de la formation à de futurs professionnels sans leur demander ce qu'ils ont fait de la formation dans leur vie. Autrement dit, peut-on enseigner quelque chose à quelqu'un sans savoir comment on a appris ce que l'on sait. Pour des personnes qui devenaient formateurs, il me paraissait essentiel qu'ils remontent le courant de leur vie pour savoir quels étaient les événements, les rencontres, les expériences qui les avaient aidés à donner forme à ce qu'ils sont devenus.

D.P.: Il y a des enjeux que nous partageons et d'autres qui sont plus spécifiques à chacune de nos démarches. Pour moi, dans les séminaires d'implication et de recherche en groupe, il s'agit de travailler sur l'articulation entre l'individu en tant que produit de son histoire familiale, sociale et économique et l'individu désireux et capable de se situer comme sujet critique reconstruisant son histoire, et prenant la distance nécessaire pour faire des liens entre son histoire personnelle et les autres histoires de vie des participants au séminaire. Quant au travail individuel en consultation, il s'agit de solliciter la mémoire corporelle et de permettre à la personne, grâce à l'ac-

tion des aiguilles, de faire des liens entre des sensations qui remontent en surface et des bouts de son histoire.

P.D.: Dans le cadre d'un de mes enseignements universitaires, la démarche que j'appelais tout à l'heure «biographie éducative» consiste à reprendre son parcours de vie pour repérer quels ont été les temps forts, les temps formateurs. Puisque notre thème porte sur ce que je fais de mon enfance, j'ai repris une cinquantaine de récits écrits d'étudiants qui avaient participé à cet enseignement. J'ai dégagé une série de thèmes et j'en garderai deux pour vous faire saisir l'intérêt de cette démarche.

D.P.: Ce que je fais de mon enfance, c'est aussi ce que mon enfance fait de moi: «Nous sommes tous les enfants de notre enfance», disait Chantal Rialland. Je me balade partout avec l'enfant que j'ai été et qui se manifeste, à mon insu parfois, dans mes réflexions, sensations, désirs et comportements. Il s'agit alors, comme le dit Jean-Claude Rouchy, de révéler ce qui a été «passé sous silence» pour le nommer et le faire revivre. Je crois que c'est là un travail essentiel. En réfléchissant de mon côté avant qu'on se voie avec Pierre, j'ai pris conscience que je devais beaucoup non seulement aux parents qui m'ont accueilli, mais aussi, selon la conception des vieux maîtres taoïstes, aux neuf générations qui m'ont précédé - une par mois de grossesse - et qui ont présidé à mon arrivée au monde. Bien sûr, je ne les connais pas tous, mais sur trois ou quatre générations (un siècle), il y a déjà largement de quoi faire...à partir de leur histoire et de leur scénario de vie, tenter de réaliser ce qui les a agi, ce qu'ils ont désiré, vécu et transmis et comment je peux «transformer l'héritage en moi». Par ailleurs, si l'héritage est familial, il est aussi psychique et intellectuel: je me sens ainsi héritier d'abord d'Alejandro Jodorowsky, avec qui j'ai commencé à travailler per-

sonnellement mes histoires de famille, puis de Vincent de Gaulejac et de Didier Dumas pour les outils épistémologiques et les dispositifs de travail.

P.D.: Le premier thème qui m'a vraiment frappé et que je voudrais brièvement évoquer, je l'ai intitulé: Le mystère de l'origine. Travaillant avec des formateurs, en moyenne dans la trentaine, inscrits à l'université au bénéfice de l'admission sans maturité offerte à des professionnels, les questions qui se posent sont les suivantes: aurais-je dû naître, suis-je voulu, suis-je le produit d'un accident relationnel que mes parents ont dû assumer, mes parents se sont-ils aimés?

Quelques brefs extraits de récits évoquent cette inquiétude liée à l'incertitude qui peut accompagner l'enfance.

«J'aurais très bien pu ne pas naître. Deux ans auparavant mon père a eu un accident et sa survie a étonné pendant longtemps les médecins. D'autre part ma mère avait perdu un enfant en glissant sur le verglas. Si cela n'avait pas eu lieu, je ne serai pas là aujourd'hui»

Une autre partie de récit biographique:

«Je reste dans l'ignorance des motifs qui ont poussé mes parents à se marier. Leur union n'a guère été heureuse. Je n'ai jamais été le témoin d'une parole de tendresse. Disputes violentes et permanentes. Une interrogation s'est maintes fois posée sur l'origine de leur mariage, parfois avec une acuité particulière à certaines périodes de ma vie».

Et puis, cette association forte de la naissance qui renvoie à la mort.

Lorsque j'avais 4 ans, un petit frère naît. Il vivra 24

heures. Le souvenir qu'il me reste, c'est celui d'un tout petit bébé couché dans le berceau au pied du lit de mes parents. Je peux le toucher avec l'autorisation de ma mère. J'essaie de le réveiller. Les jours suivants j'ai su qu'il nous avait quitté pour aller au ciel. Pour la première fois je suis confrontée aux mystères de la vie et de la mort.

Le deuxième thème est celui du cadre familial que j'ai appelé: le chablon biographique de départ.

D.P.: Il y a toujours deux niveaux qui sont importants à prendre en compte, c'est, d'une part, ma place dans la fratrie, la famille par rapport à mes parents, et aussi, c'est le message que Françoise Dolto nous a donné: quelle était la place de mes parents en tant qu'enfants dans leurs propres familles, par rapport à leurs parents. Si j'arrive à remonter, à reconstruire cette histoire, à redonner de la place, quelque fois à remettre à leur place les ancêtres, je vais peut-être pouvoir trouver ma place. Dans ce cadre familial-là, il y a un certain nombre de questions qui se posent et que nous allons reprendre, s'inscrire dans le contexte, repérer les changements de vie ou de statuts importants, les nouveaux projets, les répétitions de situations d'échec, les ruptures, les accidents et les maladies. Nous articulons systématiquement les liens inter-personnels parents-enfants, enfants-fratrie avec les éléments du contexte socio-culturel, économique et historique).

P.D.: Le chablon familial c'est l'environnement du village, du quartier, ce que les parents transmettent, ce à quoi ils obligent, ce qu'ils attendent de moi, le «projet parental» dont parle de Gaulejac, la place que j'occupe dans la fratrie avec les rivalités qui ont été évoquées plus tôt dans la journée. Dans les extraits choisis, vous verrez qu'il y a une dimension qui est plus sociale, indicative des espaces dans lesquels l'enfance se passe.

«Mes parents n'ont jamais eu de voiture. Ils ne sont jamais parti en vacances. Ils ne recevaient jamais d'amis à la maison. Ils ne participaient à aucune association. Ils ont fait des travaux pénibles: vacher et gérante d'épicerie. C'est vrai qu'il y a un sentiment d'étrangeté quand je songe à ce qui m'a formée dans ma jeunesse, à ce qui m'a été transmis et que je compare cet héritage avec la vie des mes enfants. Mon père est né en 1911, mon deuxième fils est né à l'aube du deuxième millénaire. Et moi comme prise de vertige entre deux mondes, deux univers, deux époques».

D'autre passages: «Un message fort était envoyé par ma mère. Il fallait être de vrai suisses, être conforme et ne pas faire de vague. Il était aussi nécessaire d'économiser l'argent et de le garder en réserve au cas où».

«Durant la deuxième partie de mon enfance, mon père ne me laissait que peu de place pour m'exprimer de peur que je dise quelque chose d'embarrassant. Ses paroles étaient dures et blessantes. Je développais par conséquent une image très négative de moi. Je me croyais incapable de dire quelque chose de pertinent. Je ne donnais aucune valeur à mes propos et je ressentais un stress important face à certains interlocuteurs».

Et puis, les conflits de la fratrie. «Ma mère qui espérait un deuxième garçon a instauré une sorte de hiérarchie dans la fratrie, ma sœur et moi étions toujours comparées à notre frère sage et bon élève et moi-même comme cadette, j'étais toujours renvoyé à ma sœur».

Enfin, ce scénario familial dont parlait Elkaïm. «Ma sœur est née et quelques mois plus tard, nous sommes allé chercher mon frère adoptif à l'aéroport, en provenance de Colombie. Comme beaucoup d'aînés,

j'ai dû avoir quelques difficultés à accepter d'être détrôné de la place centrale que j'occupais au sein de la famille. D'où l'angoisse récurrente de voir mes parents s'éloigner de moi....Je me souviens m'être littéralement couché devant leur voiture afin de les empêcher de «m'abandonner».

Dans la démarche iographique, ce récit, vous l'entendez d'abord oralement, puis la personne le consigne par écrit. Le récit entendu a un effet d'écho. Il vous confronte à vous-même mais aussi à d'autres qui viennent étudier et se former professionnellement.

Et enfin cette dernière image:

«Je revois encore la table de la cuisine. Elle semblait immense avec mon père à droite, ma mère à gauche et moi au bout de la table avec ma salade d'oranges; ça passait pas la salade d'oranges et mon père me disait qu'il allait me botter les fesses si je ne la mangeais pas. Je me vois encore courir jusqu'à l'escalier, me tenant les fesses et lui allongeant la jambe pour les atteindre. Qu'est-il devenu de la salade d'oranges. Je me le demande!»

D.P.: Dans les séminaires Roman familial, à partir de thématiques ciblées sur le couple, sur le rapport à l'argent, sur les références idéologiques ou les mécanismes de stigmatisation, nous proposons de guider les participants pendant 3 ou 4 jours en utilisant quelques supports classiques: l'analyse du prénom et de ses résonnances...la place et le rôle dans la fratrie...le projet parental et l'enfant idéal: qu'est-ce que je crois que mes parents attendaient pour moi? Sur quoi ont-ils insisté? Quels étaient les interdits, les encouragements, les consignes, les modèles? Nous explorons cela dans le petit groupe et enchaînons avec la construction de l'arbre généalogique ou du génosociogramme, en remontant sur 3 ou 4 générations. Dans quel contexte et comment

mes parents ont-ils eux-mêmes vécu leur enfance dans leur famille? Quelles sont les différences d'héritage entre lignées maternelle et paternelle?

Quelles sont les tensions, les conflits de loyauté, les contradictions socioculturelles qui agissent en nous, nous agissent et se manifestent parfois même physiquement? Cela paraît bizarre, mais nous avons des enregistrements, des imprégnations, des incrustations fortes au niveau du corps. Notre travail pour retrouver notre place, c'est alors de nommer les ancêtres, de leur redonner leur place ou de les remettre à leur place, d'essayer de comprendre leur scénario de vie et leurs aspirations, la situation dans laquelle la vie les a placés, ce qu'ils ont essayé d'en faire, de transformer et de transmettre. Les troisième et quatrième générations permettent d'explorer les déplacements, les migrations, les statuts sociaux et économiques, les ascensions-descensions, promotions et faillites, les rapports à l'argent, au savoir, à la terre et au patrimoine, au sexe, à la famille, aux lignées, aux alliances, aux croyances bien sûr, les engagements et les discours militants, religieux, politiques, etc. Ce travail se fait de manière à la fois plurielle et chorale; plurielle au sens où nous utilisons des clés de lecture aussi bien sociologiques et anthropologiques que psychanalytiques; chorale également parce que chaque participant dans le groupe apporte ses propres résonnances, expériences et éléments de compréhension. Bien souvent, la personne qui est en train de dessiner sur son arbre, de commenter, d'expliquer son histoire ne se rend pas compte de ce qu'elle est en train de dire, et ce sont les membres du groupe qui lui renvoient alors ce qui se passe et ce qu'on peut faire comme hypothèse.

P.D.: En écoutant les récits des étudiants, j'ai d'abord été fasciné par les liens de passage entre l'enfance, le village, l'école et plus tard l'accès à la vie professionnelle. Et depuis quelques années, je m'intéresse

davantage à ce que j'appelle aujourd'hui le travail biographique: ayant passé par des lieux, des groupes, des engagements différents, comment trouver le fil rouge d'un parcours de vie? Dans une société où les phases de vie sont très fragmentées, où la linéarité existe de manière moins marquée, l'histoire de vie devient non pas le récit d'un parcours, mais l'évocation du travail effectué pour que les choses soient en lien et puissent faire sens dans la vie. Que faire du bagage de départ pour cette construction de la vie adulte? Que faire de cette préfiguration de la vie telle qu'elle a lieu au cours de l'enfance.

Je me centrerai sur un point, celui des appartenances plurielles, que j'appelle le métissage et que je décris comme la double appartenance, la double appartenance, par exemple, du villageois déplacé dans la ville. Ces adultes qui ne vivent plus sur leur terre natale mais gardent une mémoire, un brin nostalgique, des lieux de leur enfance. Ce sentiment est très fort en terre romande. «Je viens du Valais et de Genève, 24 ans en Valais, 24 ans à Genève. Le village de ma famille c'est chez nous, mais ce n'est pas chez moi». C'est aussi vrai de l'immigré: «dehors c'était la France, dedans c'était l'Espagne. Je pense aujourd'hui que je vivais un conflit terrible au milieu de mes deux parents et de deux cultures, je devais satisfaire des désirs inconciliables. Plus je voulais devenir française, plus je me sentais espagnole». Je pense à une jeune femme brillante, que j'ai eue comme étudiante, qui a commencé les Lettres et qui m'a dit un jour que nous discussions de son travail: j'ai renoncé à faire les Lettres, parce que mes parents portugais ne comprenaient pas ce que j'étudiais, ce que j'allais devenir. Alors j'ai choisi le métier d'institutrice parce que ce choix avait pour eux un sens. Cette double appartenance est très significative du parcours éducatif.

«Je suis né en italien et langage du chaud corps à

corps des sensations et émois. J'ai grandi en français et langage cérébral de la compréhension et de la froide mise à distance du monde. Pas de fusion entre les deux. Bien au contraire, la scission parfaite a été longtemps la seule possibilité d'avancer. Ces langues sont à la fois les miennes et pour chacune la langue de l'autre».

L'affrontement à cette double appartenance résonne fortement dans le rapport à l'université. Cet affrontement illustre également très bien un conflit vécu par la majorité de la population de ce pays entre la culture populaire et la culture savante. Cet extrait du récit d'une femme qui vient d'un village et qui ira ultérieurement très loin dans sa carrière universitaire le montre bien: «A la fois ancrée dans un terroir et portée par l'ailleurs des livres, à la fois du village et de la ville, silencieuse et bavarde, de culture paysanne orale et de tradition littéraire écrite, à la fois complice et étrangère, participante de deux civilisations, pratiquant le français et l'allemand par le fait de mon mariage, à la fois fidèle et renégate, je me sens et me sais en constant déplacement sur une ligne d'équilibre fragile que je revendique comme mienne, comme lieu de dégagement et de questionnement jamais apaisé. Si j'ai éprouvé peu à peu au cours de mon enfance et sans doute à mon insu comment la vie se métamorphose en connaissances, je n'ai pas eu l'heur de voir reconnue et validée cette connaissance de la vie quotidienne, héritée d'une culture paysanne que les manuels et les enseignants de nos écoles ne tenaient guère en estime. Il en résulte que je niais moi-même la valeur d'un savoir méprisé».

D.P.: Je trouve ce texte magnifique. Lorsque c'est intégré comme ça et qu'il y a un tel recul, quelque chose de la transformation devient possible. Dans bien des situations travaillées dans les séminaires, nous rencontrons des contradictions difficiles à dépasser. Vincent de Gaulejac a développé à ce pro-

pos la notion de «névrose de classe»: impossibilité par exemple, pour un fils de milieu défavorisé en promotion sociale, intellectuelle et économique, de dépasser le niveau de ses propres parents, parce qu'il a reçu ou entendu la double consigne ou «injonction paradoxale»: «Mon fils, nous nous sommes sacrifiés pour que tu réussisses et fasses des études, il faut donc que tu sortes de la situation difficile et précaire dans laquelle nous sommes, mais en même temps, nous n'avons cessé, en tant que dominés, de nous plaindre des contraintes et injustices que nous faisaient subir les patrons, les chefs de service, contremaîtres et propriétaires.

Et par ta promotion, tu risques bien de devenir l'un de ceux-là!» Double lien impossible à vivre pour les fils et filles de telles familles: nous rencontrons ainsi bien souvent des personnes en échec répétitif, en difficulté de réalisation d'un projet pourtant initié et annoncé comme désirable par les parents ou les grands parents. Dans la pratique individuelle d'analyse transgénérationnelle, on peut dire que c'est l'enfant intérieur qui fait la demande et l'adulte qui cherche et analyse les scénarios de vie, les projets et les liens. Si les dispositifs et les supports de travail sont les mêmes que dans les séminaires de groupe, la visée est là plus franchement thérapeutique, d'autant que, bien souvent, la personne amène d'abord en consultation ses symptômes et ses difficultés. Nous allons alors travailler avec ce que Françoise Dolto appelle «l'image inconsciente du corps», ou les vieux maîtres taoïstes «l'expression du corps psychique», qui passe par les neuf orifices du corps - sept supérieurs et 2 inférieurs - orifices qui fonctionnent comme des «communicants globaux» entre l'intérieur et l'extérieur...mémoire de nos rapports avec les premières personnes soignantes, pouponnantes, papouillantes... Cette mémoire originaire du temps de la non-séparation, nous allons pouvoir la solliciter et la remobiliser par la tra-

vail énergétique de l'acupuncture jusqu'à l'amener peu à peu à la conscience de l'adulte qui essaie de mettre des mots sur ce qu'il ressent. L'accélération du processus par les stimulations «électriques» des aiguilles permet effectivement une réactivation des anciens schémas et une résurgence de tranches de vie. Voici, pour illustrer cela, deux cas cliniques. Celle que j'appelle Isabelle consulte pour un syndrome de Raynaud (troubles circulatoires et extrémités gelées); elle est la seconde de la fratrie, arrivée après une sœur aînée morte pratiquement à la naissance. Pendant que la mère était enceinte de l'aînée, sa propre mère est décédée brutalement. On assiste là à un blocage de la transmission de vie...chagrin, peur, culpabilité qui se reportent en partie sur Isabelle fœtus. Ce sont des résonnances très fortes que le fœtus enregistre, incruste, et dont il est difficile de se débarrasser, puisque les messages de l'inconscient passent au corps sans les mots. Le travail d'Isabelle adulte est double: à la fois libérer sa mère de ses émotions contradictoires enfouies et souvent non reconnues, et apprendre, par le travail du souffle et la conscience du corps, à réchauffer son bassin (Foyer inférieur= chaudière) et ses extrémités.

L'autre exemple, c'est Karine, qui présente un syndrome «Jiue Inn» (toute l'eau froide stagnant en bas du corps, tout le feu actif en haut et à la tête, avec un diaphragme qui ne travaille pas: barrière au lieu de passage!). Malgré les recommandations de ses parents, la mère de Karine a décidé d'épouser un jeune homme, étudiant comme elle à l'Ecole Sociale de Lausanne. Elle appartenait à une famille de la bonne bourgeoisie protestante neuchâteloise et lui venait de Fribourg, famille nombreuse, catholique, d'origine paysanne. On est là dans un scénario de mésalliance et d'incompatibilité socio-culturelle; quand, de part et d'autre, les parents se sont accrochés à des valeurs, des modèles, des façons de faire

et de dire aussi marqués, les enfants, pour s'en sortir, n'ont comme ressource que la fugue, la transgression, le refuge de la différence! Mais à la génération suivante, Karine a inconsciemment inscrit dans son propre corps l'interdit grand parental, devenu schéma maternel d'impossibilité de fondre les énergies des deux lignées...elle est comme construite avec deux parties de corps qui ne s'accordent pas! Le travail portera ici à la fois sur la reconstruction et l'élucidation de l'arbre généalogique et sur la rééducation du souffle par l'acupuncture et les exercices de Qi Gong.

P.D.: En guise de conclusion, j'aimerais rendre hommage au travail que fait Daniel Péclard dans le domaine énergétique. Grâce à lui, j'ai appris que j'avais un corps. En observant son travail en acupuncture j'ai mis en question l'injonction scolaire de la tête bien faite. C'est, en effet, au moment où le corps se déguelingue que se dévoile globalité qui caractérise l'histoire de chacun d'entre nous. Le travail biographique signifie aussi récupérer ce que la médecine scientifique a fait de notre corps et ce que l'école et la formation ont voulu faire de notre tête. J'ai été très heureux que ce point soit glissé dans les traces de l'enfance. Le travail biographique, pour reprendre l'expression de certains de mes collègues allemands, c'est un travail de biographicité, que j'appelle pour ma part un effort de complétude. Comment puis-je pousser le bouchon un peu plus loin afin de sortir d'un état de contentement et souvent de plainte. Comment puis-je donner place à ce qui n'a pas encore eu lieu dans ma vie, pris corps dans ma vie. Quel est le déplacement réaliste qui va m'aider à grandir, à m'enrichir. La question que j'ai jamais résolue en écoutant des centaines de récits d'étudiants est celle de la source de la résilience. Boris Cyrulnik était précisément intéressé par nos récits parce qu'il se demandait comment s'était passé la résilience chez les bien-portants.

Je cite, à titre d'exemple, un extrait de récit biographique d'une jeune femme qui dit ceci:

«Jusqu'à l'âge adulte, j'ai entendu dire que je n'arriverai jamais à rien dans la vie. Ces paroles ont été un réel moteur pour moi, je devais me prouver que ce n'était pas vrai. Avec le temps et les expériences, ce défi s'est transformé en plaisir ce d'autant que j'aboutis à avoir la vie que je souhaitais dans mes rêves d'adolescente. J'ai simplement pris un autre chemin parfois plus douloureux mais que je ne renie pas. C'est comme cela que je me suis construite».

Comment peut-on bifurquer? «Je me demande si je n'ai pas choisi le métier d'enseignant pour prendre ma revanche sur ceux qui m'imposaient le silence: parents, grands-parents et autres adultes, éducateurs pour rompre avec eux dont les paroles ne transportaient que des ordres».

Vu la composition de la salle, j'aimerais dire avec beaucoup de satisfaction que j'ai constaté que les femmes des générations montantes ont dépassé le propos de cette étudiante qui disait naguère: «je suis mère et professionnelle, les valeurs ancestrales que ma mère m'a transmises vivent en moi et me gouvernent». Il est vrai que le chemin à parcourir a été long et semé d'embûches. N'oublions pas ce passage du récit de vie d'une étudiante, qui, il y a quelques années, disait en citant sa mère: «être inculte est très valorisé pour les femmes, c'est même une condition au bonheur». Et sa grand-mère ajoutait: «c'est bien d'avoir de l'instruction et une bonne culture générale, mais il ne faut pas le montrer, surtout si on est une femme».

Les modèles ont bienheureusement évolué. La scolarité est aujourd'hui survalorisée, mais cet arrière-pays de résistance à la promotion intellectuelle des femmes est encore très présent de même que, de

manière plus générale, la résistance et la crainte d'accession à une culture de référence autre que celle qui est marquée par les traces de l'enfance. Nos modèles pour grandir deviennent aujourd'hui par trop commerciaux. Ils nous maintiennent dans l'apparence. Avec quels matériaux être en mesure de sculpter sa vie, comme le disait un étudiant. Cette interrogation nous renvoie aux exigences de la formation dont il conviendra de parler un jour plus explicitement. Qu'est-ce que je fais de mon enfance. Faire sa vie n'a jamais été facile. Construire sa biographie est toutefois devenu de nos jours un impératif majeur. ■

Bibliographie

Histoire de vie comme processus de formation,
L'Harmattan, Paris, 1990

Learning from our lives,
Lssey-Bass, San Francisco 2000





Souvenir d'enfance

Complicité avec ma sœur... s'endormir en partageant des secrets et en se tenant la main!

Samedi 26 novembre

Attachement et narration

Dr Blaise Pierrehumbert | Psychologue, privat docent, Lausanne



Je remercie Mme de Tassigny pour l'aimable et agréable invitation à venir vous présenter mes réflexions.

Je suis psychologue au Service Universitaire de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent de Lausanne. Je vais essayer de vous faire partager quelques notions qui, je l'espère, peuvent avoir un intérêt pour les praticiens que vous êtes pour la plupart d'entre vous.

Pour commencer, j'aimerais reprendre la dernière phrase qui a été dite hier en fin de journée. Pierre Dominicé en effet proposait que «...construire sa biographie est devenu un impératif majeur». Il s'agit d'une idée que la plupart d'entre nous partageons mais ce que j'aimerais illustrer ici, ce sont les heurs et malheurs de cette construction et en tant que chercheur, je vais tenter de communiquer deux ou trois idées à ce sujet.

Tout d'abord, j'aimerais vous parler de la narration chez l'adulte, et plus particulièrement du narratif autobiographique concernant les relations d'attachement dans l'enfance, vues par l'adulte. Pour ce faire, j'en appelle ici à une procédure, qui est utilisée par beaucoup de laboratoires, comme chez nous à Lausanne: l'«entretien d'attachement adulte», qui a été imaginé par une psychologue américaine, Mary Main; cette procédure a eu énormément de succès. Il s'agit d'un entretien clinique qui se déroule de façon assez simple: on demande à la personne de remonter dans les souvenirs de son enfance, de nous dire ce dont elle se souvient en allant le plus loin possible. L'entretien dure environ ¾ heure à 1 heure; en lui-même, cet entretien n'a rien de très particulier. Ce qui est intéressant c'est ce que l'on en fait, la façon dont on l'analyse. La procédure de codage définit quatre types d'entretiens:

Tout d'abord, le narratif autobiographique dit «équi-

bré», ou «sécurisé». Voici un petit extrait d'entretien de ce type: la personne parle de son enfance «... Non, je ne pense pas avoir été rejeté dans mon enfance... et même si je l'avais été, je ne voudrais pas l'admettre moi-même, certainement... Mais en fait c'est vrai, à y réfléchir... j'ai bien eu un sentiment de rejet...» (ces exemples ont été légèrement arrangés pour la clarté de l'exposé). Il s'agit d'une personne qui, au cours de l'entretien, fait une sorte de découverte sur elle-même: elle montre une capacité de prendre sa propre pensée comme objet de pensée. On parle de narratif équilibré ou sécurisé parce que la personne montre un accès à ses émotions, à son histoire, à son passé; elle peut en faire une narration tout en découvrant quelque chose au sujet de ses propres pensées. Ce qui donne à l'interlocuteur une impression de fraîcheur, de quelque chose de mobile, en train de se construire, de se découvrir. Evidemment, tout ne se passe pas toujours aussi bien.

Un deuxième type de narratif est celui que l'on appelle «détaché». Voici trois petits exemples d'extraits d'entretiens de ce type. «Fondamentalement, ma mère et moi on n'a jamais eu une vraie relation»: les relations sont ici discréditées. «Mon père avait pour moi littéralement un amour sans failles»: il y a ici de l'idéalisation; c'est apparemment beau, mais souvent ce genre de déclaration globale ne supporte pas la confrontation aux souvenirs particuliers; si l'intervieweur le lui demande, la personne est incapable d'évoquer un souvenir venant corroborer sa déclaration. «Je ne pense pas que je puisse me souvenir de mon enfance... ce qui est important dans la vie, c'est l'avenir»: il y a ici un détournement semi-volontaire de l'attention. Il y a dans ce type de narratif autobiographique quelque chose qui laisse une impression de rigidité, de fermeture, probablement un aspect défensif, et dans tous les cas il n'y a pas cette fraîcheur, cette ouverture caractéristiques du premier type d'entretien.

Un troisième type d'entretien est appelé «préoccupé». «... Alors mon père était le genre que, vous savez, met toute la culpabilité sur vous, et vous laissez pas vivre, vous voyez ce que je veux dire... Il était terriblement blessant et je suis toujours blessée et jamais j'aurai confiance en moi, du genre sentir que je suis OK... à cause de lui... Je suis sûre que vous voyez la sorte de chose que je veux dire, un tas de femmes ont eu l'expérience de cette sorte de macho...». Il y a une blessure, encore vive. On raconte le passé, on a peut-être 30 ans, mais le passé est encore là, présent; il surgit au détour de la conversation, il l'envahit; cette façon de prendre à partie l'interlocuteur est parfois ressentie par celui-ci comme intrusive, et le discours laisse une impression d'accaparement émotionnel et de confusion.

Voici un exemple pour le quatrième type de narratif: «...Il est mort il y a 32 ans le mois passé, le 1er mars, un lundi, et juste après son trente-deuxième anniversaire. Il aurait 64, non 65 ans le 5 mars...». Il y a ici fixation sur un élément très précis, un détail, le jour précis de la semaine; mais en même temps il y a confusion: on ne sait pas si le lundi se rapporte au jour du décès ou à celui de la date anniversaire; plus grave encore: les dates données ne sont pas logiques: le 1er mars est-ce après ou avant l'anniversaire de la personne? Ces fixations et confusions évoquent immanquablement quelque chose de traumatisant. Voici une autre citation: «... Elle était jeune, elle était adorable, elle était chérie et bien-aimée ...» Cette déclaration, au cours d'un entretien à deux est plutôt surprenante; elle évoque plutôt un éloge funèbre. Ces moments particuliers de confusion ou de changement radical du style du discours surviennent au détour de l'entretien, lorsqu'il est question d'un événement de vie particulier qui a laissé une trace traumatisante dans l'autobiographie de la personne. On a alors l'impression d'un soudain décollement, d'une perte du contrôle du cours de sa pensée.

Beaucoup de chercheurs se sont intéressés à savoir s'il y aurait des correspondances entre ces types de narratif autobiographique et la santé mentale. Tout d'abord, il a été trouvé, dans la population générale, qu'environ 56% des personnes présentent un narratif autobiographique de type «sécurisé» lorsqu'il s'agit de parler de sa propre enfance; ce type de narratif est caractérisé, on l'a vu, par une fraîcheur narrative, un accès aisé au monde interne et une claire capacité à construire une histoire cohérente au sujet de ses propres émotions. Les deux autres formes de narratif («détaché» et «préoccupé») se retrouvent chez, respectivement, 27% et 17% des personnes de la population générale (soit dit en passant, il n'y a donc rien d'anormal de se trouver dans l'une ou l'autre de ces deux dernières catégories). Le quatrième type de narratif n'est pas compté car il vient, le cas échéant, se surajouter à l'une ou l'autre des trois premières catégories, dans 10 à 20% des cas. J'aimerais faire une remarque relative à une question qui été posée hier à Elkaïm sur la différence entre homme et femme: en effet, il n'y a pas de différence notable entre les deux sexes au niveau de la répartition de ces catégories. Venons en aux études réalisées sur des populations cliniques. Celles-ci montrent que les patients avec des troubles anxieux et dépressifs importants ne sont que 19% à produire des narratifs autobiographiques sécurisés contre 53% de narratifs préoccupés et 28% détachés. Ainsi, s'il n'y a rien de particulier à avoir un narratif de type préoccupé ou détaché, on peut dire, dans l'autre sens, que les personnes souffrant de troubles anxieux tendent bien à présenter des narratifs peu sécurisés, avec un accès limité au monde des émotions ou une difficulté à construire une histoire cohérente de soi.

Ces types de narratif reflètent des stratégies à l'égard des émotions de l'enfance. A un extrême on trouve des personnes pragmatiques, qui ne veulent

pas s'encombrer du monde émotionnel; ce sont les personnes avec une stratégie «détachée». Elles pratiquent une sorte de politique de l'autruche à l'égard de leur propre vie émotionnelle: il s'agit de regarder devant, pas derrière, pas en soi-même. A l'autre extrême, on trouve des personnes qui n'ont pas encore pu tirer un bilan raisonné au sujet des émotions de l'enfance. Elles sont à vif; elles montrent une hyper-vigilance émotionnelle. Ces personnes «préoccupées» ont une stratégie de focalisation sur les relations d'attachement; elles sont accaparées par leur monde interne; elles n'arrivent pas à prendre une distance suffisante pour réfléchir à leurs expériences sans raviver les émotions. Au milieu se trouvent les personnes «sécurisées», qui parviennent à évoquer les émotions de l'enfance sans se trouver débordées, en insérant celles-ci dans un narratif cohérent et convaincant pour l'interlocuteur.

Il y a donc deux composantes importantes dans la narration autobiographique: d'une part évoquer l'enfance, retrouver ses traces émotionnelles (tout le monde n'y accède pas aisément). D'autre part, il y a la façon d'élaborer cette trace, d'en construire un narratif autobiographique. Ces deux composantes définissent la qualité de la narration, et c'est là précisément ce qui nous intéresse dans nos études. Notre équipe s'est particulièrement intéressée au lien entre la qualité du narratif (donc d'une certaine manière aux stratégies de régulation des émotions), et la «parentalité». Nous pensons que l'accès aux émotions, la capacité de construire une narration autobiographique cohérente n'est pas sans rapports avec ce que l'on appelle les «compétences parentales». En effet, cette capacité du parent d'entrer dans le monde des émotions, les siennes, lui permettra aussi d'accéder aux émotions de son enfant, de les comprendre, les interpréter adéquatement. Ce qui garantira un certain niveau de «sensibilité» à l'égard de l'enfant. Cette compétence narrative autobiogra-

phique favorisera ce que l'on pourrait définir comme un narratif «dans l'action». Nous entendons par là cette capacité d'accordage émotionnel avec l'autre dans l'action, dans le rythme, cette sorte de «danse» que Daniel Stern, de Genève, a si bien décrit. A ce propos, Stern a également décrit la notion d'«enveloppes pré-narratives». D'autres ont évoqué les termes de«proto-conversations» (Juan de Ajuriaguerra, également à Genève) ou encore de «scripts». Un type de script, c'est par exemple l'ordonnance du repas; lorsque l'on va au restaurant, on s'attend à certaine ordonnance des événements et des plats; on ne règle pas l'addition entre l'entrée et le plat de résistance. Nous avons bien ce type de script dans notre tête, inconsciemment, implicitement. Les interactions obéissent certainement aussi à des scripts implicites. Quels que soient les termes, ce qui est évoqué ici est cette capacité du parent à entrer dans le monde de son enfant, d'interagir avec lui sur un plan émotionnel. Pourquoi parler à ce propos de «narratif en action» et de scripts? C'est qu'interagir émotionnellement avec une autre personne implique que l'on doive se représenter, même inconsciemment, comme dans la narration, un avant et un après, en l'occurrence à propos des signes émotionnels: ce qui précède, ce qui suit un geste, une mimique, ce qu'il faut faire pour indiquer que l'on a compris, pour respecter, pour répondre, pour reprendre sur une autre modalité telle ou telle émotion. La transgression des séquences, le manque d'anticipation peut menacer la communication.

Dans une ancienne étude, Brazelton illustre à l'aide de graphiques cette danse entre mère et bébé lors d'interactions très brèves, de quelques secondes, décryptées image par image. Ces graphiques décrivaient la suite des comportements interactifs, de leur intensité. Dans tel exemple, on voit une mère qui se lance dans une interaction (ses comportements interactifs augmentent: regards, sourire, mimiques,

vocalises, etc.); le bébé la suit dans l'interaction (regards, sourires, etc.) puis, chose intéressante, celui-ci se retire (on peut supposer à partir du graphique qu'il détourne momentanément le regard); après une fraction de seconde la mère se retire également (elle réduit ses comportements interactifs). Ce retrait de la mère est intéressant: elle montre qu'elle respecte le mouvement de retrait du bébé, qu'elle comprend et autorise ses états émotionnels. Peu après, elle reprend l'initiative et relance l'interaction. L'enfant suit cette relance de la mère et entre à nouveau dans la «danse». Le fait que la mère ait respecté le désir autonome de l'enfant, qu'elle ait pris en compte la chronologie de ses mouvements, qu'elle ne l'ait pas sur-stimulé au moment de son retrait (ce que font d'autres mères dans les exemples proposés par Brazelton) est sans doute ce qui permet à celui-ci de reprendre l'interaction, de continuer la danse.

On peut évoquer à ce propos la notion de «sensibilité parentale» au cours de cette sorte de narratif «en action». Ainsi, si l'adulte montre qu'il comprend les émotions de son enfant, ce dernier va comprendre que l'adulte le comprend; il s'agit là d'une expérience fondatrice pour l'individu. Comprendre que l'on est compris, au niveau de nos besoins émotionnels, constitue une expérience essentielle car c'est grâce à celle-ci que nous pouvons nous autoriser à exprimer des demandes de nature émotionnelle. Si j'ai peur, je peux le dire parce que je sais que l'autre va comprendre ce qu'est ma peur; il ne va pas me rejeter, il ne va pas se moquer de moi. Ainsi, comprendre que l'autre me comprend est une expérience de laquelle va pouvoir émerger un sentiment de sécurité. Je me sens en sécurité parce que je sais que je peux être rassuré. Cette expérience fondatrice va ainsi permettre un jeu d'activation et de désactivation des émotions, non seulement chez le bébé mais également chez l'adulte, comme nous l'avons vu à

propos du narratif autobiographique sécurisé. Cette capacité de régulation des émotions, c'est-à-dire d'avoir un accès aux émotions, de pouvoir les activer et avoir les désactiver ensuite autorisera une certaine ouverture au monde extérieur: exprimer sa crainte pour pouvoir la dépasser; prendre appui pour explorer. Du parent capable d'accéder au monde des émotions à l'enfant capable de se sécuriser, il y a ainsi probablement un passage trans-générationnel. L'interaction parent-enfant semble offrir une voie de passage entre la compétence narrative du parent (telle qu'elle est exprimée dans la narration autobiographique) et la sécurité de l'enfant.

Diachroniquement on peut représenter le processus de sécurisation par deux lignes, représentant l'une les comportements d'attachement de l'enfant (la recherche de proximité du parent) et l'autre ses comportements d'exploration. Lorsque l'enfant est alarmé par quelque chose (crainte, peur, inconfort, etc.), si tout se passe bien il va activer ses comportements d'attachement, en d'autres termes exprimer des demandes de nature émotionnelle, un désir de proximité à l'égard du parent. Simultanément, ses comportements d'exploration (s'orienter vers les objets et les choses) vont décroître dans la même mesure qu'il est préoccupé par ses besoins de réassurance. Lorsque ses demandes auront été satisfaites par le parent, qui aura compris celles-ci et leur aura répondu, l'enfant pourra désactiver ses demandes émotionnelles et son intérêt pour le monde extérieur pourra symétriquement se réactiver.

Synchroniquement, on peut illustrer la même histoire en mettant à contribution un peintre de la Renaissance Italienne, Palma Vecchio. Dans une très subtile peinture de la Vierge à l'enfant, bien avant John Bowlby, fondateur de la «théorie de l'attachement», il a dépeint exactement ce processus, en «arrêt sur image»: on y voit l'enfant, auquel sa mère

présente un personnage inconnu, effectuer un léger mouvement du bassin et du torse en direction de la mère; ce mouvement certainement lui permet de trouver une sécurité auprès du parent, autorisant l'exploration du monde extérieur qui s'exprime dans un mouvement inverse du haut du corps (tête, yeux) dirigés vers le personnage qu'on lui présente.

Tout ne se passe pas toujours aussi bien et ici je fais appel à un autre peintre Italien de la même époque, Giovanni Bellini, qui raconte des histoires un peu différentes. Ses nombreuses productions illustrent chacune un cas d'échec de l'interaction, avec ses conséquences sur l'enfant; d'une certaine manière, avant la pédopsychiatrie, Bellini représente les conséquences psycho-pathologiques de la distorsion des interactions mère-enfant, en particulier de l'«insensibilité» maternelle aux demandes de l'enfant. Ainsi tel enfant face à sa mère apparemment très peu «répondante» montre une tension musculaire très forte et un mouvement désarticulé qui laisse augurer d'un trouble de l'ordre de l'hyperactivité ou de l'hyperkisie. Tel autre enfant présente au contraire un tonus relâché avec un visage défait évoquant la dépression. Tel autre enfant encore se montre préoccupé par sa mère dont il scrute les réponses; on a l'impression d'un renversement des rôles où l'enfant serait le soignant de sa mère. Inversion des rôles, dépression infantile, dérégulation du tonus corporel sont autant de troubles communs dans les cabinets de consultation, et fréquemment mis en rapport avec une perturbation de la relation parent-enfant ou des difficultés au niveau de la qualité des réponses parentales aux demandes de l'enfant.

Revenons à la transmission inter-générationnelle. Mary Ainsworth, psychologue américaine, élève de John Bolby, avait imaginé une situation d'observation, la fameuse «situation étrange», qui permet d'observer l'enfant dans des moments de séparations et

de retrouvailles avec l'un de ses parents. Ce que montre Mary Ainsworth dans cette situation, c'est que beaucoup d'enfants parviennent, au retour du parent après une séparation, à utiliser ce parent comme source de réconfort. Gêné par la séparation, l'enfant va manifester clairement son désir de retrouver le contact. Or, tous les enfants dans cette situation ne se comportent pas de cette manière. Au moins un tiers d'entre eux sont tellement gênés qu'ils ne parviennent pas à se réconforter, comme si le parent ne leur offrait pas suffisamment de sécurité, ou alors au contraire ils font mine d'ignorer le parent, préférant ne se fier qu'à eux-mêmes pour réguler leurs émotions. Mary Ainsworth montre que cette attitude de l'enfant, sa capacité à utiliser le parent comme source de réconfort, est étroitement associée à ce qu'elle appelle la «sensibilité maternelle» (ce qui d'ailleurs existe aussi avec les pères). En d'autres termes, lorsqu'un parent, dans les soins tout au long de la première année de vie, se montre sensible aux signaux de l'enfant, à ses demandes –et leur répond de façon appropriée- il y a de fortes chances qu'à un an, l'enfant sache s'y prendre pour trouver sécurité et réconfort auprès de cet adulte. Or, cette disposition (la «sensibilité») du parent semble elle-même associée à sa capacité de construire un narratif autobiographique cohérent (au cours de l'«entretien d'attachement»). On a ainsi pu montrer, expérimentalement, qu'il y a une correspondance entre le narratif du parent et la sécurité de l'enfant, et que la qualité de l'interaction semble bien représenter le canal par lequel opèrerait cette fameuse transmission inter-générationnelle.

Pour fermer la boucle, il apparaît (et c'est Gabi Gloger-Tippelt, de Düsseldorf, qui le montre) que l'enfant sécurisé (dans la «situation étrange») parvient mieux que les autres (plus tard dans son développement) à construire des narratifs cohérents impliquant des émotions. Pour expliquer ce que l'on

entend par «construire des narratifs cohérents» chez l'enfant, il faut évoquer les travaux d'une autre psychologue américaine, Inge Bretherton, de Madison.

Elle propose une procédure pour aborder les narratifs d'attachement de l'enfant. Cette procédure est la suivante: six débuts d'histoire sont présentés successivement à l'enfant (qui a entre 3 ans et demi et 6 ans); celui-ci devra, chaque fois, continuer l'histoire à l'aide de figurines représentant une famille. Ainsi dans la première histoire, la famille prend le goûter; l'expérimentatrice fait tomber un petit gobelet en disant que Bertrand (ou Julie: nous choisissons une poupée du même sexe que l'enfant) a laissé tomber son verre de sirop; elle demande: «qu'est ce qui se passe maintenant?». Il s'agit d'histoires banales mais faisant intervenir des sentiments ou des émotions associées aux figures d'attachement habituelles. Dans une autre histoire, l'expérimentatrice dit, en faisant des mouvements avec les poupées: «Bertrand (ou Julie) c'est l'heure d'aller se coucher. Bertrand (ou Julie) va dans sa chambre et dit: Oh il y a un monstre dans ma chambre!». L'enfant doit continuer l'histoire.

Marie, une fillette de 3 ½ ans continue ainsi:- «Elle dort!»
L'expérimentatrice: - «Elle a pas peur du monstre?»
- «Oui, elle a peur»
- «Il est comment ce monstre?»
- «Il dort»
- «Qu'est-ce qu'elle fait quand elle a peur?»
- «Elle a pas peur... Papa il va dans son lit.»
- «Comme ça elle a plus peur?»
- «Non. Parce que la maman elle est gentille.»
- «Le monstre, il est où?»
- «Bin, il est parti.»

Marie collabore, elle entre dans la tâche que nous lui

proposons mais elle livre un narratif plutôt fruste; l'émotion dominante dans cette histoire, la peur, n'est pas vraiment abordée, elle est plutôt niée et les parents, même s'ils sont vaguement réconfortants, n'apportent pas une réelle solution à l'histoire.

Une autre histoire met en scène le départ des parents pour un week-end, l'enfant restant avec sa grand-maman. C'est ensuite une histoire impliquant le retour des parents. Ces deux derniers débuts d'histoires mettent donc en scène les relations d'attachement avec les parents. Il ne s'agit donc pas ici d'un narratif autobiographique; il s'agit de mettre en scène une famille sur laquelle l'enfant peut projeter sa compréhension des émotions et des relations -qui certainement n'est pas sans rapports avec ce que l'enfant a vécu: c'est sa famille qu'il connaît le mieux. Toutefois ce qui est important, ce n'est pas tellement ce que l'enfant a pu vivre dans sa famille mais bien sa capacité narrative. Comme pour l'adulte, ce qui nous intéresse est sa capacité de construire une narration cohérente englobant des émotions, donc d'accéder au monde intérieur tout en maintenant une logique, une articulation, un «script» narratif.

Avec une collègue de Barcelone, Margarita Ibañes, nous avons analysé environ deux cents de ces narratifs à l'aide de la procédure de Gabi Gloger-Tippelt. Il s'agit en bref de catégoriser les productions des enfants selon qu'elles sont «sécurisées» ou non. Un narratif est considéré comme «sécurisé» si l'enfant collabore à la tâche, s'il aborde les émotions relatives aux relations avec les figures d'attachement telles qu'elles sont suggérées par les débuts d'histoires (la peur, l'anxiété, la douleur, la crainte), s'il est capable d'insérer ces émotions dans un narratif cohérent et d'amener l'histoire à une résolution de la situation, et finalement de représenter les adultes comme des figures sécurisantes. Parmi ceux que nous avons interrogés, il y avait un certain nombre

d'enfants sans problèmes particuliers; nous avons trouvé chez ceux-ci 55% de narratifs sécurisés. Il y avait également des enfants d'environ 4 ans en cours d'expertise pour suspicion d'abus sexuel; parmi ceux pour lesquels la justice a finalement tranché pour une fausse allégation d'abus, nous avons trouvé 40% de narratifs sécurisés; cette proportion tombait à 30 % chez ceux pour lesquels l'abus avait été reconnu comme avéré. Il y avait également dans notre groupe des enfants de 4 à 5 ans nés grands prématurés (moins de 33 semaines de gestation); ces enfants avaient nécessité des soins intensifs dans la période néonatale mais n'avaient pas présenté par la suite de séquelles apparentes. Parmi ceux-ci, 35% avaient des narratifs sécurisés. Par contre, chez ceux des grands prématurés qui avaient été considérés comme étant à haut risque, c'est-à-dire pour lesquels on avait eu des craintes sérieuses quant à leurs chances de survie et qui avaient nécessité des procédures de soins invasives -mais de nouveau sans séquelles notables-, nous n'avons trouvé plus que 20 à 25% de narratifs sécurisés. Enfin, dans un groupe d'enfants dont les parents avaient consulté pour des symptômes d'hyperactivité, environ 30 % de ceux-ci produisaient des narratifs sécurisés. En bref, les événements de l'enfance, voire de la période périnatale semblent pouvoir laisser des marques quant à la capacité narrative de l'enfant; on peut supposer également que cette compétence narrative -ou cette capacité de «mentaliser» les émotions- aurait un lien avec certaines difficultés de comportement.

Nous nous sommes interrogés, dans notre équipe de Lausanne, sous la direction de François Ansermet, sur le développement de ces enfants nés grands prématurés et nous avons trouvé quelques pistes qui permettraient de comprendre les données ci-dessus, évoquant une certaine difficulté de narration -ou de la mentalisation des émotions- chez ces enfants.

Voici le narratif de la maman d'Antoine, né à 30 semaines de gestation, qui parle de son histoire, en particulier de son accouchement: «... Je me suis tout de suite fait à l'idée que mon ventre était plat à nouveau mais c'était difficile de faire le lien entre ce petit bébé qui était dans une couveuse et on disait que c'était le mien et j'avais l'impression qu'il y avait pas de preuve, je sais pas, il n'y avait pas eu de fil entre les deux (...) est-ce que j'allais l'aimer?...» La maman d'Antoine se demande si elle va pouvoir aimer cet enfant dont on lui dit qu'il risquait de mourir.

La maman de Thomas, prématuré de 31 semaines de gestation, quant à elle, dit: «... Ce qui remonte c'est que j'ai laissé mon fils pendant un mois tout seul (...) Je lui disais... s'il s'en sortait bien, s'il sortait, que s'il mourait pas, qu'il tenait le coup et tout, ben on serait plus jamais séparés...». Il y a eu tellement de menaces que, pour la maman de Thomas, le lien qui les unira sera indestructible.

Il n'est pas étonnant que le fait, pour les parents, d'avoir vécu des expériences traumatisantes autour de la naissance affecte le développement des relations d'attachement avec leur enfant. Mais dans quelle mesure ceci peut se répercuter sur l'enfant lui-même? Pour répondre à ce type de questions, nous avons tenté d'explorer un peu plus avant ce traumatisme parental. Nous avons interrogé les parents de grands prématurés à l'aide d'un questionnaire relatif aux symptômes de «stress post-traumatique». Les questions sont du type: «Avez-vous eu des mauvais rêves au sujet de la naissance de votre enfant ou de son séjour à l'hôpital?» (souvenirs intrusifs); «Avez-vous cherché à éviter de penser à la naissance de votre enfant ou à son hospitalisation?» (conduites d'évitement); «Avez-vous eu une difficulté inhabituelle à vous endormir ou à rester endormie?» (hyper-vigilance émotionnelle). Nous avons examiné quel lien il pouvait y avoir entre la présence de symptômes de

stress post-traumatique chez les parents et la qualité du narratif de l'enfant (dans les histoires à compléter). Nous avons trouvé que le narratif de l'enfant est fortement affecté, chez les grands prématurés, par la présence de symptômes post-traumatiques chez les parents; ainsi, nous avons trouvé que 70 % des enfants de parents sans symptômes notables produisent un narratif sécurisé alors qu'ils ne sont plus que 35 % chez les enfants de parents avec des symptômes importants. Ce ne serait donc pas tellement la grande prématurité en soi qui serait incriminée (le constat que les grands prématurés ont des narratifs moins sécurisés) mais bien plutôt le fait que les parents développent des réactions post-traumatiques. On est ici face à un nouvel exemple de transmission inter-générationnelle.

En conclusion, l'accès à son propre monde interne, qui se traduit par une capacité de reconnaître, de traiter mentalement les émotions, de les organiser en un narratif autobiographique cohérent, est certainement une clé pour l'expérience de sécurité émotionnelle. Cet accès ouvre l'individu à la communication et au partage des émotions, à l'utilisation de l'autre comme source de régulation émotionnelle. L'autre peut alors constituer une base sécurisante pour explorer le monde extérieur.

Eric-Emmanuel Schmitt, dans «La part de l'autre», fait dire à son Hitler qui aurait réussi ses examens aux Beaux-arts: «J'admets la part de l'autre dans la constitution de mon destin». Cette découverte et cette reconnaissance de la «part de l'autre» déjouera son destin de dictateur sanguinaire. A une autre échelle, pouvoir admettre la «part de l'autre» en soi représente certainement un gage de santé psychique. En effet, lorsque, à l'opposé, la vie nous a conduit à exclure fermement cette «part de l'autre», à s'en défendre, ou au contraire à l'avoir tellement subie qu'on devient incapable de la reconnaître et l'i-

dentifier, la santé mentale peut s'en trouver compromise. Et lorsque cette personne est parent d'un bébé, sa capacité de sécuriser l'enfant peut s'en trouver menacée. Dans ce cas, apporter un soutien à la compétence narrative de l'individu peut s'avérer essentiel. Il y a là une porte d'entrée pour éviter que le traumatisme ne se répète de génération en génération.

L'équipe de Lausanne dans laquelle j'ai la chance de mener mes travaux de recherche est fortement orientée vers ce type de travail, le travail de liaison, en particulier la pédopsychiatrie de liaison en néonatalogie. Dans ce contexte, le soutien d'une certaine compétence narrative dans les situations à risque s'avère particulièrement important au niveau de la prévention. ■

Bibliographie

L'accueil du jeune enfant: Politiques et recherches dans les différents pays. *Les Editions Sociales Françaises*, Paris, 1992

L'échec à l'école, échec de l'école?
Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris, 1992

Le premier lien: Théorie de l'attachement;
O.Jacob, Paris, 2003



Souvenir d'enfance

Un champ de maïs, quelques coquelicots sur un chemin de bordure qui menait à l'épicerie où petit, j'allais acheter mes bonbons de toutes les couleurs! Nous avions un jardin familial pas très loin et je faisais ce chemin tout seul à travers une forêt, puis par ce champ. Il faisait bon vivre enfant là-bas. J'étais libre comme l'air et la vie était belle!

Samedi 26 novembre

L'enfance rêvée

Dr Patrick Ben Soussan | Pédopsychiatre, Marseille

«Les enfants naissent dans les rivières et sont d'abord formés en morceaux séparés que les médecins vont chercher à la nage et qu'ils collent ensemble.»

Marc, 6 ans

A Le Nôtre qui lui présentait le projet trop bien réglé des jardins de Versailles, le Roi Soleil fit cette remarque; «Fort bien! Mais mettez-moi un peu d'enfance dans tout cela...» Un peu d'enfance...voilà bien ce que je me propose de vous apporter ici; je voudrais en fait vous convier à une étrange randonnée vers cette «époque préhistorique» qu'évoquait S.Freud, des premières années. Imaginons ainsi que vous ayez reçu quelque «Invitation au voyage», pour vous en aller en douce compagnie, vers ce pays, où selon Baudelaire tout n'est «qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté». Imaginez que vous voilà embarqués sur un navire ou une galère, à votre gré, qui vous conduiraient, sur des flots ténébreux ou magiques, vers ces Amériques lointaines, ces terrae incognitae, que nous portons en nous, à jamais, ces lieux communs de l'enfance, la notre certes mais aussi celle qu'écrivent, que chantent, que peignent les poètes, les écrivains, les peintres.

Dans cette petite musique des mots de nos enfances, vous serez peut-être déçus de ne trouver nulle élaboration, nul savoir, pétris de métapsychologie ou de phénoménologie. Il n'est ici qu'un conte, un seul, qui nous retienne; celui que les «grandes personnes» que nous sommes devenues, hommes et femmes de la pluie, disent, sous la forme du mythe de l'enfance merveilleuse. Ou vous verrez aussi que pour quelques esprits chagrins, mais oh! Combien pertinents, l'enfance n'est pas qu'un pays de sourires et de beau temps mais, encore et toujours, un continent noir.

Dans cette traversée insolite vers les temps furtifs du souvenir, allons donc à la rencontre de Peter Pan, du

Petit Prince, de Pinocchio et de bien d'autres enfants.

Ce garçon qui ne voulait pas grandir...Peter Pan.

«All children, except one, grow up»

Premiers mots du roman «Peter Pan»

Peter Pan n'a pas vieilli. Il est apparu pourtant pour la première fois en 1904 dans cette pièce de théâtre en cinq actes qui fit connaître à son auteur, James Matthew Barrie (1860-1937), la gloire et une célébrité mondiale. Le petit faune de Kensington Gardens avait en 1953 retrouvé une nouvelle jeunesse plus colorée et endiablée encore, dans la version dessinée de Walt Disney. Plus de quarante ans plus tard, revisité par Steven Spielberg (1991, «Hook» le retour de Peter Pan, film distribué par Columbia Tri-Star), il continue de faire fondre en larmes ou éclater de rire tous les publics. Plus fort encore, nos chers petits, mais bien sur accompagnés de leurs adultes de parents, peuvent aller se colleter avec le Capitaine Crochet, dans son repaire de pirates, du côté de «Peter Pan's Flight», à Fantasyland, l'une des plus fameuses attractions d'Eurodisney (Marne-La-Vallée, 1992).

Le mythe a encore de beaux jours devant lui. Chaplin rêvait d'interpréter Peter Pan à l'écran et Cocteau, Président du jury du festival du film de Cannes en 1953 (où la version Disney fut présentée pour la première fois) écrivait dans son journal intime au décours de la projection: «Je remercie le ciel d'avoir préservé mon enfance».

Cette enfance jamais et à jamais perdue; cette enfance qui nous habite encore et toujours et dont la présence en nous, intime, nous accompagne, notre vie durant. «Les adieux à l'enfance» (A.Braconnier), «sortir de l'enfance tout en continuant à vivre avec



elle», «dépasser notre enfance sans la renier», est-ce si difficile? Voire pour certains impossible?

Que nous dit Peter Pan, de ce «Never Neverland», ce pays du grand Jamais, ce pays Imaginaire, cette «île de l'éternelle enfance, l'île où nous avons tous été un jour, mais que nous avons quitté petit à petit en grandissant, et que nous avons oublié en devenant adulte... et que certains d'entre nous n'arrivent pas à oublier, et ainsi refusent de grandir» (K.Kelley-Laine). Qu'écrit donc de l'enfance J.M. Barrie?

Peter Pan s'est enfui de chez lui «le jour de sa naissance»; «j'ai entendu mes parents parler de ce qui m'attendait quand je serais un homme... Je ne veux jamais devenir un homme... Je veux toujours rester un petit garçon et m'amuser. C'est pour cela que je me suis sauvé...»

Au Never Neverland, Peter Pan est le Capitaine des «garçons perdus», ces «enfants qui sont tombés de leur landau pendant que leur bonne regardait de l'autre côté. Si on ne vient pas les réclamer dans la semaine, ils sont expédiés très loin, au pays de l'Imaginaire, pour couvrir «les frais». Ces «garçons perdus» - «les filles sont bien trop intelligentes pour tomber de leur landau» - restent toujours petits et «dés qu'ils semblent avoir grandi, ce qui est contraire au règlement, Peter les supprime». Ils vivent ensemble des aventures habituelles, qui se répètent toujours inlassablement, dans un temps, «impossible à évaluer» où tout tourne merveilleusement rond, sans surprises, dans la répétition ordinaire. Pour Peter Pan, le temps n'existe pas, les horloges sont toutes arrêtées, il n'y a ni passé, ni futur, «aucune notion de la durée», aucun souvenir, nulle mémoire - dés la fin de la première année, il a oublié le Capitaine Crochet, la fée Clochette.

Dans ce monde sans heures - sans heurts - comme

en état d'apesanteur, Peter Pan et les Enfants Perdus volent, «saupoudrés de pollen des fées». Grandir, c'est désapprendre à voler, «parce qu'on n'est plus assez joyeux, innocent et sans cœur».

Enfin, dans ce Pays de l'Imaginaire où l'on ne grandit pas, où l'on tourne en rond et où l'on vole, on ne se risque pas «à parler de mères, le Capitaine ayant banni de la conversation ce sujet selon lui stupide». C'est que, de mère, Peter Pan «n'éprouvait aucun désir d'en avoir une. A son avis, on surestimait l'importance de ces créatures», capables d'oublier leurs enfants et même de les remplacer par d'autres - «Mais quand je revins, il y avait des barreaux à la fenêtre car maman m'avait complètement oublié, et un autre petit garçon dormait dans mon lit». Pourtant si «avec finesse», Peter Pan évoque, pour tenter Wendy et l'emporter vers son île, le manque de «compagnie féminine» et le sentiment de solitude des Enfants Abandonnés, ces derniers accueillent Dame Wendy, agenouillés, bras tendus, par un «Soyez notre mère à tous» qui ne trompe pas. Et à la fin du roman, tous seront adoptés par Mme Darling, tous sauf Peter Pan qui s'envolera à nouveau vers son île, ne supportant pas «d'aller à l'école apprendre des choses ennuyeuses,... de devenir un homme,... de sentir qu'il m'est poussé de la barbe!». Et les garçons «se rangèrent et devinrent aussi ordinaires que vous ou moi ou Dupont junior. Chose triste à dire, ils perdirent peu à peu le don de voler» et peuplèrent le monde des «adultes rassis», des «grandes personnes qui gâchent tout».

«L'instant d'après, il se dressait à nouveau sur la pointe du rocher avec ce fameux sourire sur son visage et un tambour battant dans sa poitrine. Et ce tambour disait: «Mourir! Câ, c'est une aventure!»

Mourir. C'est que grandir rime aussi avec faiblir, défaillir, vieillir, finir; parcourir le chemin de la vie à la

mort. Dés lors ne pas grandir, au sens de Peter Pan, c'est faire acte d'éternité. L'île de l'éternelle enfance serait-elle ce haut lieu - «la deuxième à droite et droit devant jusqu'au matin», à un «billion de kilomètres», «deux mers et trois nuits de vol», dans les cieux étoilés - de l'immortalité?

Et serait-il un temps ou un lieu, une scène - «ma patrie, c'est l'enfance» annonce G. Bedos et Saint-Exupéry d'affirmer qu'«on est d'un pays, du pays de son enfance» ou encore I. Bergmann qu'«en vérité, on habite sans cesse dans son enfance» - qui resterait à jamais présent dans nos cœurs et nos pensées, dont nous nous nourrissons encore et toujours? Serait-ce le temps de notre enfance? Notre enfance qui a fait son temps, qui a vécu et à laquelle nous avons survécu... entiers? Ou plutôt diminués, amputés, tronqués d'une part de nous si vive, si pleine, si belle?

Dans «The little White Bird», roman paru en 1902 et qui préfigure le Peter Pan futur, J.M Barrie rapporte qu'à la naissance, les enfants sont d'abord des oiseaux - toujours les cieux - qui perdent ensuite leurs ailes tout en conservant le désir d'un impossible envol. De ces «voyageurs ailés», «exilés sur le sol» (Baudelaire) qui planent «sur la vie» et comprennent «sans effort le langage des fleurs et des choses muettes» que nous reste-t-il? «La marque et la trace toute vide» écrit Pascal, la nostalgie d'un temps vécu, perdu, inlassablement recherché, jamais retrouvé, toujours espéré - «La nostalgie, c'est justement se sentir éternellement loin de chez soi» (E.M. Cioran).

Mais qu'avait donc ce temps de si particulier, et de si extraordinaire? Qu'était-ce donc qu'être enfant? Avoir été enfant? Amnésie infantile, tout s'est évoué de nos mémoires: «c'est une eau trop pure qui a fui de votre sale mémoire, / de votre mémoire souillée./ Qui a voulu fuir, qui n'a pas voulu y res-

ter.../ Et vous le sentez bien, que c'est ainsi./ Que c'est juste, et que rien n'y reviendra,/ et que rien n'y fera plus./ Et que c'est votre ancienne âme,/ O hommes, qui a passé (Ch. Peguy). Passée, l'enfance? On nous rétorquera à juste titre qu'il est un enfant enfoui en nous, profondément, qui ne nous quitte jamais, qu'il est une enfance, notre enfance, dont nous n'en finissons pas de nous dépandre, qui continuer à vivre en nous, à nous hanter ou nous féconder. «Il est ainsi toujours en soi une enfance qu'on imagine et qui dégringole dans le landau lâché du grand escalier de Potemkine» (J.M. Labadie).

Cette enfance ou pour citer Virginia Woolf, «ces parts invisibles et silencieuses» de notre vie, ce passé antérieur, n'en finit pas de passer. «Tout s'évanouit en passage» (R. Char) et nos souvenirs s'estompent de ces temps où, enfant, nous rêvions nos vies d'adultes. «L'enfant de mon vivant / sa voix de pluie et de beau temps / chante toujours son chant lunaire ensoleillé / son chant vulgaire envié et méprisé / son chant terre à terre / étoilé» (J. Prévert).

En fait, Peter Pan ne nous apprend pas grand chose sur ce monde de l'enfance, ni sur ce que nous sommes devenus, en le quittant. J.M. Barrie notait en 1922, dans un de ses carnets: «C'est comme si, longtemps après avoir écrit Peter Pan, j'en comprenais enfin la vraie signification. Tentative désespérée de grandir - mais je n'y parviens pas». Peter Pan est un drôle de conte, un anti-conte. Là où les récits populaires évoquent des enfants extraordinaires, traverser des mondes inconnus, souvent hostiles et parvenir non sans peines et peurs à un autre état, un autre temps, où l'enfant est devenu grand, fort, noble et heureux en amour et fondateur de famille, Peter Pan parle d'un enfant qui ne franchit pas ces étapes initiatiques et qui ne veut surtout pas grandir, qui ne court pas le Vaste Monde à la recherche de ce qui «manque». Peter Pan, c'est le mythe de l'enfance

éternelle, l'Enfance Imaginaire, «joyeuse, innocente et sans coeur», la Toute-Puissance Infantile, un incessant coup d'éclat narcissique - «la vanité de Peter était l'une de ses plus attachantes qualités. Pour mettre brutalement les points sur les i, il n'y eut jamais plus crâneur».

Le Petit Prince de Saint- Exupéry nous apporte d'autres éléments sur ce royaume de l'enfance volée et surtout sur les auteurs de ce vol, «les grandes personnes», c'est dire encore les adultes que nous sommes devenus et qui avons perdu tout ce qui fait le charme de l'innocence de l'enfance.

«Les grandes personnes» et l'éternel songe de l'enfance perdue: le Petit Prince.

«Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent)»
Le Petit Prince, dédicace.

Antoine de Saint- Exupéry publia «Le Petit Prince» en 1943, en plein conflit armé, un an avant sa disparition dans le ciel corse. Ce livre, illustré par l'auteur dans son édition originale, est devenu l'objet d'un véritable culte à travers le monde et des millions de lecteurs ont pu partager quelques instants d'éternité avec «un petit bonhomme tout à fait extraordinaire», «au très joli éclat de rire», «avec un peu de mélancolie».

Dès les premières lignes, le ton est donné: il y a un petit garçon de six ans - le narrateur quand il était enfant - et «les grandes personnes». Il y a surtout un petit garçon de six ans qui va abandonner «une magnifique carrière de peintre» à cause de ces grandes personnes qui ne vont rien comprendre à ses dessins - «les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des

explications». Saint- Exupéry, dans «Terre des Hommes» avait déjà évoqué un enfant - artiste, empêché dans ses promesses d'avenir; cet enfant musicien, ce «MOZART enfant» sera lui aussi condamné, «Mozart assassiné». Le narrateur-enfant qui voulait peindre la fantaisie, les fantasmes, donner vie à son monde interne, sera sommé de s'intéresser à... «la géographie, à l'histoire, au calcul et à la grammaire». Des sciences exactes, une géographie du réel et de la raison en lieu et place des visions, de la sensibilité, de l'Art.

La rupture est consommée en quelques lignes: le malheur est advenu, rien ne peut plus se passer. Il n'y a d'un côté que des grandes personnes, comme ces «baobabs» qu'on trouve sur la planète du Petit Prince; des «mauvaises graines», «terribles», «des mauvaises plantes», qui encombrant toute la planète, la perforent de leurs racines et peuvent même la faire éclater; ces baobabs qui grossissent, s'enflent comme les «hommes sérieux» se gonflant «d'orgueil». Et de l'autre côté, des enfants, qui vont d'ailleurs vieillir et devenir, immanquablement, des grandes personnes. «Enfants! Faites attention aux baobabs».

Les grandes personnes sont solitaires. Le narrateur-enfant devenu une presque grande personne - aviateur, tombé dans le désert, aura «ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement». C'est là, dans ce désert - au sens propre et figuré - qu'il va rencontrer le Petit Prince, et c'est là que vont s'inscrire ces pages désespérées, graves et mélancoliques, pour reprendre les qualificatifs fréquemment utilisés par l'auteur.

C'est le Petit Prince en fait qui apparaît «tellement triste», «à consoler». Il arrive tout droit d'une autre planète, «à peine plus grande qu'une maison», lointaine, inconnue - «l'astéroïde B 612» selon l'aviateur - dont il s'est enfui ou plutôt évadé. Sa vie sur sa planète

n'était que langueur et contemplation, il regardait les couchers de soleil, ramenait les volcans, arrachait les mauvaises herbes et depuis peu s'occupait de «La Rose»; celle-là même «germée d'une graine apportée d'on ne sait où, qui apparut un jour»justement à l'heure du lever du soleil», «dans le plein rayonnement de sa beauté. Cette rose»pas trop modeste» mais «si émouvante» était en fait «bien compliquée», «tellement orgueilleuse» et le Petit Prince «avait vite douté d'elle», «unique au monde, qui n'existe nulle part, sauf dans ma planète», cette fleur avec «ses quatre épines»; il «était devenu très malheureux» et pourtant il ne pouvait douter vraiment de sa rose, de son caractère merveilleux, malgré son côté «un peu ombrageux» et ses épines qui selon l'aviateur ne sont que «pure méchanceté de la part des fleurs». L'on pressent dans cette relation du Petit Prince à sa rose tout ce qui pouvait en être des relations de l'auteur à sa mère, teintées d'ambivalence, de culpabilité, d'une intensité rare: le Petit Prince quitte sa planète à cause de la rose, chassé par elle de son univers mais il y revient, au terme d'un voyage planétaire d'une année, par fidélité envers elle, «responsable» d'elle, «tellement faible», «tellement naïve».

Il y revient après avoir côtoyé une galerie de portraits, humains ou animaux, six «étranges» grandes personnes - un Roi, un Vaniteux, un Buveur, un Businessman, un Allumeur de réverbères, un Géographe - et puis sur la Terre, un serpent, un renard, un aiguilleur, un marchand ... et l'aviateur. Tout un kaléidoscope d'êtres «bizarres», ces grandes personnes décrites par Y. LE HIR comme «tous ceux qui ont perdu la fraîcheur du coeur, la spontanéité des impressions et des jugements; ceux qui ne connaissent plus qu'un ordre matériel de valeurs et en qui est mort le sens désintéressé de la beauté et de la poésie». Le Petit Prince, avant de parcourir le «désert» va encore rencontrer le Serpent symbolique

de la Mort, et le Renard qui l'ouvre au monde inconscient, aux richesses intérieures alors même qu'il est tout ébranlé par sa vision d'un champ de roses, lui qui ne pensait qu'à une unique rose.

Tout le récit s'organise manifestement autour d'un langage spirituel, d'un message prophétique: la venue sur Terre d'un fils de roi, fondamentalement pur, mais qui mourra à notre monde sans sauver les habitants de cette Terre, sans leur dire le chemin à suivre. Le Petit Prince ne fait que pointer ce qui a tué la vie, «une vie qui aurait été grande si on ne l'en avait pas empêchée», si les grandes personnes qu'inéluctablement nous serons, ne tuaient pas ce qu'ils ont de plus précieux et de plus vrai, caché au fond d'eux (E. Drewermann).

En ce sens, Le Petit Prince est un enfant, dans son acceptation la plus religieuse - «Car celui qui parmi vous tous se comporte comme un petit, c'est lui qui est grand» (L 9: 48); «En vérité, je vous le dis, si vous ne changez pas et ne devenez pas comme les petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le Royaume de Dieu» (Mt 18: 3) - comme «enfant» est celui qui a appris à renoncer à ce monde d'apparences que se créent des adultes suant d'angoisse, ces «grands» dont les discours et les gesticulations ne font que propager la peur» (E. Drewermann).

Saint-Exupéry, dans ce récit désespéré et nostalgique d'une enfance entravée, reprend ce qu'il avait déjà écrit dans «Citadelle»: «... Et c'est le grand ennui des enfants que d'être pillés d'une source qui est en eux et qu'ils ne peuvent point connaître et à laquelle tous viennent boire qui ont vieilli de coeur pour rajeunir».

En cela, il retrouve bien de ses contemporains, écrivains, poètes, artistes, d'autres encore auparavant et sûrement tout autant dans le futur, qui affirment

que l'enfance est pure merveille et le monde adulte dangereux, étouffant, estropié. «La jeunesse montre l'homme comme le matin montre le jour» écrit J. Milton et c'est encore l'enfant que l'on retrouve «homme enfin, noir et bête, abrupt, indolore et cruel» selon E. Glissant. A être plus radical, citons D.Cooper, le pape de l'antipsychiatrie: «A huit ans, tous les enfants sont à la fois poètes, révolutionnaires et idéalistes. Mais à dix ans, à quelques exceptions près, ils sont tous morts. Pratiquement, élever un enfant, c'est tuer une personne».

Le mythe, l'enfant et l'adulte

«On n'en finit pas de guérir de son enfance».

H. Bianciotti

Il est donc deux termes à ce mythe, l'enfant et l'adulte devenu: le premier donne le second; dans l'adulte sommeille une part d'enfance mais le fait même de grandir condamne à la perte d'une autre part considérable de son soi infantile.

L'enfance est très souvent décrite comme un jardin des délices, un Eden, rempli de plantes «bonnes à manger et séduisantes à voir» (Ge 2: 9). Cette vision paradisiaque de l'enfance évoque le royaume de l'innocence, du rêve, du merveilleux. Un temps et un espace de béatitude, d'une éblouissante clarté, le temps des floraisons, des bourgeons, des chemins sinueux, à l'ombre de la mère, main dans la main, sans écart, «ce temps que l'on vit dans l'éternité» (J. Follain), au printemps de la vie - comme un enfant lui demandait pourquoi il continuait d'écrire, Joseph Roth répondit: «Pour que revienne le printemps.» - dans le «parc plein d'ombre de l'enfance, magique, glacé, brûlant» (A. de Saint-Exupéry).

«Les petits enfants blancs et roses, / qui viennent droit du paradis, / Ont les yeux pleins de douces cho-

ses / Et le front de rêves hardis. / Ils sont ignorants et candides / Et ne savent rien d'ici-bas» (H. Warnery). Ils ont les «yeux pareils au ciel naïf» (P. Jaccottet) et ignorent toute feinte. «Ils sont plus innocents que la rosée des roses» (F. Jammes). Ne parle-t-on pas de «la virginité enfantine», la pureté de l'enfance? De «la démarche sensible, rayonnante de l'enfance» (A. Breton)? «Il suffit pour l'instant de dire que chaque enfant, ... est, du moins en germe, un artiste, un visionnaire et un révolutionnaire» (D. Cooper).

Et puis l'enfant grandit. L'ange doué, venu droit du paradis, au détour de la voie lactée, devient un ange déchu, qui a perdu ses ailes, sa naïveté, sa sensibilité, son âme.

«Chacun de nous est né avec une dose de pureté, prédestinée à être corrompue par le commerce avec les hommes» (E.M. Cioran). Grandir nous perd. Nous devenons ces «grandes personnes» du Petit Prince, quand «nous aurons réprimé ... toute palpitation en nous» (E.M. Cioran). Ces «grandes personnes» qui endurent «tout l'univers avec son sourd mouvement» (J. Supervielle), ces personnages qui «majusculent» (J. Pévert). «Ces grandes personnes bien élevées / Ces messieurs hauts de forme et bas de plafond / Ces messieurs parlent raison / Leurs dames parlent pointu haute musique haute cuisine / Haute couture, hauts chiffons /.../ L'enfant parle soleil / L'enfant parle merveilles / L'enfant parle amour / ... (ibid.).

Nous avons donc grandi et nous ne sommes plus des enfants. A ce mal, grandir, il n'est aucun remède, aucune antidote, aucun salut. Grandir serait dès lors un venin, un poison, avalé au jour de sa naissance. Une maladie, contractée précocement, d'évolution létale. Voilà le mythe, qui accentue le versant positif de l'enfance et celui négatif, en creux, de l'âge adulte. Les enfants sont des anges, des saints et les

«grandes personnes» des démons, les uns riches d'espoirs et de potentialités, les autres asséchés et vidés, aveugles et sourds.Vraiment?

«C'est alors que le bourgeon donne naissance à la fleur, mais souvent aussi le bourgeon est brûlé et la floraison ne se fait pas, ou la fleur sans défense se fane et se flétrit sitôt après avoir éclos, ou bien elle est tout simplement écrasée. Nous sommes nous autres adultes, la gelée qui tue, le soleil qui brûle mais aussi la main qui, adroitement, fermement, délicatement, nous détache de notre tige et de nos racines» (R.D. Laing).

«Guérit-on jamais de l'innocence?» demande H. Haddad avec en écho cet autre questionnement de Banier: «Pourquoi ai-je grandi? Qu'espérais-je? J'espérais un autre. Un autre absolument moi.».

Claude Roy dans «L'enfant qui a la tête en l'air» le dit à sa façon: «Comme on a des presse-papiers / Il nous faudrait un presse-enfant / Pour retenir par les deux pieds / L'enfant si léger que volant.»

Pinocchio ou la métamorphose

Dans «Les aventures de Pinocchio, histoire d'un pantin», Carlo Collodi nous offrit, au siècle dernier (1883) le récit exemplaire de l'avènement du sujet. Merveilleusement restitué par Steve Barron sur grand écran à la fin 1996, que nous raconte Pinocchio? Qu'un ridicule petit pantin de bois, issu tout droit d'une fiction parentale, va devoir affronter tout un périlleux cheminement pour advenir au statut de personne humaine, de sujet inscrit dans une filiation et une histoire. Erigé initialement pur objet du désir de Gepetto, forme de mère archaïque créatrice, il va ainsi passer de mains en mains, d'un monstreur de marionnette à deux fieffés gredins, Chatminet et Maître renard. Il rencontrera encore une bonne fée et un géant vorace pour finir dans le vent-

re du requin où il retrouvera celui qui se révélera alors son père et qu'il guidera, hors la gueule du requin, vers le monde. Les péripéties du pantin expriment avec poésie toutes les transformations que vit, dans son corps, ce «bout de chair» pour reprendre Dolto, sur le chemin de sa vie: depuis ses problèmes de motricité précoces, d'articulation des mots, de naïveté insouciant - Freud parlait de «la pureté séraphique de l'âme enfantine - jusqu'à cette fulgurante image finale d'une métamorphose, «image vive et intelligente d'un bel enfant au cheveux châtons, aux yeux bleus avec un air gai et triomphant». Notons au passage tout ce qui pousse chez Pinocchio, des oreilles d'âne au nez qui ne cesse de s'allonger en lien direct certes avec les transformations corporelles de ce que l'on pourrait figurer comme la puberté mais aussi très référé aux effets de parole. Marionnette sonorisée, Pinocchio, à la lettre, reprend ce classique adage enfantin du «Il ment comme il respire» répétant par là la fonction quasi-vitale du mensonge pour l'enfant dans son effort à distinguer son monde imaginaire interne de celui, réel, qui l'environne. Tout enfant est ainsi d'abord une fiction parentale, une vue de l'esprit, qui prend chair et qui d'objet du désir de ses parents, façonné, emprisonné dans les rets de leur histoire narcissique et transgénérationnelle s'affrontent à son environnement et devient sujet. Les contes, les mythes et les légendes parlent tous d'un enfant qui va sur la route, qui va au combat, qui va dans la vie, seul, mais toujours escorté au plus profond de lui de tout un cortège de forces vives ou de faiblesses, pour se faire auteur de sa vie «Trouvée - créée» comme le noterait Winnicott.

Le Petit Chose, le roman d'Alphonse Daudet, écrit en 1868, met en scène l'exacte inversion de ce processus d'intégration psychique et de métamorphose corporelle de l'enfance. Sous-titré «Histoire d'un enfant» - «Tu es un enfant pour la vie» dit l'Abbé GERMANE au Petit Chose - ce roman ne parle qu'en quelques

lignes du petit Daniel, référence explicite au Robinson Crusoe de Daniel DEFOE (1719). Il n'est ici question que de perte, d'absence, d'échec, de séparation, de rencontres «négatives», stériles, persécutrices, nous entraînant dans une infernale succession de diffraction des objets internes et externes.

Le continent noir de l'enfance

L'enfant n'est pas ce long fleuve tranquille que l'on pourrait rêver. Ici ou là les conditions réelles de son existence même sont niées. Quant aux conditions psychiques et symboliques ... Au jeu du malheur, l'enfance en effet a toutes les chances de gagner dans une société qui apparaît réduite à vendre ses enfants, à utiliser leur corps, leurs petites mains, à en faire des esclaves ou des orphelins, sans instruction ni avenir. Nous pourrions ainsi égrainer la chronique de la barbarie quotidienne. S'il est deux milliards d'enfants de moins de quinze ans dans le monde, il en est qui peuplent les rues du Brésil au Mexique; il en est qui, dès quatre ans, s'affairent dans un travail harassant des heures durant; il en est, kalachnikov au bras, qui combattent, enrôlés de force dans des armées fantoches; il en est des millions réduits à l'esclavage sexuel, corvéables à merci, enfermés dans des orphelinats mouroirs, malades ou mourants faute de soins primaires. De tout temps et partout, l'enfance est amputée, niée, exploitée, attaquée, violée, assassinée, torturée. L'enfant deviendrait presque, à reprendre la Convention Internationale des Droits de l'Enfant adoptée par l'ONU en 1989 et ratifiée à ce jour par 180 états dans le monde, une espèce en voie de disparition tellement il y est répété que l'enfant a le droit de dire non, de savoir qui il est, de chanter, de danser, de vivre avec ses parents, ...

Et pourtant l'enfance résiste, se réveille, survit. Comment? Freud le notait, après la première guerre mondiale, tant qu'il y aura des hommes, il y aura

des crimes et des massacres, des menaces et des ignominies. Mais s'il est proclamé que «tout enfant a droit à une enfance heureuse», de quelle étrange partition nous autorisons-nous entre le sud et le nord ou comme le disait Hugo entre «les lumineux et les ténébreux»?

Alors, s'il est des enfances qui finissent avant même d'être, victimes de ces «horreurs ordinaires», s'il est des enfants qui ne croient plus depuis longtemps au Père Noël, l'enfance, elle, heureusement, ne nous oublie pas et nous rappelle au devoir de vivre et de penser » (H. Chafai-Salhi). L'enfance aurait-elle «donc cette vertu de nous ramener à la nature humaine?».

L'enfant vient d'ailleurs ... et y reste

Hervé Bazin, à qui l'on demandait l'idéal du bonheur terrestre répondit: «Une éternelle enfance qui aurait l'intelligence de l'âge mûr». Mais voilà, comme l'écrit H. Michaux, «Tout nous congédie de l'enfance». Quelque chose en effet finit là, qui doit finir, qui doit s'accomplir. «J'ai été un enfant, je ne le suis plus et je n'en reviens pas» affirmait A. Cohen. S'il y a toujours une enfance inachevée en nous, si nous portons tous en nous un enfant qui lui-même nous porte, meurtri ou réjoui, «Il faut bien que jeunesse se passe» (M. Pagnol). Il faut bien en passer par ce temps de la perte, ce temps du deuil et je vous renverrai à cette si complexe traversée de la phase dépressive qu'évoque Mélanie Klein. La croissance est douloureuse, grandir fait mal, à l'instar même de ces douleurs de croissance particulièrement sensibles à la puberté. Il faut une violence insolite pour quitter ce statut d'infans, se faire violence. Il faut bien, comme l'expose S. Leclair dans son «On tue un enfant», «Tuer l'enfant merveilleux (ou terrifiant) qui, de générations en générations, témoigne des rêves et des désirs des parents; il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun. Meurtre

irréalisable mais nécessaire, car il n'est point de vie possible, vie de désir, de création, si on cesse de tuer l'enfant merveilleux toujours renaissant ... Y renoncer c'est mourir, ne plus avoir de raison de vivre, mais feindre d'y tenir, c'est se condamner à ne point vivre».

Finissons donc par ces «Pensées paresseuses d'un paresseux», ce merveilleux petit ouvrage de J.K. JEROME et ces mots: «Petits pieds qui commencent à peine le chemin caillouteux! Nous, les vieux routards, plus loin déjà, nous ne pouvons que nous arrêter pour vous encourager de la main. Vous sortez tout juste de la brume épaisse et, en nous retournant, nous vous voyons tout petit, dans les lointains, au bord de la colline, tendant les bras vers nous. Que Dieu vous protège! Nous voudrions bien vous attendre et prendre vos mains dans les nôtres mais l'appel de l'Océan emplit nos oreilles et nous ne pouvons pas nous attarder, il nous faut nous hâter. La nef sombre nous attend pour hisser ses voiles noires».

Et comme l'écrivait un autre Freud, Martin, fils du célèbre Sigmund, «Il me fallut énormément de temps pour grandir». ■

Souvenir d'enfance

Lorsque j'étais enfant, nous partions en vacances, mes parents, mon frère, ma sœur et moi, au bord de la mer. Nous voyagions de nuit et je me souviens encore du crissement du gravier sous les pas de mon père, avant d'entrer dans la voiture. Le bruit était magique et rempli d'espérance de bonnes vacances.

Samedi 26 novembre

L'objet déclencheur

Manon Hotte | Chorégraphe, Genève

Jeanne Pont | Médiatrice culturelle, Musée d'art et d'histoire, Genève

Colloque 2005: Trace d'une conversation entre Manon Hotte et Jeanne Pont

Article collectif

Manon Hotte: danseuse, chorégraphe et pédagogue, dirige la Compagnie Virevolte, au sein de laquelle des jeunes danseuses de 10 à 17 ans peuvent s'impliquer dans la recherche et la création.

www.dansemanonhotte.ch

Jeanne Pont: conservatrice, historienne de l'art, médiatrice culturelle, est responsable de l'Accueil des Publics des Musées d'Art et d'Histoire de la Ville de Genève (6 établissements). Au cœur de son action 2 éléments clé: le public et le plaisir de la découverte des objets de musées.

www.ville-ge.ch/musinfo/mahg/publics

Jessica Sommer étudiante en muséologie et stagiaire au Musée d'art et d'histoire a participé activement à la mise en œuvre de la Conversation du 225 novembre 2005 et à la rédaction du présent article.

L'objet déclencheur. Trace d'une conversation entre Manon Hotte et Jeanne Pont

Résumé: Au départ, un projet menant une compagnie de jeunes danseuses au musée et un musée public ouvert aux interactions communautaires. Ensuite, une intervention de Manon Hotte, chorégraphe et pédagogue, et Jeanne Pont, conservateur en charge d'un service de médiation culturelle, dans un colloque pour discuter de cette expérience. Et puis ce texte, qui, à travers l'évocation du colloque, de l'expérience et de la discussion, vous entraîne au centre d'une rencontre entre deux professionnelles d'univers différents, au cœur d'un projet culturel novateur et déclencheur de multiples compréhensions.

L'enfance à l'œuvre à travers les adultes et les adolescents

Le colloque *Trace d'enfance* (Genève, 24 - 25 novembre 2005) a rassemblé pendant deux jours des auditeurs venus des milieux de l'enfance, de l'éducation, de la culture, du social et du médical; ils sont à la recherche de nouvelles idées pour penser l'enfance et agir avec elle, au quotidien. Les intervenants représentent également des horizons divers: biologie, histoire, art, littérature, psychologie, psychiatrie, pédagogie et éducation. C'est dans ce contexte que la question de *l'objet déclencheur* est abordée à partir de la mise en relation du monde de la danse et le monde du musée. L'intervention met l'accent sur le lien entre les personnes, leur passé, leur capacité créative et les objets. Elle présente un cas concret où l'enfance est à l'œuvre à travers des adultes et des adolescents.

D'ici là. L'expérience de la transformation

D'ici là, tel est le titre d'un spectacle de danse qui a demandé deux ans de préparation, et a eu lieu au Musée d'art et d'histoire dans le cadre du 400^e anniversaire de l'Escalade de 1602, commémoration de la victoire sur les Savoyards de la petite ville de Genève alors enserrée dans ses hauts remparts.

L'expérience menée avec les jeunes danseuses de la Compagnie Virevolte a mis en exergue les liens qui peuvent exister entre l'histoire en général et une histoire personnelle, et la transformation de ce lien en potentiel créatif. Cette métamorphose est possible si un lien est établi, si l'expression est sollicitée, encouragée, acceptée, critiquée tout en étant valorisée.

Huit jeunes danseuses (de 11 à 14 ans) de la compagnie Virevolte s'interrogent à l'atelier de danse et au musée sur la notion de limite. Elles réfléchissent à haute voix et improvisent sur: les limites matérielles, familiales, religieuses, scolaires, temporelles,



physiques. Le cri vient du cœur: *Mais, c'est horrible, il y a des limites partout!*, puis: *C'est dans les limites que l'on crée* ou encore *Les limites nous aident à atteindre une liberté parfois insoupçonnée.*

Le propos s'oriente vers les limites du temps de vie qui nous est accordé et de ce qu'on peut en faire. L'idée de travailler des solos autobiographiques démarre. Le temps devient alors la trame de la recherche. Chaque danseuse va se raconter entre hier, aujourd'hui et demain par oral, par écrit, en image, en objets et en danse. Par l'écrit sept points son abordés: l'année de ma naissance, l'âge de mon premier souvenir, ce que j'ai fait hier, comment je me sens maintenant, ce que je souhaiterais devenir plus tard, ce que j'aimerais avoir le temps de faire d'ici là. Parallèlement, des images sont collectées qui remontent à la naissance de et au premier souvenir de chacune. Progressivement chaque danseuse se met à improviser des solos.

D'ici là. L'expérience de l'objet + du musée

Manon Hotte, chorégraphe de la Compagnie Virevolte, est convaincue qu'il faut confronter les jeunes à des éléments concrets pour qu'ils créent; elle pense à ce titre que le musée peut être stimulant. Elle propose de poursuivre l'expérience au Musée d'art et d'histoire avec Jeanne Pont, médiatrice culturelle, elle aussi consciente de la valeur mobilisatrice et nourricière de sites et objets patrimoniaux. Pour les jeunes danseuses, l'enjeu est de taille; il est aussi stimulant, enrichissant, surprenant puisqu'il s'agit de mesurer ses propres limites à celles du musée.

Cette rencontre permettra de poser un regard différent sur le musée et sur la danse. Car ici l'univers des danseuses devient aussi important que l'œuvre de l'artiste reconnu d'un siècle passé. Les limites du musée sont alors explorées en regard des limites de

chaque danseuse. Chacune vient au musée munie d'un objet personnel qui la caractérise et d'une séquence chorégraphique autobiographique. Chacune commence par déposer son objet devant un objet du musée, témoin matériel, objet déclencheur des improvisations dansées qui feront l'objet d'une performance, en mars 2002.

Le travail va évoluer pendant plusieurs mois avec des aller/retour entre atelier et musée. En 2004, le public est convié au Musée d'art et d'histoire, il est attentif. Les huit solos se sont fondus dans une chorégraphie unique. Les danseuses répondent à l'immobilité du musée par le mouvement, au passé par leur jeunesse, à l'objet-ancêtre muséifié par une création originale; elles incitent le public à entrer dans leur récit de vie, debout ou autour de socles, socles de musée devenus socles de danses, dans une scénographie d'autant plus surprenante qu'elle a lieu dans une galerie traditionnelle de musée.

D'ici là. Un projet éducatif et culturel

Le projet s'est déroulé sous le signe tantôt de confrontations, tantôt de corrélations de conceptions individuelles. Il a permis la rencontre de *coéquipiers* autour de valeurs telles que: l'objet peut être déclencheur de quelque chose; l'intérêt, la motivation et la création naissent du sentiment d'être concerné, travailler avec un public c'est construire avec lui et non pour lui; enfin il n'existe pas de lieux obligatoires ou interdits pour la culture, les œuvres d'art, la danse...

Faisant voyager dans le temps, ce projet a, d'autre part, fait émerger des traces d'enfance pour nourrir un propos d'adolescence. L'enfance, le passé, l'antériorité se sont imposés comme de vraies articulations du processus créatif. Les danseuses ont alors «grandi» apprenant à articuler un propos, à le défendre publiquement, même s'il met à nu une partie de son quant à soi.

Manon Hotte, chorégraphe, cherchant différentes sources d'inspiration capables de déclencher le mouvement, a conduit les jeunes danseuses au cœur d'un processus évolutif, exigeant autant de maîtrise que de dépassement de soi. Jeanne Pont, médiatrice culturelle, comprit mieux, pour sa part, la manière dont l'objet déclenche un imaginaire et un positionnement qui vont se traduire dans une action et une proposition. Ceci lui semble donner encore plus de sens à l'effort consenti par les collectivités publiques pour conserver le patrimoine. Il permet aussi aux professionnels de musée de mieux comprendre la relation que les publics entretiennent avec les objets. Ceci est instructif et peut ensuite modifier la manière dont ils s'adressent aux visiteurs.

L'expérience a laissé des traces aux danseuses, à la chorégraphe, à la dame de musée, au public, et a peut-être apporté des réponses aux questions: à quoi servent les objets de musée? Les musées doivent-ils montrer et/ou accueillir? Quelle place y a-t-il dans les musées pour l'expression citoyenne, pour l'interaction communautaire? Qu'est ce que les professionnels de musée ont à apprendre de projets comme ceux-ci?

L'objet déclencheur.

Une exposition et une conversation

Pour répondre à l'invitation des organisateurs du colloque *Traces d'enfance*, deux actions complémentaires ont été proposées.

Dans le foyer du colloque, une exposition réalisée avec l'aide de Jessica Sommer et Marion Baeriswyl, une des jeunes danseuse de la Compagnie Virevolte, se présentait comme une trace de la création *D'ici là*. Elle était destinée à stimuler l'intérêt et la compréhension des participants au colloque. Une suite de photos, représentant les jeunes filles dansant en

solo dans le musée, illustre une étape du projet. Des textes les accompagnent, mêlant les réflexions des danseuses sur l'articulation du temps et de leur vie, et des remarques liées aux photographies. Un tableau factice, signifié par un cadre doré encadrant de travers la représentation d'une peinture, évoque l'espace muséal.

Quant à la conversation entre Manon Hotte et Jeanne Pont, elle a débuté d'une façon étonnante: imaginez deux fauteuils tournés dos au public, un guéridon au milieu, et une collection de chapeaux par terre... Les deux intervenantes entament leur discussion comme pour elles mêmes, plaçant le public dans une situation de voyeur. Cela donne une impression d'intimité, de rencontre autour de principes et de valeurs communes. Ces dames se présentent, l'une en se dépoussiérant avec une balayette, l'autre en déposant ses chaussons de danse. Puis elles se retournent et commencent à parler d'objet: objet pratique, objet lié aux personnes, objet trace d'histoire ou d'une histoire, trace de personnes ou de pensées, objets décontextualisés, patrimonialisés, témoins matériels ou immatériels... Ensuite c'est la question de l'objet déclencheur qui est abordée, déclencheur de réaction, de création, de mouvement, de position et positionnement.

Après ce temps de discussion, la dame de musée et la chorégraphe se taisent. Des images apparaissent derrière elles, accompagnées seulement de commentaires succincts. Les photographies représentent le projet, les lieux, les danseuses et les objets déclencheurs. Puis les images deviennent images du spectacle *D'ici là* au musée. C'est alors que l'expérience commune est décrite donnant l'impression d'un patient travail de recherche menés avec les danseuses en plusieurs étapes, expliquant toutes les cohabitations que le projet a fait naître: celle des limites du musées et des limites pour des adolescen-

tes, celle des objets personnels et des objets de musée, celle des adolescentes avec le musée, du mouvement et de l'immobilité.

Pour conclure...

Ce projet particulier a dévoilé une partie de l'alchimie à l'œuvre dans tout processus créatif, en particulier les mécanismes de projection, de réminiscence, d'interaction, de corrélation, de transformation et de matérialisation d'un concept. Cette expérience a déclenché un véritable travail de recherche et de création. Elle a permis de sonder la complexité de l'épiphiénomène de la trace matérielle ou immatérielle. Et si d'aventure cette expérience vous laissait aussi des traces, traces *déclencheuses*, nous vous le souhaitons! ■



Souvenir d'enfance

A trois ans, j'ai voulu faire un grand plaisir à mes parents: laver les vitres toute seule! Les produits étant cachés, j'ai pris mon mouchoir et ma salive!

Samedi 26 novembre

Jeux jouets, je jouais

Maryjan Maitre | Anciennement responsable pédagogique, Thonon

Le thème de ce colloque a croisé le projet inter génération «Simplement Ensemble» des secteurs Personnes Agées et Petite Enfance de la ville de Thonon-les-Bains et plus précisément le projet d'espace rencontre autour des souvenirs de jeux d'enfants qui a vu le jour en Mai 2005.

Jeux jouets, je jouais ou **Rencontre avec notre mémoire d'enfance**, ce lieu éphémère espérait, le temps d'une rencontre, éveiller «ces traces d'enfance» que sont nos souvenirs parfois furtifs souvent heureux d'instant de jeux.

Inviter parents et grands-parents à se retrouver dans et autour du jeu de l'enfant d'aujourd'hui.

Traces d'enfance et professionnelles de la petite enfance

En lien avec le secteur petite enfance depuis plusieurs années, j'ai souvent ressenti chez les professionnels (les) Petite Enfance des vibrations particulières: vibrations que j'attribuais au lien créé d'année en année avec les équipes.

Depuis peu à la «Madeleine des enfants» (institution Petite Enfance de Genève), je retrouve ces mêmes vibrations. Alors peut être ont-elles un lien avec ces «traces d'enfance» autour desquelles ce colloque nous rassemble.

Dans les métiers de la Petite Enfance, nous sommes confrontés (es) à chaque instant à cette étape de la vie si particulière qu'est l'enfance et au quotidien, nous côtoyons à notre insu parfois, notre propre enfance. Alors si l'enfance est un peu le «grenier des émotions», (expression empruntée à S Rougier) il n'est pas surprenant que les professionnels (les) de la petite enfance fassent sans cesse des allers et retours entre leur tête et leur cœur. En évoluant dans un présent mêlé d'émotions et de réflexions, de sen-

sations et de pensées ils et elles naviguent constamment entre affectif et rationnel. C'est peut être de là, de la présence constante de ces «traces d'enfance», que vient cette couleur si particulière, ces vibrations sensibles souvent emplies de fragilités et d'évidences, de doutes et d'intuitions.

En tant que professionnelles petite enfance, nous nous occupons d'un bout de la vie, du présent des enfants qui nous sont confiés et nous participons chaque jour à la construction de leur futur. D'autres professionnels du social sont en charge de l'autre bout de la vie, ce sont les professionnelles en contact avec nos aînés: ces professionnels (les) partagent le présent des personnes âgées et prennent aussi soin de leur passé. Les projets inter génération mettent en lien, dans un présent partagé, toutes les étapes de la vie. C'est cette dimension que l'on retrouve dans la phrase signée Margareth Mead, qui nous a suivi tout au long du projet: «**En présence de grands-parents et de petits enfants, le passé et le futur surgissent dans le présent**».

C'est d'une rencontre de cet ordre là dont je suis venue vous parler: une rencontre qui m'a permis de découvrir un autre domaine professionnel. Et curieusement sur une gamme de préoccupations bien différentes, j'ai retrouvé ces vibrations familières..

Je souhaite vous faire partager, mon étonnement, mon ravissement lors de ce doux voyage qu'il m'a été donné de vivre en mai 2005. Un voyage que je n'ai pas vécu comme un voyage organisé ou touristique mais comme un de ces voyages au cœur de l'intime, au cœur du pays, un voyage chez l'habitant...

- Je vous présenterai en première partie le projet inter génération sur la ville de Thonon-les-Bains.
- Dans un deuxième temps la naissance du projet «jeux, jouets, je jouais»

- Je vous parlerai ensuite de la création de l'espace rencontre autour des souvenirs de nos jeux d'enfance.
- J'évoquerai enfin notre part en tant que professionnelle petite enfance dans la place faite à ces traces d'enfance.
- Je finirai mon exposé par un court diaporama.

Le projet intergénération sur la ville de Thonon- les Bains
C'est un projet qui, depuis deux ans, lie par diverses expériences, les secteurs Personnes Agées et Petite Enfance de la ville. Baptisé **simplement ensemble** en 2003, il se voulait garant de simplicité, et porteur d'intégration dans le quotidien des institutions Petite Enfance et Personnes Agées de la ville.

Les objectifs en étaient les suivants:

- Créer et offrir des espaces et des temps de rencontres entre les enfants et les personnes âgées
- Se donner des opportunités de croiser les routes
- Et éventuellement, au fil du temps, installer des carrefours et peut être créer des liens.

Sur ces simples ambitions sont nées pendant deux ans: des espaces, des temps et des réflexions.

- Ainsi le foyer de personnes âgées des Ursules abrite un espace de jeu petite enfance: un espace ouvert, posé là juste à l'entrée, sur le passage des résidents et des visiteurs. Un coin de jeu à la fois connu et différent investi par les enfants de la crèche voisine comme un espace de jeu supplémentaire et un lieu familial pour les aînés. Un espace qui laisse la place à des rencontres parfois éphémères et naturelles.

- Des temps de rencontres se sont organisés entre les enfants d'une crèche et trois «mamies» vivant à leur domicile. Celles-ci ne manquaient, sous aucun prétexte, le rendez-vous mensuel avec les «bout de choux»
- Les liens tiennent parfois à peu de choses, parfois à un simple bout de laine et ce fut le cas de l'opération «Habits de poupées» appelant les mamies tricoteuses à habiller les poupées des crèches. De ces rencontres sont nées des questions telles que
- L'importance des jeux et des objets mis à disposition dans ces espaces de rencontre, quels sont les objets qui favorisent la rencontre, qui induisent l'échange? La dinette, les livres?
- La place des grands-parents aujourd'hui dans les crèches?
- L'image des personnes âgées dans le livre pour enfant?

Cette dernière question a fait l'objet d'une soirée /rencontre avec les bibliothécaires afin de découvrir ensemble les dernières créations sur ce sujet. Une soirée pour s'apercevoir que si l'on trouve dans la littérature enfantine actuelle les images persistantes de la «mamie confiture» et du «papi jardinier», on y découvre aussi cette mamie qui n'est jamais chez elle et qui laisse un pot de confiture sur la table pour ses petites filles, ceci pour la bonne raison que «mamie» à autre chose à faire que de faire des confitures car on apprend, contre toute attente à la fin du livre qu'elle est ... amoureuse¹...

Que se passe-t'il réellement dans ces rencontres? Quel est le sens de celles-ci?

Je n'étais pas, à priori, acquise à l'évidence de telles rencontres mais ces moments furent une découverte et se sont vite révélés magiques à mes yeux. Je me suis souvent demandé ce qui se cachait derrière le regard des personnes âgées à la vue de jeunes enfants en jeu: est-ce la promesse de demain ou la nostalgie d'hier qui leur donne ce sourire serein, discret, comme une respiration intérieure?

Aujourd'hui je n'ai pas la réponse, mais j'invite simplement les personnes qui doutent de l'intérêt des ces rencontres à venir s'asseoir là, dans un coin et à attendre d'être séduit par ces ressemblances, ces évidences:

- Il y a comme une vraie disponibilité, un accueil mutuel, spontané, une immédiateté. La communication non verbale prend ici tout son sens.
- Si on laisse le temps aux repères pour s'installer tant pour les enfants que pour les personnes âgées, ce sont des rencontres sans complications, sans préambule.

Si les rencontres entre jeunes enfants et personnes âgées sont souvent magiques, il n'en est pas toujours de même de nos échanges en tant qu'adultes avec nos aînés. Ils débutent généralement par l'évocation bien légitime des maux et des soucis quotidiens et si par chance, s'offre à nous un voyage éclair dans le temps, on reste souvent à la porte du passé comme glacés par ces phrases un peu rengaines: «C'était tellement mieux avant...» «Ah! De notre temps c'était plus facile ...»

Ces phrases nous laissent sur une impression de non-reconnaissance du présent au profit d'un passé perdu, nostalgique.

...Mais il y a des sujets magiques, des sujets «clés» qui ouvrent les portes du temps.

C'est le cas des souvenirs de jeu d'enfance....

La naissance du projet JEUX JOUETS, JE JOUAIS
Comme beaucoup de projet dans ce secteur, le déclic est né d'une rencontre, d'une idée simple: lors d'une pause café entre collègues la conversation s'installe autour d'un récit de souvenir de l'une d'entre nous. «Souvenirs de nos jeux d'enfants»: un sujet banal qui déclenche un enthousiasme immédiat. Soudain chacun prend, un passeport pour un voyage dans le temps. On entre dans un univers à la fois intime et complice fait d'évidences et de surprises, de ressemblances et de différences. On pénètre dans un monde fait d'émotions positives, les escales sont amusantes et surprenantes. Promenons-nous ensemble dans ces délices d'enfance:

Souvenez-vous?

- Jouer à cache-cache à la nuit tombée
- Tourner sur soi-même et s'étourdir jusqu'à tomber
- Sauter sur les lits et rire si fort que notre estomac nous faisait mal.
- Avez-vous oublié quand le coin de la rue nous semblait si loin et que l'on prenait des décisions en faisant «pic et pic et collé gramme»?

Avez-vous oublié quand on faisait parler cette petite voix qui, au fond de nous, nous lançait des défis:

- «Aujourd'hui je saute 3 marches!»,
- ou encore
- «Je monte à la plus haute branche du cerisier!»?

Vous rappelez-vous du plaisir de la réussite?

- Sans doute avez-vous comme moi, joué à la marchande avec les légumes du frigo!
- Ou à la bagarre, quand on tuait les méchants et que l'on mourrait pour revivre aussitôt!

Vous souvenez-vous?

¹«Mamie Marie» Laura Jaffé Edition du Rouergue

- Avoir joué au loup ou à la sorcière, avoir «très, très» peur mais dire «encore!»
- Devenir dans la même après midi princesse ou géant

Vous rappelez-vous?

- Quand la feuille devenait bateau dans le cours d’eau?
- Quand le brin d’herbe devenait sifflet?
- Quand les cailloux dans nos mains devenaient précieux comme des bijoux?
- Quand la boîte de carton sans autres artifices se faisait bateau ou voiture?

Vous souvenez-vous?

- De cette petite boîte à musique qui faisait votre enchantement,
- de votre premier camion de pompier,
- de votre première poupée
- Des pantins à ficelles peut-être ou de guignol, des yoyos des osselets, du mikado...

C’est au fil de ces échanges jalonnés de fous rire, les yeux qui pétillent qu’est né ce projet; dans l’importance de croiser ces trésors de souvenirs, d’aller à leur rencontre:

«**Souvenirs de jeux**»: dans l’ombre de ces deux mots se cache l’essence des deux «secteurs- acteurs» du projet

Le **souvenir** est omniprésent chez les personnes âgées et on se doit d’en prendre soin. Nous croisons par ce thème une démarche en cours (dans l’équipe de Cap retraité²) sur l’importance des témoignages dans la reconstruction de l’estime de soi. Comment

parler et transmettre son histoire permet à la dignité de s’imposer.

C’est dans cet objectif que les professionnels de «Cap retraité» sont allés à la rencontre d’André, Jean, Jacqueline et d’autres afin de recueillir à leurs domici- les 10 précieux témoignages.

Lorsque cela était possible les objets cités dans les témoignages étaient délicatement empruntés.

Comme cette toupie dont parle Claude né le 10 sep- tembre 1929

«Nos jeux favoris à l’école primaire étaient la toupie, le yoyo et les billes. La toupie était une simple boule de bois brut, en forme de poire qu’on achetait à prix modique,dans un bazar proche de l’école qui ven- dait aussi des confiseries. Une curieuse habitude consistait à couper la tige qui surmontait la toupie. Mais je n’ai jamais su pourquoi! Le but était bien sûr de la faire tourner le plus vite et le plus longtemps possible!»

Ou encore «les mignonnettes» de Jacqueline née le 21 février 1923 à Paris dans une famille d’artistes. «Mon grand-père avait un atelier de photographie,il était très bricoleur et habillait de petites poupées: «les mignonnettes»»

Le deuxième mot clé cache l’âme du travail en insti- tution petite enfance **le jeu**.

Les professionnelles petite enfance se sont donc lan- cées dans un projet d’exposition sur «le jeu et l’en- fant» avec un approche spécifique, comme un clin d’œil à hier avec le regard d’aujourd’hui.

Cette exposition lançait quelques passerelles

- Les jeux des jeunes enfants d’aujourd’hui sont-ils en fait si différents d’hier?

Plus que des jouets les jeunes enfants ont en main des objets de jeu. Oublions quelques instant le jouet qui semble avoir tant changé, et attardons-nous sur les gestes des enfants en jeu. Sont-ils si différents d’hier? Ne pourrait-on en regardant un enfant qui joue à la dînette sur les marches de la maison inter- changer les décors et les époques?

Au-delà des jouets beaucoup de jeux sont intempo- rels. J’en tiens pour preuve ce témoignage de Marcelle née le 27 juin 1926 qui nous parle de son poupon en ces termes.

«Mon bébé! C’est un joli «poupard» en celluloid aux yeux bleus. Je l’ai eu quand j’avais cinq ans. Nous n’avions pas beaucoup de jouets à cette époque et maman achetait des biscuits qui donnaient droit à des bons. Ces fameux bons sont devenus mon pou- pon. Nous jouions dans la grande cour de la maison familiale (un ancien couvent) à le dorloter à l’habiller, à le promener dans un landau de bois,ou à le nour- rir»

Je me demande en lisant ce témoignage si les pou- pées d’aujourd’hui reçoivent réellement d’autres soins dans les crèches

- Quel est le rôle du jeu dans la transmission de valeurs et dans les liens familiaux?

On se souvient de ces jeux attachés à des lieux, à des personnes, ces jeux aux odeurs de naphtalines qui sortaient toujours du même placard, dans la même pièce, dans la même maison, à la même sai- son. Certains d’entre eux passent de génération en génération, Vous souvenez-vous?

- Du nain jaune, du rami, des jeux de dés, du jeu de l’oie ou du jeu de puces

Peut-être avez-vous appris de vos grands-parents les règles de la marelle... des jeux de billes?

L’un de ces jeux dont les règles et le plaisir se trans- mettent de génération en génération est cité par Catherine une collègue dans le témoignage suivant Catherine avait 8 ans en 1956.

«J’adorais lorsque ma grand-mère sortait sa grande boîte en bois remplie de palets jaunes et noirs et de gobelets en cuir.

Elle me proposait:

«On fait une partie de Jacquet?» Nous passions de longs moments à jouer. Depuis, j’ai transmis les règles de ce jeu un peu oublié à mes enfants»

- Quelle part prennent les jeux dans les complicités familiales?

Impossible de nier l’importance des ces moments de jeux partagés et inventés avec une personne aimée de notre famille. Ce sont ces jeux gravés dans nos mémoires, ces jeux dont les règles n’appartenaient souvent qu’aux deux complices. Ces jeux comme des pauses- respiration avec papa, maman ou avec les frères et sœurs, ces petits jeux rituels qui restaient encore aujourd’hui de précieux secrets .

Témoignage Astrid (8 ans en 72)

Lorsque mon père travaillait de nuit, je demandais souvent à ma mère si je pouvais dormir avec elle. Avant de fermer les yeux, je demandais à maman: «on joue?» Dans le lit maman écrivait avec son index sur mon bras des mots que je devais deviner. Des mots caresses pour mon plus grand plaisir

- On ne pouvait terminer ce tour d’horizon de nos jeux d’enfance sans citer ces jeux de rien qui naissent sans objets, lorsque enfant on s’évade dans cette bulle comme protégée par le rêve et l’imagination.

²Cap retraité s’adresse aux plus de 60 ans et à leur famille Ses principales missions: accueil information, accompagnement loisirs

Peu de choses dans les mains, tant de choses dans la tête.

Souvenez-vous de ces jeux qui naissent souvent de l'environnement ou de la situation du moment:

- Regarder les petites bêtes dans le jardin, leur faire des chemins ou des abris
- Quand le papier cadeau brille plus que le cadeau lui-même!
- Marcher sur le trottoir en équilibre ou éviter consciencieusement les carreaux blancs du carrelage.
- Jouer à se cacher dans les recoins du garage

Deux témoignages nous évoquent ces moments de rien: Tout d'abord celui d'Ariel

Ariel nous raconte

«Dans les années 50, âgée de 4, 5 ans, j'étais chez ma grand-mère, dans les hautes Alpes. Des lilas embaumaient le jardin. Sur la terrasse, je retournais les corolles des fleurs, les disposais tel un ballet sur une scène d'opéra. A mon gré et à celui du vent, j'imaginai des chorégraphies»

Ou ce souvenir de Colette recueilli sur le livre d'or l'expo

«Je me souviens de la maison familiale. Je prenais le chapeau de mon père et je me promenais le long du grand couloir en refaisant inlassablement ce geste que je trouvais si digne: j'enlevais mon chapeau avec élégance en disant «bonjour madame»

A cet instant du voyage nous possédions des témoignages vivant de nos aînés, quelques objets précieux, une exposition «clin d'œil» sur les jeux d'enfant et des professionnelles remplies de souvenirs!

Comment offrir ces trésors? Au-delà d'un lieu vitrine, exposition, nous souhaitions donner corps à un

«espace rencontre» où se croiseraient les trois générations (petits enfants, parents et grands-parents), les enfants des crèches les personnes âgées des foyers et les professionnels des deux secteurs.

Concrètement L'espace rencontre

Ce fut un espace éphémère mis en place pour une semaine qui regroupait

- Les témoignages vivants et la présence de leurs auteurs accompagnée d'une petite vitrine mettant en valeur les objets cités dans les témoignages.
- Un petit «coin bistrot d'antan» aménagé pour permettre à chacun de coucher sa mémoire, à la plume, sur un livre d'or.

- Huit panneaux sur le jeu et l'enfant

Et au centre de la pièce l'espace rencontre ou pouvaient se croiser: jeunes enfants, adultes et aînés.

Il comportait:

- Un espace de jeu petite enfance aménagé avec du mobilier des crèches.
- Un espace de convivialité, adapté aux besoins de confort des personnes de tous âges, un espace où il fait bon se reposer un instant en regardant jouer les enfants à proximité des enfants ou s'attarder sur des livres symboles comme «la première gorgée de bière» de Philippe Delerm, des livres souvenirs avec des images d'antan, les albums cult de «Bécassine».

Il restait à planifier des temps d'ouverture au public, des invitations croisées entre les enfants des crèches et les personnes des foyers.

Que s'est il passé dans ce lieu?

Presque à notre insu, la magie s'opère

Tout d'abord entre Adultes: la parole prend le temps de faire l'aller et retour entre hier et aujourd'hui.

- On emprunte le pont dans un sens puis dans l'autre à coup de «tu te souviens...!»
- On se laisse aller à la rencontre de l'autre de soi.
- On se retrouve dans des souvenirs à la fois si différents et si semblables que nos rires d'enfants
- On est instantanément renvoyés dans cette bulle
- On navigue de souvenirs en souvenirs
- On y croise parfois un peu de douleur, de la pudeur mais plus souvent de l'humour et de la tendresse.

Le jeu joue de nouveau, l'espace d'un instant, ce rôle de bulle, de refuge.

- On évoque ces «petites bêtises» autour des permis et des interdits dont chacun d'entre nous a au moins un exemple en tête

J'ai envie de vous citer ce joli souvenir de Josette la cuisinière de la crèche

«C'était dans les années 65, j'avais 10 ans. Pour mon Noël on m'avait offert une très jolie boîte de peinture dans un coffret en bois. Jugée trop turbulente, je n'avais pas le droit d'y toucher. Je l'a regardais avec envie, posée en haut du buffet. Lorsque enfin en septembre, j'ai décidé de repeindre toutes les pommes sur l'arbre. Rayées à pois ou à carreau: elles étaient jolies jusqu'à la première pluie»

On parle aussi de tous ces jeux d'identification

Vous devez vous souvenir avoir joué à la boulangère avoir imité le livreur, le facteur

ou comme Carine

«Comme beaucoup de petites filles j rêvais de devenir institutrice! Alors dans ma chambre mes nou-

nours et mes poupées devenaient mes élèves. Inutile de vous dire que moi l'élève quelque peu dissipée je fus une maîtresse sévère!!»

Les enfants qui fréquentent les crèches aujourd'hui y puisent aussi leurs modèles de jeu...

On évoque ces jeux qui participent à notre compréhension du monde comme se maquiller, bricoler avec les outils de papa

Hélène avait 9 ans en 79

«Ma sœur et moi voulions des talons hauts, nous mettions des cailloux entre la chaussure et le talon du pied: «Aie ça faisait mal». Parfois le caillou partait et nous recommencions toute l'après midi»

Et entre les grands et les petits?

Là encore il suffit de regarder pour être témoin de grands moments, des regards, emplis d'émotions, de pudeur, des attentes, des réponses, des sollicitations pleine de respect, des scènes d'appropriation, sur la pointe des pieds, souvent en silence: à petits pas l'un vers l'autre, un livre ou un objet dans la main, le chemin de la rencontre se trace.

Sans connaissance mutuelle préalable entre enfants et personnes âgées les rencontres se tissent. On retrouve ces sourires sereins qui s'affichent sur les visages ridés. Et pendant une semaine aucun pleur d'enfant n'a troublé ces rencontres magiques.

Ce projet est un projet comme bien d'autres dans le secteur social, un simple projet créateur de lien. J'ai l'ai vécu comme un «pont de douceur». Il nous a donné l'occasion de prendre soin du passé, de nous retourner pour regarder l'emprunte de nos pas, l'occasion de s'arrêter sur notre passé sur leur passé, d'ouvrir «simplement ensemble» cette boîte à bijoux qui passent de génération en génération.

Avant que nos photos ne jaunissent, ressortir les albums du grenier et les transposer sur un support numérique pour les regarder aujourd’hui. Pour que cet enfant de 7 ans ne parle plus de ses grands-parents en disant:

«La vie de nos grands-parents devait être triste, ils vivaient en noir et blanc, je l’ai vu sur les photos de grand-mère»

Mais prendre soin de notre passé c’est aussi prendre soin de notre présent

Ne pas oublier que notre présent est tricoté avec les fils du passé, que nous sommes aussi pour les enfants les créateurs de ces tendres souvenirs qu’ils auront du plaisir à redécouvrir demain.

Si témoigner participe pour les personnes âgées à la reconstruction de l’estime de soi, n’oublions pas que pour les enfants qui nous sont confiés, l’estime de soi prend aussi sa source dans nos mains, dans notre présent de professionnelles petite enfance. C’est un trousseau utile pour la vie

Et je me demande si ces souvenirs, si présent et si précieux, plus que de simples souvenirs d’enfance ne sont pas des souvenirs d’essence,.S’il n’est pas plus important qu’on ne le croie, d’aller y puiser des ressources, de nous rapprocher de cet enfant qui nous a enfanté et qui a été le témoin de tant de rêves, de nous rapprocher de ces tendres souvenirs qui sont peut être encore tant de rêves à poursuivre...

Quel est notre part en tant que professionnels petite enfance dans la place faite à ces traces d'enfance?

En préparant cet exposé, je suis tombée sur cette phrase de Pierre Doris (humoriste)
«Un jour mon grand-père s’est penché sur son passé, comme il n’y avait pas de garde fou il est tombé dans l’oubli»

Et il m’est venu cette question: gardiens et garants que nous sommes de la toute petite enfance, ne sommes-nous pas aussi engagés dans la reconnaissance de chaque étape de la vie et en ce sens ne sommes-nous pas tous un peu en charge de ces garde-fous?

De tels projets comme bien d’autres, tissent ces liens dont nous avons actuellement bien besoin.

Comme cette expérience dont j’ai entendu parlé lors d’une émissions de radio: il s’agissait dans un lycée d’inviter les adolescents à écrire la biographie d’une personne âgée de leur entourage.

Tous ces projets sont créateurs de liens entre hier et aujourd’hui. Ils suggèrent en douceur qu’hier et aujourd’hui peuvent et doivent se nourrir l’un de l’autre?

Cet exposé me donne l’occasion de saluer le travail des professionnelles de Thonon qui ont partagé cette aventure,(La Crèche Lémantine, la crèche Poléry la crèche familiale et l’équipe de Cap retraité) L’occasion également de mettre la lumière sur tous ces projets que j’appelle des projets «mine de rien» dans les institutions petite enfance. Ce sont ces instants que l’on peut éviter ou effacer aussi vite qu’ils naissent, juste des regards, de la présence, des attentions,des instants en apparence non productifs qui pourtant nous murmurent l’essentiel. En parler, rejoint si je l’ai bien compris, la démarche annuelle du Label petite enfance en ville de Genève qui met le projecteur sur ces actions

Je vous livre, pour conclure, cette petite anecdote qui reste pour moi un symbole:

Tous les premiers jeudis du mois, trois mamies se rendent au Centre de la Petite Enfance, les déplace-

ments sont lents et laborieux jusqu’à la grande maison jaune, les trois marches d’accès sont difficiles à gravir.

Mais, chaque mois, elles sont là, toutes les trois et attendent les «tout petits», tout en échangeant sur leurs douleurs respectives. Ils ne tardent pas à arriver, un livre sous le bras, accompagnés d’Hélène. La rencontre est un vrai régal et à onze heures chacun repart chez soi.

Le lendemain dans un coin de la pièce, j’ai découvert la cane, ce bâton de vieillesse devenu quelques instant bien inutile...

Je vous remercie de votre attention et vous invite à regarder quelques photos souvenirs de ce voyage. ■

Souvenir d'enfance

Des jeux de poupées interminables avec mes deux sœurs. Imaginez 15 poupées qu'il fallait prendre en vacances avec nous au bord de la mer car il ne fallait pas en laisser une seule à la maison...

Samedi 26 novembre

La vie et ses temps et les temps de la vie

Philippe Rousseau | Responsable centre santé crama, Bordeaux



Après mon intervention d'hier, je me suis entretenu avec Mr Tisseron, sur la précision donnée à la signification des mots, car cela à une importance dans l'éducation des enfants. La compréhension du sens d'un mot va déterminer, l'interprétation et l'usage qui en sera fait plus tard. En matière de santé, beaucoup de comportements sont liés à une signification erronée ou déformée du mot. Dans ce domaine, il n'est pas question de jouer sur les mots ou de jouer avec les mots, c'est employer les mots bien précis pour que le concept qui les sous tend soit bien compris.

Prenons des exemples plus concrets. Nous avons évoqué, hier matin, la notion d'autonomie qui va être perçue différemment suivant l'âge de personne concernée.

Mais d'autres exemples plus courants peuvent être cités. Si je prononce le terme de «séropositif» devant une assemblée de non professionnels de la santé, la majeure partie des gens va penser au SIDA.

En réalité le mot séropositif est une constatation générique qui s'applique à des nombreux de facteurs biologiques. Cela veut dire séro = sérum, positif = présent. Il s'agit d'un état sérologique. Le terme de «positif» n'est pas perçu par le public en terme de présence ou d'absence, mais en terme de valeur (bonne ou mauvaise suivant les cas). En l'occurrence, être séropositif, c'est avoir des anticorps et heureusement que, dans cette salle, nous sommes tous, chacun, des milliards de fois séropositifs à quelque chose. Le terme de séropositif doit se rapporter à un facteur bien précis. Il y a des séropositivités qui sont signes de pathologies, d'infections ou dysfonctionnements et d'autres signes d'un fonctionnement normal. Le mot séropositif ayant été lié au SIDA, toute l'émotion et la crainte suscitées par cette maladie, ont généré cette association exclusive dans l'esprit des populations.

Beaucoup de gens ont peur du terme de séropositif. Ce même public, sans le savoir, espère une séropositivité «positive » dans le cas de la prévention de tuberculose. Il faut un test tuberculinique positif, il faut être séropositif, pour être protégé, il y a eu primo infection. Sinon il faut vacciner, refaire le test pour voir si le vaccin a pris, et inquiétude si la personne est toujours séronégative.

Le deuxième exemple que je prendrais est un exemple plus ancien et plus sociétal. Il s'agit du terme de cirrhose. La réaction première du grand public est de penser à l'alcool, immédiatement tout le monde dit «Il a une cirrhose, il n'a pas bu que de l'eau minérale.» Alors qu'en réalité, la cirrhose, comme l'augmentation du taux sanguin Gamma GT, traduit un dysfonctionnement hépatique dont l'origine peut être diverse (médicaments, produits utilisés au travail et virus).

Dans mon exposé d'hier, j'ai insisté sur la notion du temps, son importance dans la vie, et les traces qu'il a laissées. Je vais essayer de résumer mes propos, pour ne pas faire de répétition et pouvoir compléter certains points en réponse aux questions qui m'ont été posées, en aparté, à l'issue de l'intervention.

Revenons sur la notion essentielle, qui est la prise en compte d'une personne dans sa globalité, quels que soient les circonstances. Cette démarche fondamentale à tous les professionnels doit permettre une meilleure compréhension de la personne pour mieux la guider, l'orienter, l'accompagner et la rendre actrice dans la conduite de sa vie courante.

Cette observation globale de la personne n'est pas là pour faire oublier que chacun des intervenants a sa spécialité. Chacun a ses techniques relatives au plan physique, au plan psychique, au plan environnemental.

Tous les orateurs qui se sont exprimés, ont rappelé l'importance de l'histoire des personnes dans leurs états et leurs comportements. L'importance de la connaissance du développement psychomoteur de l'enfant est apparu comme essentiel pour une évolution harmonieuse. Nous avons vu que la notion de santé n'est plus liée à l'absence de maladie, mais à la notion d'équilibre. Cet équilibre va changer et évoluer en fonction du temps. La santé n'est pas un but, mais une ressource qui va permettre à la personne de mener sa vie en toute autonomie.

La santé est ressentie différemment suivant l'âge et la culture des personnes.

En effet trois catégories de perception de la santé peuvent être proposées:

- **La santé non ressentie.** Les enfants en équilibre de santé, les adolescents, les jeunes adultes en particulier, ne ressentent pas leur santé et ne prennent pas conscience du capital qu'elle représente. C'est dans cas que la notion culturelle de «santé = absence de maladie» va influencer les comportements.

Il est difficile de faire de la prévention ou du dépistage chez ces personnes qui ne ressentent aucune douleur, de manière chronique ou invalidante. Ils vont prendre des risques et surtout ne verront pas l'utilité de consulter un professionnel de la santé.

La différence de comportement est frappante chez de jeunes enfants qui ont une pathologie chronique et la maturité de leur comportement par rapport autres jeunes, montrent qu'ils ont pris conscience de leur santé.

Par conséquent, les personnes ne feront appel à un spécialiste de la Santé que si un trouble apparaît si elles ont mal si elles ressentent leur santé.

- **La Santé ressentie et exprimée.** C'est la partie qui est la plus abordée. La personne se plaint, exprime un mal être, présente des signes de pathologies. Cette approche de la santé contente tout le monde car l'on perçoit des signes qui permettront ou pas de poser un diagnostic. C'est le domaine de la pratique classique des professionnels de la Santé.

- **La santé ressentie et non exprimée.** Les personnes ressentent une douleur, un mal être, mais ne l'expriment pas pour de multiples raisons. Parce qu'ils n'en ont pas la capacité les nourrissons et les enfants que ne savent pas parler ou s'exprimer clairement. Les personnes qui ont peur de la maladie, du regard sur le handicap ou qui ne veulent déranger, qui ont des craintes ou tout simplement qui sont dans le déni. Cette partie de la Santé va être difficile à aborder, car il n'y a pas de plainte directe, verbalisée et l'observateur extérieur peut passer à côté du problème. D'où l'intérêt d'une analyse globale de l'état de Santé de la personne. Le mal être peut se traduire par des signes non conventionnels et le professionnel de Santé avisé saura les décoder et les faire exprimer.

Par exemple, le cas des enfants hyperactifs a été évoqué. Dans certains cas cette hyperactivité n'est que la traduction d'un appel ou d'un mal être. L'entourage va réagir en traitant les symptômes d'une pathologie. Alors qu'il s'agit dans un bon nombre de cas d'une attitude réactionnelle au milieu pour que l'on s'occupe de lui et une carence affective ne se soigne pas à coup de médicaments.

La santé observée doit prendre en compte toutes les autres approches afin de collecter les éléments nécessaires pour apprécier l'état de santé global de la personne.

Ce que m'amène à revoir ce tableau que je vous ai présenté hier et qui résume la démarche à suivre lors de la rencontre avec une personne.

D'abord mettre l'état de santé de la personne en rapport avec son âge et pour cela connaître le vieillissement physiologique et psychologique Le vieillissement n'est pas une pathologie. Le terme de personne âgée à lui seul ne correspond à aucune réalité, il doit être accompagné par un âge précis. L'indication de l'âge va éclairer l'observation. En effet si l'on constate qu'une personne dort 16 heures par jour, cela peut paraître anormal, mais si l'on précise qu'il s'agit d'un nourrisson, cela devient normal. La vieillesse est perçue à notre époque et dans nos civilisations occidentales comme une maladie. Dans d'autres cultures la vieille personne est considérée comme le sage, la référence, celui qui conseille et montre la voie de par son expérience. Nous rejoignons le domaine de l'intergénérationnel qui a été magnifiquement évoqué par le film que nous avons vu tout à l'heure. La joie des enfants et des personnes âgées lors des rencontres. La simple rencontre entre générations, de manière régulière, permet à l'enfant de se faire une idée de la vieillesse, il voit les modifications progressives liées à l'âge, et les intègre comme étant une évolution normale de la vie et non comme une pathologie. D'autre part ces échanges permettent de valoriser les vieilles personnes.

Ces observations se faisaient naturellement lorsque les familles et donc les générations vivaient dans des lieux proches. La vie actuelle a fait éclaté les familles. et séparé les générations et également les vieilles personnes sont de plus isolées voire, écartées dans les maisons de retraite.

La mode actuelle du jeunisme et le concept de santé, absence de maladie fournissent beaucoup d'arguments aux laboratoires pharmaceutiques, aux indus-

triels et en particulier aux industries agroalimentaires. En effet en persuadant les personnes qu'ils présentent des carences, ils vont préconiser des produits «miracles» à grand renfort de démonstration scientifique. Les suppléments vitaminiques, les aliments supplémentés, les oligo-éléments, la mode des Oméga 3 et 6 et alicaments de toutes sortes fleurissent dans la presse et les média et internet.

Une personne en équilibre de santé et mangeant de manière variée n'a aucun besoin de ces produits De plus les enfants vont en prendre l'habitude, mais plus grave, ces produits vont déresponsabiliser les personnes qui pensant être protégés vont commettre des abus et risque de se mettre en réel déséquilibre de santé.

L'enfant observe ses parents et va prendre des habitudes car ils sont ses seules sources de références.

La prévention du mal de dos peut servir d'exemple. Elle commence dès l'enfance. En effet si l'on regarde un enfant ramasser un objet, il s'accroupit et il a une position correcte et maintien sa colonne vertébrale droite. Ceci est du au fait qu'il a la tête plus grosse que le corps (jusqu'à l'âge de six ans) et s'il ramassait l'objet en se penchant, il tomberait souvent en avant. En grandissant son corps va se proportionner et l'enfant observe les comportements des parents qui manipulent les objets en se penchant en pliant le dos. L'enfant va imiter l'adulte et plier le dos. Il suffirait le plus souvent possible de conforter les attitudes naturelles de l'enfant et de ne pas donner de contre exemple et dans ce cas, ramasser correctement les objets, ceci deviendrait une habitude préservant le bon état de sa colonne.

La notion qu'il faut proposer aux enfants au cours de leur éducation est que la santé n'équivaut pas à l'absence de maladie. La maladie fait partie de la santé.

Surtout dans les nouvelles notions ne pas opposer pas santé et maladie. Une personne peut avoir une pathologie importante et être en équilibre de santé. De plus la santé passe par des états différents au fur et à mesure que la personne évolue dans son histoire. La santé est une ressource, préservant la capacité d'adaptation d'un être vivant. Cette notion permet de mieux comprendre la notion d'autonomie qui a été développée hier. Dans l'approche actuelle, la santé est éclatée et cloisonnée entre les versants physiques, psychiques et environnementaux. Dans le domaine médical, il y a des spécialistes de chaque partie du corps et du fonctionnement de chaque organe. Dans nos sociétés occidentales sont très cartésiennes et le concret est prépondérant d'où l'image du médecin et des professions paramédicales. L'approche psychique et surtout sa prise en considération de manière scientifique a été prise en compte qu'à la fin du dix-neuvième siècle. La séparation du corps et de l'esprit édictée par les religions et les pratiques pour tenter de guérir les personnes atteintes de troubles psychiques ont apporté un doute sur l'efficacité des psychothérapeutes de toutes spécialités. Deux grands médecins Pinel et Charcot ont fait évoluer la prise en compte des personnes atteintes de troubles psychiques, la psychiatrie naissait, la psychologie, puis la psychanalyse se sont développées. Dans le temps, une personne présentant un trouble psychique était folle et surtout était possédée par le diable ou un esprit malin qu'il fallait chasser à coup de goupillon ou de terribles séances d'exorcisme. Cette représentation persiste. Lors de l'explosion de l'usine chimique de Toulouse en 2001, les personnes pouvaient s'entretenir avec des psychologues peu d'entre-elles fait appel à eux. Les plus jeunes, d'origines culturelles diverses, se refusent à aller voir les «psy» car ils ne sont pas fous. C'est dire à quel point, les traces laissées par l'histoire personnelle ou collective influent nos comportements.

Je ne reviendrais pas sur l'importance de l'histoire de la personne, car je l'évoque depuis hier dans mes propos. Je rappellerais le rôle important des parents, de l'environnement en particulier de l'époque et du lieu de naissance et de déroulement de l'enfance dans la construction de la personne.

En possession de tous ses éléments, le vieillissement physiologique et psychologique, des pathologies, et de l'histoire de la personne, nous pouvons apprécier son état global de santé. Cette observation va permettre de proposer à la personne des modifications de son environnement matériel et social pour qu'elle ai une vie courante facilitant l'expression de ses désirs.

Pour conclure cette partie je voudrais revenir sur le notion du temps donc le respect est essentiel dans la vie d'une personne. Ne pas respecter le temps d'une personne est un acte de maltraitance voire de violence. Sur ce schéma sont représentées, les principales catégories de temps relatif à la vie d'un être humain.

Tout d'abord il y a le temps génétique. Les rythmes biologiques sont inscrits dans notre génome, il y a des gènes présidant à l'organisation temporelle de notre fonctionnement. Les étapes de notre développement en dépendent dès le moment de la fécondation. A partir de cet instant, il y a formation de l'œuf qui évoluera en embryon, puis en fœtus, l'enfant grandira et deviendra un adolescent qui atteindra l'état d'adulte avant la sénescence ne vienne conclure un parcours parfaitement chronométré. D'où l'importance attachée, dans mon exposé d'hier, au respect de l'évolution psychomotrice de l'enfant.

Cette évolution sur la durée d'une vie, va être facilitée par le respect de rythmes plus courts, quotidiens, saisonniers ou annuels. Ces rythmes sont sensibles à l'influence du soleil. Le temps solaire va synchroni-

ser, les différents temps génétiques en leur donnant des repères pour situer dans une journée et une année. Le temps génétique et le temps solaire sont les principaux qui règlent la vie de tout être vivant. Les plantes vont comme la majorité des animaux vivre en fonction de la durée des jours et des nuits et de la température. Cette dernière étant liées à la durée d'ensoleillement dans la journée. En hiver, les jours sont plus courts et donc le réchauffement est moins important. Chez l'homme cela se complique car deux temps vont venir se superposer à ces temps de base: le temps physique et le temps social. Le temps physique. L'homme a toujours cherché à mesurer le temps pour pouvoir se repérer, il a d'abord créé des calendriers et en suite des horloges. La mesure du temps est une définition, bien que physique et mathématique, est arbitraire. D'ailleurs on peut avancer ou reculer l'heure légale par rapport à l'heure solaire. Et cela risque de créer des perturbations biologiques. Le temps social ou plus exactement les temps sociaux ont été à l'origine de la mesure du temps. Il fallait coordonner l'activité humaine qui est une activité de groupe, il faut des repères pour vivre en collectivité. Mais les cycles collectifs ne sont nécessairement les rythmes biologiques et c'est bien la difficulté. Chez un adulte, ce sont ces quatre temps qui vont régir l'unité et la cohérence temporelle de l'individu. Chez une personne non autonome et/ou dépendante, un autre temps va venir se superposer aux autres, c'est le temps de la dépendance. C'est un temps subit, l'enfant subit le temps de ses parents et des institutions (temps scolaire), les patients dans les hôpitaux subissent les temps des soignants etc. Dans les lieux de soins de long séjour, les personnes n'ont plus de repères temporels et sociaux et ils vont devenir dépendants du temps de leur entourage et se désocialiser.

Ce phénomène se retrouve sous autre forme lors du départ à la retraite. Le rythme de vie des personnes

est conditionné par des impératifs sociaux dont le travail. Lorsque qu'elle est à la retraite cette contrainte cesse, la personne doit se donner d'autres repères temporels et cela n'est pas si évident. Les stages de préparation à la retraite, qui ont fait longtemps sourire, comme en prendre du sens pour maintenir les personnes en équilibre de santé.

Nous avons évoqué le développement psychomoteur de l'enfant. Il en est de même au niveau du fœtus. Des précautions sont prises maintenant auprès des prématurés, car les conditions extérieures sont traumatisantes et peuvent ralentir le développement physique et psychique de l'enfant.

Lorsque l'enfant va être dans la couveuse, les sons et la lumière devront être de très faible intensité. Les ondes sonores sont des vibrations de l'air qui créent une pression sur les structures auditives et en particulier sur les cellules de Corti en formation. Ces cellules nerveuses et les zones avoisinantes vont subir des pressions qui risquent gêner leur développement. Dans le liquide amniotique, le fœtus entend, mais les sons vont être atténués et ne presserons de manière anormale les structures nerveuses et même favoriseront leur fonctionnalité. Il en est de même pour les cellules visuelles. Le fœtus est dans une grande obscurité elle n'est pas totale mais l'intensité lumineuse risque provoquer des dégâts. Les lésions sur les organes des sens risquent de créer en plus des lésions mécaniques, des troubles de la perception gênant l'évolution normale du système nerveux qui auront une influence sur le psychisme de l'individu.

Pour compléter ces informations, on sait que le fœtus distingue certains goûts et que le lait de la mère a le même goût que le liquide amniotique, ce qui facilite la transition.

Après la vie fœtale vient la naissance. La méconnaiss-

sance des rythmes de l'enfant entraîne de la part de certains parents des comportements inadaptés. L'apprentissage du sommeil se fait progressivement au début l'enfant ne fait pas la distinction entre le jour et la nuit. Il tétera quand il aura faim il est inutile sauf cas particulier de réveiller à heure fixe pour lui donner le biberon. Par contre pour lui donner la notion du temps et lui permettre de régler son horloge biologique, il faut lui faire comprendre que la lumière, le bruit, l'activité correspondent à la journée et que le calme, l'obscurité signifient la nuit. Vouloir maintenir le calme et l'obscurité toute la journée sont risque de mauvais sommeil voire d'insomnie pour plus tard. Dans un deuxième temps lorsque le sommeil est formé, la régularité du coucher et des repas serviront de repères aux rythmes biologiques. La plus part des bébés s'agitent entre 17 à 22 heures, c'est une phase que l'on appelle l'éveil agité. Cela est tout à fait normal. Mais certains parents dérangés par les pleurs demandé la prescription de calmants et les bébés ont été assommés par des benzodiazépines et autres mettant en danger leur développement nerveux.

Nous voyons que chaque âge à ses caractéristiques, je terminerai cette série d'exemple par l'adolescence. Beaucoup de personnes assimilent cette période de la vie à une «maladie» en réalité nos ados se portent bien. Seuls une minorité d'entre eux présentent des troubles réels. L'entourage des adolescents «souffre», mais sont eux qui souffrent le plus, cette recherche d'identité, d'autonomie les rend mal à l'aise. Ils usent les parents, mais en réalité, ils cherchent la sécurité malgré leur opposition et des adultes tenaces n'ont pas moins considérés.

Les temps de la vie correspondent aux besoins essentiels d'un être vivants. Mais suivant les époques de notre vie nous leur donnons plus ou moins d'importance. Souvent nous les oublions ou

les négligeons et d'une manière ou d'une autre ils se rappellent à nous car ils sont toujours présents.

Les besoins primordiaux de l'enfant

J'ai abordé de manière synthétique ces besoins hier matin, je vais essayer de compléter les informations, je ne les traiterai pas tous, car certains comme le besoin d'affection recoupe les autres et surtout mériterait un colloque à lui tout seul.

Le besoin d'effort. Nous avons que les parents demandaient à leur enfant de faire des activités dépassant leurs capacités et à l'inverse ils sous-estiment beaucoup de capacités que l'enfant possède notamment dans la compréhension de certaines situations. En voici quelques exemples concrets Je donnais, dans un centre social à l'intention des parents, une conférence sur les besoins de l'enfant. Une dame qui souhaitait y assister avait amené sa petite fille de 3 ans, car elle n'avait pas pu la faire garder. L'enfant était très calme, mais après quelques minutes, elle a commencé à bouger et circuler dans la salle, comportement normal pour son âge. La petite fille s'entrave dans un sac, tombe et se met à pleurer. Sa maman, gênée, lui demande de se taire en lui «tu n'as pas mal» et la petite pleurait de plus belle et sa mère s'énervait de peur du dérangement causé aux autres personnes. J'ai interrompu mon exposé et m'adressant à l'enfant, je lui ai dit «ta maman dit que tu n'a pas mal, mais ce n'est pas elle qui est tombée», les pleurs ont cessé immédiatement. La parole et surtout le ressenti de l'enfant ont été pris en considération. C'est un exemple similaire à celui que j'évoquais hier avec le petit Sébastien dont la maman augmentait son âge de six mois.

Autre situation. Toujours lors d'une séance d'information, une maman accompagnée de son petit garçon venait pour comprendre les perturbations du sommeil de son enfant. L'enfant jouait calmement sous le siège semblant indifférent à mon discours.

La mère me pose une question sur le fait qu'un enfant dorme dans le lit de la maman et jusqu'à quel âge cela est normal. A partir de ce moment, tout en faisant semblant de ne pas être intéressé l'enfant était attentif à ma réponse. En réalité la réponse faite à sa mère s'adressait à lui. Il l'a compris, car si vous avez vu ses yeux et s'ils avaient été des pistolets, je ne serais pas entrain de vous parler aujourd'hui. L'intervention terminée, j'échangeais avec d'autres parents, le petit garçon qui partait avec sa mère est revenu sur ses pas et il est venu m'embrasser. Nous nous étions compris. J'ai revu incidemment la mère lors d'une autre occasion, qui m'a dit que suite à cette rencontre, elle avait pu échanger avec son petit garçon et qu'il couchait maintenant seul dans sa chambre. Elle m'a expliqué effectivement que son fils dormait avec elle dans le lit. Elle était seule après une séparation. Elle m'a dit qu'il avait repris la place du papa Il est bien évident que la situation vécue n'a rien d'anachronique. La nature a l'horreur du vide. Au cours de notre discussion, je lui ai précisé que suivant les cultures les enfants dormaient avec les parents jusqu'à un certain âge. Pour certains petits africains, l'enfant dort dans le lit de ses parents jusqu'à deux ou trois ans, et il n'y a aucune difficulté de séparation à ce moment là.

Besoin de compétition. La compétition est nécessaire et il ne faut pas la confondre avec la compétitivité. Il faut comprendre le mot compétition dans le sens de comparaison, une personne se compare aux autres pour mieux se connaître et se repérer et construire son identité. Par exemple, il y a la comparaison entre les deux sexes, je suis un garçon ou je suis une fille, mais la comparaison s'arrête à ce niveau, car certains vont induire d'autres notions de force ou de faiblesse de l'homme et de la femme qui n'ont pas leur place dans la construction d'un individu. Il faut respecter l'intimité des enfants, il existe encore des crèches ou des écoles maternelles des toilet-

tes sans claustration. Un enfant doit pouvoir faire ses besoins à l'abri du regard des autres. Certains enfants vont se retenir pour conserver leur intimité et vont avoir des problèmes un moment plus tard. A ce moment l'adulte va lui dire qu'il n'est pas propre. Cette notion de propreté et complètement erronée. D'abord elle suscite un esprit de compétitivité et de performance, tu est «grand si tu est propre» et il faut être propre pour être inscrit dans certains établissements d'où l'insistance des parents. Mais est-ce les selles et l'urine sont sales? NON! Dans ce cas, le terme de propreté est «impropre». L'enfant qui dans sa phase anale peut interpréter que se qui sot de son corps est sale donc l'intérieur l'est aussi. Belle image donnée à la représentation corporelle. De plus dans ce cas la propreté signifie contrainte, c'est resté assis sur le pot jusqu'à la production du fameux sésame qui ravira les adultes. Il faut comprendre que l'enfant peut jouer avec ces différents facteurs suivant les circonstances pour en tirer profit.

Le besoin d'autorité. J'ai déjà parlé hier. L'autorité n'est pas l'autoritarisme, elle est basée sur le respect et elle s'applique dans le cadre de trois grands principes qui sont:1°) la loi fondamentale: le respect de soi et le respect des autres, 2°) règlements, 3°) les repère. Le respect de soi et de l'autre se traduisent de manière différente suivant les cultures ces codes ou règlements sont communs à une culture données et ils s'appliquent dans des repères précis, lieux ou circonstances.

Prenons à nouveau un exemple de la vie courante. «Manger avec les doigts est sale» c'est ce que les parents ou le personnel des cantines scolaires disent aux enfants. Il faut apporter plusieurs précisions. Beaucoup de personnes mangent dans le monde avec les doigts et ne sont pas sales pour autant. L'apparition de la fourchette est historiquement récente. Le fait de saisir la nourriture avec les doigts

est un geste naturel permettant l'identification de l'aliment. Ce geste les enfants en bas le font dans un premier temps lorsqu'ils commencent à manger sans aide.

Il est évident qu'il n'est pas plus sale de manger avec les doigts qu'avec une fourchette mais que sont les cultures et les lieux qui vont conditionner le mode de porter les aliments à la bouche. Dire à un enfant mangeant à l'école que c'est mal de manger avec les doigts sans autre explication peut avoir des conséquences. Si l'enfant est issu d'une culture mangeant de cette manière l'enfant va être désorienté et mis en difficulté envers son groupe référent sa famille. Par contre en faisant comprendre à l'enfant qu'il y a des règles qui s'appliquent dans des repères. A l'école, on mange avec la fourchette, et chez soi on mange comme le fait la famille. Pour compléter cet exemple, dans la restauration rapide, le fait de manger avec les doigts n'a rien de choquant. La notion de bien ou de mal devrait être remplacée par celle de correct ou incorrect qui fait référence aux règlements et repères en ne portant aucune valeur. Enfin l'autorité n'est un abus de pouvoir, nous l'avons dit, elle est liée au respect. L'adulte ne prend pas conscience du ressenti de l'enfant. Lors d'une remontrance, il faut se mettre à la hauteur de l'enfant. Imaginez vous la crainte et la peur de l'enfant de voir cette masse vociférant au dessus de lui. Dans cas la il se protège et ne peut écouter ni même entendre ce qui lui est dit. Le respect est de mettre à sa hauteur et s'expliquer d'Homme à Homme entre «quatre yeux».

Le besoin de protection. C'est surtout le besoin de sécurité, il est la base de la confiance et permet l'évolution, nous l'avons évoqué avec la pyramide de Maslow. Un simple exemple lié au sommeil. Un nourrisson mis dans un grand lit aura des difficultés à s'endormir. Si il est dans un berceau ou si on lui met

des coussins autour il s'endormira. Comme le petit africain sur le dos de sa mère qui travaille, malgré le bruit, les mouvements et les chants, il est rassuré.

Le besoin de mouvement. Je ne m'attarderais pas aujourd'hui sur cet item que pour se développer l'enfant a besoin de mouvement, ce qui lui permet de connaître son corps, de le faire croître, d'acquérir de l'expérience et de construire sa mémoire. Ne pas oublier «q'un enfant qui joue est un enfant qui apprend» comme l'écrit Jean Château Mais il a aussi besoin de se reposer.

Le besoin de secret. Monsieur Tisseron a développé de manière ce sujet. J'insisterai sur le respect des petits secrets de l'enfant, qui sont une manière de se protéger et d'exister. C'est aussi respecter son intimité. Lorsqu'un enfant vous confie un secret, il vous fait preuve de confiance, il faut faire attention à ne pas le trahir. Ce qui ne signifie que vous en êtes le dépositaire exclusif. Il faut faire comprendre à l'enfant qu'en cas de besoin et en l'ayant averti, vous transmettrai ce secret aux personnes susceptibles de pouvoir l'aider. Le besoin d'observer. Cela a été traité, l'enfant est une véritable éponge, il capte tout ce qu'il perçoit, qu'il ressent. Tout est nouveau pour lui, il demande des explications pour comprendre. Parfois l'adulte ne perçoit pas l'importance et la signification des questions et des comportements de l'enfant en ce domaine

Le besoin de nourriture bien choisie, je reviendrais pour conclure sur ce besoin dans un instant.

Le besoin de sommeil. Nous avons hier que le sommeil, c'est la croissance et la récupération physique, et c'est aussi la récupération et structuration psychique c'est pendant le sommeil que notre mémoire s'élabore et s'organise. Le sommeil favorise aussi

l'immunité. Les adultes, les enfants risquent d'attraper de petites infections au départ, mais ensuite de grosses infections s'ils ne dorment pas.

Le sommeil est en partie à l'image de notre journée, il ordonne les informations reçues dans la journée et les interprète.

La mémorisation dépendre de la manière dont les informations ont été enregistrées.

Ce tableau montre les différentes capacités d'attention des enfants et adolescents. Ces indications sous-entendent que l'on respecte le rythme des enfants. Des journées surchargées, une dette de sommeil, ou une fatigue importante modifierait très sensiblement ces observations. Dans ces conditions, un enfant peut être attentif pendant trois heures au total dans la journée scolaire alors que celle-ci dure six heures. L'enfant n'est attentif que pendant la moitié du temps. De plus son attention ne va pas être continue. Il sera concentré en moyenne que pendant une quinzaine de minutes. Par conséquent l'enseignant et l'éducateur devront structurer leurs cours de façon à rompre le rythme environ toutes les 15 minutes pour lui permettre d'ordonner les informations.

Ce processus repose sur un des mécanismes de la mémorisation. Il y a trois grands types de mémoires. La mémoire immédiate, à court terme, à long terme. La mémoire immédiate a une capacité de stockage limitée variable selon l'âge elle varie de une minute chez le jeune enfant à cinquante minutes chez l'adulte. Elle se décharge de manière régulière dans la mémoire à court terme tout au long de la journée. Enfin pendant le sommeil cette mémoire se vide en se comparant avec la mémoire à long terme qui se structure ainsi. Pour l'anecdote, il est conseillé aux écoliers et étudiants d'apprendre leurs leçons en fin d'après midi pour favoriser la structuration de la

mémoire à long terme. Ce phénomène avait été observé de manière empirique dans la vie monastique. En effet les moines se réunissaient, quand ils avaient fini leur temps de travail. Ils se retrouvaient, lorsqu'ils vivaient avec le temps solaire, vers 17 heures pour collationner les informations de la journée de travail. En même temps ils prenaient un léger repas, a pris le nom l'activité du moment, la collation.

Revenons pour terminer sur le besoin d'une alimentation bien choisie qui nous permet de résumer l'ensemble des deux interventions.

L'acte manger n'est pas un acte simple, nous l'avons vu dans mon intervention précédente. Le tableau suivant illustre le principe d'incorporation de Claude Fischler. De manière synthétique, je suis ce que je mange donc n'importe quoi ne peut devenir moi ce postulat explique la complexité de l'acte manger.

Avec ce principe, nous trouvons dans le sujet qui nous a réunis durant ces deux jours.

L'aliment représente l'essence de quelque chose, pour une personne il évoque une situation, un fait, une autre personne. Tout ceci a été associé une perception agréable ou désagréable. L'aliment matérialise cette émotion, son choix, va être liés aux valeurs qui lui sont attribuées. Puis l'aliment va être ingérer, il est dans le corps, mais n'a pas été encore absorbé, il est dans le tube digestif, zone de transit dont il peut être encore rejeté. Puis il va pénétrer dans mon corps et il passe dans mon sang. Le sang et toute sa symbolique. Pour les anciens, le sang était l'âme de l'animal et en absorbant son sang, on risque devenir lui. Par conséquent, il faut le vider de son sang, le saigner et ainsi manger sa carcasse sans risque, pratique que l'on retrouve dans certaines religions. Enfin les nutriments s'intègrent à moi, ils passent la barrière cellulaire, les glucides, lipides et protides deviennent moi, ils deviennent mon essence. Nous

voyons que l'essence de quelque chose est devenue mon essence. Ce principe se retrouvait dans l'anthropophagie, on mangeait ces ancêtres ou ses ennemis pour en acquérir la force et les vertus. Nous sommes encore dans les phénomènes de perpétuation et sorte de clonage avant l'heure.

Pour manger un aliment, il faut donc tenir compte de ces propriétés physiques, mais de la place qu'il tient dans l'imaginaire et dans sa représentation symbolique. Et il sera absorbé s'il y a cohérence entre ces trois paramètres. Cette démonstration bien que théorique résume l'importance de notre histoire et les traces que notre entourage y a laissées

Pour conclure, je citerai Saint Augustin, en disant:
«La mémoire c'est le présent du passé». ■



Souvenir d'enfance

Bravant l'orage et nos peurs d'enfants, mon frère Daniel et moi, traversions la rue sous l'orage d'été. Trempés après quelques passages, nous avons continué à jouer sous l'orage en des rires mémorables. 45 années plus tard ... dans l'obligation d'aller rechercher le véhicule garé très loin sous un orage battant, mon frère, présent à cette occasion, d'un même temps, d'un même pas, nous partîmes ensemble sur les traces de notre enfance, d'un pas lent, afin de prolonger nos retrouvailles, nos fous rires, la pluie. Vaincre ensemble nos peurs d'adultes. Merci Daniel.

samedi 26 novembre
Conclusion

Marie-Françoise de Tassigny | Déléguée petite enfance, Ville de Genève



En ma qualité de responsable de la synthèse, je serai moins dans la confiance, mais plutôt dans un survol de ce colloque. Pendant ces deux journées, nous avons chacun et chacune suivi la trace de notre enfance, de l'enfance.

Sur le chemin nous avons rencontré:

Philippe Rousseau et son portrait très exhaustif de la transmission, Bernard Lescaze et notre Ville de Genève de l'époque, fortifiée, où les poupards avaient essentiellement droit de cité, Serge Tisseron et ses revenants enfermés dans nos placards intérieurs, Mony Elkaïm nous confirmant que chacun dans son comportement gardait son armure, la conversation de Pierre Dominicé et Daniel Péclard sur le chablon familial et la résilience.

Sur le chemin aussi, Blaise Pierrehumbert et sa référence de madone à l'enfant pour témoigner de la relation mère – enfant. Patrick Ben Soussan nous a pris par la main, pour le suivre à travers les contes de notre enfance, souvent témoignages d'une enfance joyeuse, éternelle et sans cœur. Manon Hotte et Jeanne Pont, à travers l'objet déclencheur, nous ont donné une folle envie d'aller au musée, Anna Lia Galardini, nous a prouvé que la documentation est une valorisation de l'enfance, mais c'est aussi un état d'esprit au service de la pédagogie, Maryjan Maître, et son voyage de l'intime et son projet inter-générationnel autour des jeux Philippe Rousseau et sa vision de la globalité de l'être, et de ses rythmes.

Nous avons fait des haltes à la source des Diseuses de vie, qui nous ont offert une séquence émotion et une deuxième halte avec le Kollektiv.88 pour prendre un nouveau tempo dans notre marche.

Toutes ces rencontres miraculeuses sont comme des fleurs que nous avons cueillies ensemble, quelles

soient de couleurs différentes, de formes et de senteurs variées; elles ont créé une ambiance d'exception, un cadre de réflexion intense et en un mot, un colloque de rêve. Ce petit miracle, vous le devez au comité de pilotage, à mon équipe et à Alisa Monney, grande coordinatrice!

Et je terminerai encore, en vous remerciant de nous avoir fait le cadeau de partager avec nous, ses deux journées.



Samedi 26 novembre

Synthèse et clôture

Manuel Tornare | Maire, Ville de Genève



J'aimerais qu'on applaudisse bien fort Marie-Françoise de Tassigny, la déléguée à la petite enfance, pour tout le travail qu'elle fait à longueur d'année mais aussi pour la préparation, l'élaboration de ces colloques.

Je vais remercier aussi le comité de pilotage, parce que chacun et chacune a droit à des remerciements: Sylvie Reverdin, Jeanne Pont, Philippe Lechêne, Pierre Dominicé, Marcel Fallet, ainsi que l'équipe de Marie-Françoise de Tassigny, c'est-à-dire Aline Sommer, Pascale Grivel et Francine Koch, et bien sûr Alisa Monney, qui est la cheville ouvrière du colloque.

J'ai été très intéressé par ces deux jours de colloque. Ce qui me touchait, ce sont ces traces d'enfance, comme l'ont dit tous ces conférenciers. Les traces, c'est important, mais ce qui est important aussi, ce sont les empreintes. Nous n'avons pas suffisamment parlé d'empreintes. Un escargot laisse des traces, mais pas forcément des empreintes sur le sol. Dans notre vécu, ce sont surtout les empreintes qui nous marquent, qui forgent notre identité. Ces traces et ces empreintes font de nous des êtres plus ou moins autonomes. En grec, autonome veut dire: qui se donne son propre mouvement. Nous sommes un petit peu comme ces hommes et ces femmes de Folon, ces êtres qui volent, ou sont à terre, ou sous terre. C'est vrai que nous avons tous des traces, des empreintes et surtout des failles.

Je pense que les êtres intéressants, ce sont ceux qui ont des failles. Quand j'étais prof, c'était les élèves qui avaient le plus de difficultés qui m'intéressaient le plus. Pas ceux qui étaient en section classique, qui faisaient leurs quatre ans pour faire leur maturité, en faisant du sport, en allant au catéchisme... Ils étaient intéressants, mais ce n'était pas forcément ceux pour qui je me battais le plus.

Les empreintes sont souvent, en tout cas dans mon vécu, liées au malheur et les traces plutôt au bonheur. Parce qu'en quelque sorte les bonheurs sont faits de petits moments, et c'est vrai que les bonheurs marquent le corps, marquent l'âme, mais ce sont des additions, tandis que les empreintes assomment. Et c'est souvent parmi ces empreintes-là que nous avons nos failles. J'en ai souvent discuté avec des êtres exceptionnels. Prenons l'Abbé Pierre, qui vient de montrer ses failles. Je trouve que cet homme, que certains ont déjà sanctifié avant sa mort, montrant ses failles est plus intéressant qu'avant. Parce qu'il est plus humain. Il se rapproche donc plus du ciel que de l'enfer.

Ces discussions sur les failles, les traces, les empreintes, je les aies eues aussi avec des maires, comme Bertrand Delanoë, par exemple, qui ne cache pas ses failles, ou avec des artistes, ou avec certains de mes collaborateurs qui sont parfois en difficulté et qui savent que ma porte est toujours ouverte. C'est important si on veut un monde meilleur, un monde plus solidaire. On ne peut pas gérer le social si on n'a pas cette philosophie.

Les traces d'enfance, c'est une carte postale qui parle de mon grand-père Terrier. Claudius Terrier, qui avait été professeur à l'Uni, et qui m'a élevé en quelque sorte après le divorce de mes parents.

Je vais vous raconter deux exemples qui montrent des traces et des empreintes qui encore aujourd'hui, en 2005, me poursuivent.

La première est liée à la mort. Comme ce proverbe mexicain le dit: la mort n'a jamais tué personne. On ne meurt pas de la mort. Mais le rapport avec la mort est un rapport essentiel pour notre existence. La première fois que j'ai considéré la mort de manière non abstraite, c'était dans mon enfance. Nous habitions

au Petit-Lancy, et en face il y avait une très grande propriété de gens très riches de Genève, une maison de maître. Il y avait un jardinier italien, immigré, qui était venu avec ses enfants. Je jouais beaucoup avec un de ses fils, qui s'appelait Denis. J'avais 7 ans et lui 10 ans, en 1958. Ce Denis était très sportif: il faisait du cheval, du football. Un jour, nous n'avons plus vu Denis. On fréquentait la même école au Petit-Lancy. On a demandé au maître principal où était Denis. On allait frapper à la porte du jardinier en face, on ne nous répondait pas. Un mois, deux mois, on avait prétendu qu'il était en Italie chez ses grands-parents. Mais il a bien fallu dire la vérité et un jour ma grand-mère, qui habitait avec nous, m'a dit: Denis a le cancer de la jambe, il est fichu. C'était encore abstrait. Je me souviens que ma chambre à coucher donnait sur la rue et aussi sur les dépendances. Une nuit de mois d'août où il faisait très chaud, j'ai entendu toute la nuit par la fenêtre ouverte Denis qui criait: je ne veux pas mourir. C'est la première fois que j'ai pris réellement conscience de ce qu'était la mort. Et Denis est mort au mois de septembre.

Cette histoire-là, je l'avais un peu occultée, oubliée jusqu'au jour où, en 1991, un ami d'enfance m'a téléphoné. Il habitait Berlin, m'a annoncé qu'il avait un SIDA final – à l'époque il n'y avait pas les trithérapies – et m'a dit: personne de ma famille ne veut me recevoir, est-ce que tu veux me recevoir? Je l'ai soigné pendant 6 mois et il est mort chez moi. Je le dis aujourd'hui pour la première fois. Et je me suis souvenu de Denis et je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que je n'ai plus peur de la mort depuis l'histoire de Denis. On ne meurt pas de la mort.

Le deuxième exemple c'est un secret. C'est ma grand-mère paternelle, qui était catalane et habitait à Amélie-les-Bains. Elle est venue en 1915 à Genève, pendant la guerre, parce que son père avait été nommé directeur du Grand-Théâtre. Ma grand-mère

est donc venue avec ses frères et sœurs à Genève. Elle a connu quelques années plus tard mon grand-père, qui avait vingt ans de plus qu'elle. J'aimais beaucoup cette grand-mère. Mon grand-père paternel est mort en 1947. Je ne l'ai pas connu, je suis né en 1951, mais j'ai toujours vu ma grand-mère habillée de noir, une femme très distinguée, très méditerranéenne, qui parlait peu, et j'ai toujours eu l'impression qu'elle avait un secret. Cela correspond avec ce que disait le Docteur Tisseron. On essayait, ma sœur et mes frères, de savoir quel était ce secret. Un jour, on a eu un indice: son frère avait été aussi un grand musicien. Il avait été compositeur et pianiste de Maurice Chevallier. Ma grand-mère n'était pas du tout musicienne. Elle ne savait pas jouer au piano, elle chantait mal. Autour de nous, on disait: c'est quand même pas possible qu'elle soit aussi peu musicienne, il y a quand même un problème. C'était la seule de ses frères et sœurs qui n'était pas musicienne. Un jour, on a posé la question à une prof d'anglais, Mlle Dubois, de l'école supérieure des jeunes filles, qui était sa filleule. Elle répond: ah, mais vous ne savez pas pourquoi? Et elle s'est arrêtée brusquement. Ma grand-mère est morte en 1980. Quand je suis arrivé au Conseil administratif, en 1999, j'ai reçu un mot me disant que la concession des vingt ans était terminée et me demandant si je voulais faire en sorte que cette concession soit renouvelée. C'est ma grand-mère qui avait un secret, je veux en savoir plus. J'ai téléphoné au maire d'Amélie-les-Bains et lui ai demandé de m'envoyer la fiche d'état-civil de ma grand-mère. Il y était écrit: Jeanne Bonnet, enfant naturel. Elle n'était pas la fille de mon arrière grand-père. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Cette femme est morte avec son secret. Il y a eu certainement des soupçons autour d'elle, puisque cette filleule a évoqué des soupçons. Mais ces secrets sont fondateurs de la personnalité, sont fondateurs de l'identité. Nous devons les respecter. Maintenant, j'ai encore plus d'admiration pour cette grand-mère qui a gardé ce secret.

C'est vrai, on est malheureusement dans une société qui veut tout dévoiler. Mais je pense qu'il faut qu'on préserve un minimum ces secrets. Cela fait partie vraiment de notre identité.

Ce sont des exemples, on vit avec, vous en avez toutes et tous, c'était l'objet de ces deux jours de colloque. Mais dorénavant, on va se voir autrement et on va voir les enfants, les petits enfants, avec un autre regard, un autre œil. Peut-être avec plus de respect pour ces traces, ces empreintes, pour faire en sorte aussi que ces traces soient vraiment pour tous ces enfants plus fondateurs possibles.

Je terminerai par un petit exemple qui ne me concerne pas et qui m'a beaucoup frappé. Avant-hier, je l'ai dit à certains d'entre vous, je suis allé pour la journée à Auschwitz avec une partie de la communauté juive et avec des enseignants. Chaque année, ils font le voyage à Auschwitz. Il y avait un rescapé d'Auschwitz qui avait treize ans au moment de sa détention et en a maintenant 75. Pour fuir la réalité, il est resté dans l'enfance. Ce petit David qui, à 75 ans, n'a jamais eu de travail, on s'occupe de lui. Cette trace d'enfance, c'est vraiment l'exemple extrême.

Nous avons tous une responsabilité au niveau des traces d'enfance et c'est pour ça qu'on se bat aussi pour qu'il y ait un service public dans le domaine de la petite enfance qui propose vraiment la meilleure écoute possible pour tous les enfants.

Je vous remercie de votre attention. ■

D i s e u s e s d e v i e

Odette Billard

Moi, novembre et bien c'était petit brouillard du soir, c'est l'odeur des marrons que l'on vend au coin de la rue et c'est l'odeur des chrysanthèmes. Parce que nous habitions juste aux TATTES de l'île qui mènent au cimetière parisien. Alors les trottoirs de ma ville qui étaient d'habitude, tristes, gris, et bien ils étaient parfumés par l'odeur des chrysanthèmes. Quelles belles fleurs! Pour moi! Et c'est vrai que nous avons tous comme ça nos sensations que nous avons éprouvées à un moment où l'esprit était encore tout frais. C'est dommage que je ne puisse pas parler avec vous parce que vous en auriez des choses à me dire! Ben moi, c'est les coquelicots, les champs de blé, il y a les marrons, l'odeur du bois, l'odeur de la tarte aux épinards. Et j'oubliai le bleu métallisé des voitures, ça je vous conseille dans acheter une tout de suite pour me faire plaisir! Et bien, toutes ces sensations nous accompagnent toute notre vie. Et là ben, vous me voyez là, sur une scène, mais peut être que vous allez me voir dans le bus et vous allez vous dire : oh, cette pauvre vieille dame là, debout, je vais lui donner ma place. C'est quand même gentil, je vous remercie. Mais ce que vous ne savez pas c'est qu'à l'intérieur, je suis toujours la petite fille que j'étais!

Adriana Conterio

N'empêche, quand j'évoque mon enfance, je ne sais pas pour vous, mais la première chose qui me vient à l'esprit ce ne sont pas tellement les souvenirs. Ce sont mes parents. Ainsi l'été, quand je me promène dans les parcs sous les tilleuls, je pense à Madame Babel, à son jardin fleuri, à son tilleul à elle. Et le mois de novembre, maintenant je fais exprès d'aller me promener dans les ruelles des villages de campagne et là, je cherche l'odeur du bois de cheminée qui brûle... je m'en remplis les poumons, je ferme les yeux, je me revois à Patou. Je marche dans les ruelles de Patou, le village familial, je vais chez la nonna, je me réchauffe à l'intérieur de son âtre et je suis heureuse parce que je sais que Noël approche.

Judith Steiger

Je me souviens aussi d'une odeur. C'était vers l'automne. Les pommes étaient déjà mûres et ma mère faisait des beignets de pommes et on pouvait en manger tant que l'on voulait cette fois. Mais je me rappelle aussi des vendredis. Les vendredis elle faisait toujours des tartes. Et je me souviens d'un jour, un vendredi, c'était l'été, et nous étions toujours tous à pieds nus, les tartes étaient par terre dans la cuisine, je rentre par la porte arrière, je rentre et je mets mon pied sur une tarte aux épinards ! C'était chaud! Et c'était évidemment moi qui devais manger le morceau où il y avait le pied dedans ! Pas de gaspillage! Et aujourd'hui quand je fais une tarte aux épinards, je vois toujours la forme de mon pied au milieu!





Samedi 26 novembre

Nos secrets de famille

Serge Tisseron | Psychiatre et psychanalyste



Peu de problèmes de psychologie font actuellement l'objet d'autant de commentaires que les secrets de famille. Mais c'est souvent sur une base erronée! On oppose en effet volontiers les secrets à la vérité. Encore récemment, des confidences - ou des pseudos confidences - de diverses stars ont prétendu vouloir en finir avec des secrets en «racontant tout». Pourtant, le problème d'un secret familial est bien autant de nuire à la communication que de s'opposer la vérité. Pour le comprendre, commençons par poser quelques repères.

Qu'est-ce qu'un secret de famille?

Tout d'abord, un secret de famille n'est pas quelque chose que l'on ne dit pas puisque nous ne disons jamais tout à tout moment. Quiconque aurait l'ambition de «tout dire» devrait se lever fors tôt, et très probablement se coucher bien tard, voire pas du tout! En revanche le secret, dans une famille, peut se définir à la fois comme quelque chose qu'on ne dit pas et quelque chose qu'il est interdit de connaître. Autrement dit, le secret porte à la fois sur un contenu qui est caché et sur un interdit de dire et même de comprendre qu'il puisse y avoir, dans une famille, quelque chose qui fasse l'objet d'un secret. Cette définition exclue donc de la sphère des secrets de famille les éléments de la vie sexuelle des parents que ceux-ci cachent en règle générale à leurs enfants. En effet, si les parents ont droit à une vie sexuelle à l'abri des enfants, il n'est pas interdit à ceux-ci de savoir que leurs parents en ont une, bien au contraire! Savoir, pour un enfant, que ses parents ont des moments d'intimité à l'écart de lui est donc quelque chose de structurant pour son accession à la reconnaissance de sa propre intimité. Mais à ces deux éléments du secret - le non-dit et l'interdit de savoir -, il est essentiel d'en ajouter un troisième. Le secret de famille est à la fois quelque chose qu'on ne dit pas, qu'il est interdit de connaître et qui est douloureux pour les parents. En effet, un enfant qui per-

çoit quelque chose qu'on ne lui dit pas, mais qui lui semble plutôt heureux pour ses parents, n'a aucune raison de s'en angoisser. La souffrance du parent autour du secret est donc un élément essentiel de sa dynamique. Les «bons secrets » sont ceux qui nous rendent heureux et les «mauvais » ceux qui nous rendent malheureux!

En second lieu, l'idée que le secret s'oppose à la communication plus qu'à la vérité implique de reconnaître que personne n'est jamais certain de détenir celle-ci. Si «tout dire» est un mirage - ou, si on préfère, un fantasme - dire «tout ce qu'on sait» est bien plus proche de la réalité du dénouement des secrets familiaux.

En troisième lieu, il est important de comprendre que si l'enfant pressent toujours qu'on lui cache quelque chose, il n'a guère les possibilités de deviner la nature de ce qu'on lui cache. Et c'est là où commence le problème pour lui. Comprenant qu'on lui cache quelque chose, mais incapable de savoir quoi, il est poussé à lancer son imagination dans des constructions qui, loin de calmer son angoisse, la majorent au contraire bien souvent.

Enfin, en quatrième lieu, la grande majorité des secrets ne sont pas organisés autour d'événements coupables ou honteux. Les fameuses «fautes de nos ancêtres» dont on parle parfois ne sont qu'une source secondaire des secrets de famille. La plupart d'entre eux ne sont pas dus à des actes honteux ou coupables, mais à des traumatismes vécus par une génération et incomplètement élaborés par elle. Il peut s'agir de traumatismes privés, comme un deuil, mais aussi collectifs comme une guerre ou une catastrophe naturelle. Ces événements n'ont pas reçu de mise en forme verbale, mais ils ont toujours été partiellement symbolisés sous la forme de gestes et d'attitudes, et, parfois aussi d'images montrées ou

racontées en famille. Ces symbolisations partielles peuvent se traduire par des silences ou des propos énigmatiques, des pleurs ou des colères sans motif apparent, ou encore par des récits ou des images apparemment anodins, mais qui provoquent chez le parent concerné des émotions incompréhensibles

La double origine des secrets de famille

Quand on pense «secret», on pense aussitôt aux choses qu'on choisit de garder secrètes en se sentant libre de pouvoir les raconter si on le décide. Par exemple, un homme qui perd son emploi peut parler de cette situation à ses collègues de travail, à sa femme, mais décider de la garder secrète vis-à-vis de son fils. Mais il existe aussi des situations dans lesquelles celui qui garde un secret ne peut même pas s'en parler à lui-même. Un exemple extrême est donné par les déportés. Lorsqu'ils ont été questionnés par leurs enfants sur les camps, certains ont nié avoir vécu les horreurs qu'ils avaient pourtant bien subies. Ces déportés n'étaient pas des partisans des thèses négationnistes, mais ils n'avaient pu survivre dans des conditions effroyables qu'au prix de retrancher de leur conscience les sensations, les émotions et les états du corps qui les avaient accompagnées. Ces déportés ne pouvaient pas reconnaître l'horreur de ce qu'ils avaient vécu car ils avaient enfermé cette horreur dans une partie d'eux-mêmes dont ils avaient en quelque sorte perdue la clef pour se protéger du risque de s'y confronter à nouveau. Ils avaient décidé d'oublier pour survivre¹. Chez ces déportés, le secret relevait donc d'un clivage partiel d'une expérience particulièrement pénible. De tels clivages sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le pense. Nous voudrions croire qu'entre les générations, la majeure partie des influences passe par les diverses formes de l'identi-

fication, mais beaucoup sont liées aux clivages mis en forme à chaque génération.

Suintements, feintise et Secrets

Afin de rendre plus compréhensible les effets des secrets sur plusieurs générations, j'ai proposé de les appréhender à travers trois concepts: les suintements du secret, la feintise et la distinction du Secret (avec «S» majuscule) comme fait psychique opposé au «secret» (avec «s» minuscule) comme fait relationnel.

1 - Les suintements du secret

C'est tout ce qu'un parent montre et «dit» à son insu, avec des gestes, des intonations énigmatiques, des mimiques... Le propre de l'être humain est en effet de se donner des représentations de ce qu'il vit sous trois formes: sur un mode sensori-moteur (des gestes, des émotions et des attitudes en témoignent); sur un mode imagé (nous formons des images mentales pour nous les représenter); et enfin sur un mode verbal (nous utilisons des mots pour en parler). Quand un événement n'a pas reçu de mise en forme verbale, il est donc toujours présent sous une autre forme, en générale sensori-motrice.

Par exemple, une mère qui regarde son enfant en souriant cesse soudain de sourire et s'assombrit, ou bien un père qui tient son enfant sur ses genoux en regardant la télévision, se raidit soudain et écarte l'enfant de lui. De tels changements brutaux d'attitude, de mimique, de comportement ou d'intonation ont toujours une cause précise. Par exemple, cette mère a cru soudain voir dans le regard de son enfant, ou même dans la seule forme de son visage, quelque chose qui lui a rappelé le visage de son propre frère à un moment où elle a eu très peur de lui. Et ce père

qui regardait tranquillement la télévision avec son fils a soudain été bouleversé parce qu'un mot ou une image a réveillé un souvenir désagréable de son histoire passée.

Dans un autre cas, une mère dramatisait les premiers mots prononcés par son enfant de la façon suivante. Lorsque son père partait travailler, l'enfant articulait justement ce départ avec les syllabes suivantes: «papa pa-ti ». Mais la mère, aussitôt très bouleversée et presque en larme prenait son bébé et le secouait en disant «mais non, ton papa n'est pas parti ». Elle voulait dire par là que le père du bébé était seulement allé travaillé et allait revenir le soir. Son angoisse et sa confusion venaient du fait que cette femme avait été elle-même un bébé abandonné par son père. C'est la souffrance non élaborée de cette situation qu'elle manifestait dans la dramatisation des premiers mots à travers lesquels son bébé tentait à juste titre d'articuler le départ quotidien de son père. Mais les manifestations de cette souffrance contribuaient à perturber gravement le bébé.

Parfois, les comportements d'un parent trouvent leur origine à la fois dans une souffrance personnelle et dans une souffrance familiale. Tel était le cas pour une mère que j'ai eu à suivre et qui interrompait constamment la tétée de son bébé. Dès que celui-ci se mettait à boire son biberon tout à fait normalement, elle lui retirait la tétine de la bouche en disant «arrête, tu vas t'étouffer!» Après un moment de surprise, le bébé criait et pleurait. La mère, lui mettait alors à nouveau le biberon dans la bouche. Le bébé tétait à nouveau, mais la mère lui retirait à nouveau la tétine précipitamment en disant encore «tu vas t'étouffer ». Toute la tétée était ainsi ponctuée d'interruptions et

d'exclamations de la mère. Or il apparut finalement que cette mère était porteuse d'angoisses qui avaient une double origine: elle avait eu à s'occuper d'une mère asthmatique dont elle redoutait la mort, et elle avait été aussi élevée dans une atmosphère de secret pesant autour de son grand-père maternel mort étouffé. Ces deux événements expliquaient son comportement perturbé et perturbant².

2 - La feintise

L'expression qui désigne le mieux la situation d'un enfant confronté aux suintements d'un clivage est peut-être l'ancien mot de «feintise ». Ce terme du XII^e siècle, tombé en désuétude aujourd'hui, était notamment employé dans les romans de la Table Ronde pour désigner la ruse par laquelle une personne prend la place d'une autre afin de se faire passer pour elle. Le propre de la «feintise» est de créer un statut d'ambiguïté de la croyance. Le récepteur du message est coupé en deux: il reçoit des indices contradictoires qu'il ne peut pas rapporter à un système de croyance unique. Tel est bien le problème d'un enfant confronté à un secret: il ne sait pas quel statut attribuer à ce qu'il perçoit. Cette façon de considérer le secret permet de comprendre qu'un parent puisse «tromper» un enfant et le perturber gravement sans le vouloir ni même parfois s'en rendre compte. Il «suffit» pour cela qu'il soit le porteur d'un secret qui divise son propre psychisme.

Il importe donc peu de faire la distinction entre ce qui est dissimulé volontairement à un enfant ce qu'on n'a pas eu encore l'occasion de lui dire, mais qu'on compte bien lui dire plus tard, ou encore ce qui coupe le parent en deux à son insu. Les effets sont toujours les mêmes sur l'enfant.

¹ Jorge Semprun explique particulièrement bien ce dilemme dans *L'Ecriture ou la vie*. Paris, Gallimard, 1994..

² Dans le langage de la théorie de Nicolas Abraham et maria Torok, nous dirions que cette femme était à la fois porteuse d'une «crypte» - autour de la maladie de sa mère qui avait été un vrai traumatisme pour elle - et d'un «fantôme» - autour du décès énigmatique de son grand père. Son fils avait décidément toutes les raisons de devenir à son tour porteur d'un «fantôme» personnel!

3 - Les secrets et le Secret

Le secret ne peut donc pas se définir seulement en termes de communication et de relation. Avant d'être une forme de relation, il est une forme d'organisation psychique, parfois partiellement consciente, mais d'autres fois totalement inconsciente. Cette distinction entre le secret comme phénomène relationnel et le secret comme phénomène psychique est essentielle. C'est pourquoi il serait utile d'écrire avec un «S» majuscule le Secret en tant qu'organisation mentale particulière correspondant au travail d'un secret dans le psychisme d'un sujet, afin de l'opposer clairement à toutes les formes de «secrets» relationnels qui appartiennent à la vie courante et normale. L'existence de secrets gardés volontairement dans une famille ne s'accompagne pas forcément d'une organisation psychique caractéristique du Secret chez l'un de ses membres. Ce qui caractérise le Secret, c'est le fait que la personnalité de son porteur soit coupée en deux, autrement dit clivé. Et ce clivage provoque chez ses proches des expériences qu'ils sont amenés à cliver à leur tour.

En effet, sous l'effet d'un Secret qu'il pressent, la personnalité d'un enfant ou d'un adulte est toujours amenée à se couper en deux. Il apprend à fonctionner avec un psychisme divisé: d'un côté, il est obligé d'apprendre à repérer l'existence du secret douloureux à de multiples indices de manière à ne pas courir le risque de confronter trop brutalement son parent à cette zone douloureuse de sa personnalité. Mais, d'un autre côté, il est obligé de faire comme si ce secret n'existait pas. Un tel clivage a des effets

immédiats sur les capacités de dissimulation de l'enfant. Il apprend à cacher ses sentiments, ses pensées, et inaugure avec le monde une relation faite de repli plus ou moins poli. Parfois, ce repli favorise l'investissement dans des activités intellectuelles. Mais d'autres fois, l'enfant perd toute confiance dans lui-même ou dans l'adulte. Ses possibilités d'apprentissage peuvent alors en être gravement perturbées. Il peut aussi céder à l'angoisse de la situation et développer des troubles allant de la «crise de nerfs» à diverses formes de phobies.

Ainsi, le Secret enfermé dans le psychisme du parent provoque des perturbations de sa communication, notamment avec ses enfants. Puis ces perturbations, et les efforts faits par l'enfant pour s'en accommoder, déterminent chez lui des troubles psychiques qui, à leur tour, perturbent ses communications avec ses propres enfants, et ainsi de suite sur plusieurs générations.

Signalons encore que les troubles liés à un Secret ne disparaissent pas forcément avec la divulgation de celui-ci. Les clivages et les dénis précoces que l'enfant a mis en place au cours d'expériences relationnelles avec des parents eux-mêmes clivés sous l'effet d'un Secret subsistent après la révélation de celui-ci. A partir de la divulgation du Secret, l'enfant continue à fonctionner de façon clivée. Une partie de sa personnalité peut en tenir compte, mais celle qui a été clivée sous l'effet des distorsions des communications familiales continue à fonctionner comme si elle ne le savait pas³.

Les ricochets d'un secret à travers les générations

Une adolescente vint en psychothérapie pour une phobie des pieds nus. Elle avait peur de voir des pieds nus et même d'y penser. Un entretien avec ses parents permit de découvrir les choses suivantes. Lorsque la fillette avait six ans, son grand-père qui habitait dans la même maison s'était pendu. Cet événement avait été caché à la fillette qui avait pourtant perçu la très forte charge d'angoisse qui avait alors rempli la famille. Elle avait tenté de maîtriser cette angoisse en la rattachant aux bribes de conversation qu'elle entendait. Parmi celles-ci elle avait perçu que les deux lettres «p» et «u» constituaient un mot chargé d'émotions particulièrement vives chez ceux qui les prononçaient. Mais la fillette ne disposant pas du mot «pendu» dans son vocabulaire, elle avait relié ces deux syllabes aux mots «pieds nus» qui correspondait, quant à eux, à quelque chose qu'elle connaissait bien. Peut être aussi insistait-on souvent auprès d'elle pour qu'elle ne marche pas les pieds nus! Quoi qu'il en soit cette fillette avait grandi en focalisant toute son angoisse autour des pieds nus.

Sa phobie fut guérie parce que le thérapeute de cette fillette se préoccupa d'un éventuel secret familial en interrogeant longuement les parents. Mais si tel n'avait pas été le cas, on peut imaginer que cette fillette devenue grande aurait pu se marier et avoir elle-même un enfant. Celui-ci aurait donc eu une mère ayant la phobie des pieds nus, et on peut imaginer quelles graves perturbations en auraient résultées pour lui. Comment effet une mère qui a la phobie des pieds nus peut-elle baigner son bébé, le langer et lui apprendre à marcher? Il est probable qu'un tel bébé aurait présenté des troubles du schéma corporel et peut être même des troubles réels de la marche. Pourtant, un thérapeute appelé au secours de cette mère et de ce bébé aurait été bien en peine pour établir le lien entre le décès par pendaison du grand-père et les troubles constatés chez le bébé ou

chez l'enfant qu'il serait devenu plus tard. Lorsque les troubles résultant d'un secret à une génération concernent des conduites non verbales, ils sont ainsi particulièrement susceptibles d'affecter un tout petit bébé par les soins perturbés qui lui sont donnés.

Trois mots, souvent confondus, peuvent encore nous guider dans la compréhension de ces «ricochets» des secrets sur plusieurs générations: indicible, innommable et impensable.

Alors que les événements à l'origine du secret sont «indicibles » pour ceux qui les ont vécus, ces mêmes événements deviennent «innommables» à la seconde génération. Entendons par là qu'ils ne peuvent faire l'objet d'aucune représentation verbale. Leurs contenus sont ignorés et leur existence seule est pressentie et interrogée. C'est à cette seconde génération que peuvent se trouver des troubles spécifiques de l'apprentissage, sans perturbation grave de la personnalité, ou avec des perturbations légères.

A la troisième génération, l'événement devenu «innommable» devient littéralement «impensable». L'existence même d'un secret est ignorée. L'enfant, puis l'adulte qu'il devient, peut percevoir en lui-même des sensations, des émotions, des potentialités d'action ou des images qui lui paraissent «bizarres » et qu'il est impossible d'expliquer par sa vie psychique propre ou son histoire familiale.

L'ensemble de ces distorsions est lié, comme à la génération précédente, aux perturbations de communication entre l'enfant et ses parents. Mais ces perturbations ont des effets plus graves qu'à la génération précédente. En effet, si le parent porteur du secret est pour son enfant comme un miroir porteur d'une opacité localisée, le parent qui a lui-même été soumis à un parent porteur de secret, et dont la personnalité a été déformée à son insu, est pour son

³ Les mots de *suintements*, de *feintise* et de *Secret* renvoient donc à la même chose, mais de trois points de vue différents. Les «suintements » du Secret sont ce qu'un observateur extérieur peut constater: c'est le point de vue objectif. La «feintise » est ce que l'enfant éprouve à leur contact: c'est le point de vue phénoménologique. Enfin, le «Secret » réside dans le clivage du parent responsable de ces suintements, et également le clivage, différent, que l'enfant installe en lui sous l'effet de ce qu'il éprouve face aux suintements du Secret du parent: c'est le point de vue métapsychologique.

enfant comme un miroir déformant. Les effets du Secret ne sont plus cernables et localisables comme à la génération précédente. Ils sont diffus et imposent des déformations dont le parent issu lui-même d'un parent porteur de Secret n'a pas la clef. Ces enfants (dont les grands-parents étaient porteurs de traumatismes non surmontés et indicibles) peuvent développer les mêmes troubles qu'à la génération précédente, mais aussi des troubles beaucoup plus graves, dont le point commun est d'être apparemment dénués de tout sens: en particulier des troubles psychotiques, de formes graves de débilité, ou diverses formes de délinquance ou de toxicomanie, qui interféreront bien entendu gravement avec les apprentissages.

Après la troisième génération, le secret, sauf cas de gravité extrême, tend à se dissoudre dans un ensemble d'attitudes habituellement reconnues pour témoigner de la personnalité globale de l'individu. Mais, dans les cas graves, il peut arriver que la chaîne des générations ait été interrompue. Les effets provoqués chez les descendants par un secret de famille – comme des troubles mentaux, une déficience psychique, mais aussi un investissement exclusif dans une œuvre personnelle... – peuvent entraver la tâche de procréation. Ainsi certaines lignées s'éteignent-elles sans raison apparente...

Par ailleurs, il n'est pas rare que, confrontés à l'existence d'un secret dont ils sont condamnés à ne jamais rien savoir de plus, les enfants issus de parents dont les parents étaient eux-mêmes porteurs de secret créent... de nouvelles situations de secrets! Ainsi tentent-ils de donner un sens - cette fois-ci parfaitement maîtrisé par eux - à une situation qui leur échappait à l'origine totalement. C'est pourquoi un secret de famille anodin en cache bien souvent un autre, qui peut être très grave, dans les générations précédentes.

Les histoires qu'on se raconte à soi-même

Considérés d'un point de vue extérieur, les secrets de famille consistent en événements gardés cachés sur plusieurs générations. En revanche, pour les enfants qui grandissent en y étant confrontés, l'important ne réside jamais dans l'événement initial, qu'il leur est de toutes façons le plus souvent impossible à connaître, mais dans leurs questions et leurs doutes à son sujet, et, plus encore, dans leurs choix qui en découlent.

L'enfant qui pressent chez son parent une souffrance que celui-ci semble vouloir lui cacher s'engage alors dans trois séries possibles de questions qui correspondent à trois attitudes psychologiques possibles.

Tout d'abord, l'enfant peut imaginer qu'il est lui-même le responsable et le coupable de la souffrance qu'il pressent chez son parent. Cette pensée et la série de questions qui en découlent pour lui, est plutôt caractéristique d'une attitude du tout petit enfant. Dans les premières années de la vie, en effet, l'enfant se sent volontiers l'origine et la cause de ce qu'il perçoit chez les adultes qui l'entourent. L'enfant qui imagine être coupable de ce qu'il ressent chez son parent va donc s'engager dans la voie d'être rongé par la culpabilité.

L'enfant plus grand peut s'engager sur la voie d'imaginer que ses parents sont coupables de quelques actes terribles qu'ils voudraient lui cacher. Il n'est pas, alors, rongé par la culpabilité, mais perd plutôt confiance dans ses parents et les adultes auxquels ceux-ci sont censés déléguer une partie de leurs pouvoirs, à savoir les enseignants.

Enfin, les enfants qui grandissent dans une famille à secret deviennent souvent à leur tour des adultes qui créent... de nouvelles situations de secrets! Comme

ils ne peuvent pas maîtriser les secrets dont ils sont victimes, ils tentent d'en créer d'autres qu'ils puissent contrôler! Mais leurs enfants risquent bien d'en être gravement perturbés à leur tour. En tous cas, un secret de famille anodin - ou que tout le monde connaît et fait semblant d'ignorer - en cache bien souvent un autre, qui peut être très grave, dans les générations précédentes. Heureusement, tous les traumatismes n'engendrent pas forcément un secret dans la mesure où ils peuvent toujours être élaborés et surmontés. Mais la plupart des secrets sont liés à un traumatisme non surmonté, qu'il s'agisse d'un traumatisme individuel - comme un deuil ou une fausse couche - ou d'une situation collective - comme une catastrophe naturelle, un attentat ou une guerre.

C'est pourquoi un parent doit évoquer avec ses enfants les questions douloureuses qui le travaillent, non pas pour «tout leur expliquer», mais pour les rassurer sur le fait que ce n'est pas de leur faute à eux s'il souffre. En outre, en parlant tôt de leurs questions, les parents se familiarisent peu à peu eux-mêmes avec les mots pour en parler, et, quand l'enfant est assez grand pour tout comprendre, les mots viennent facilement sur leurs lèvres!

Comment parler des secrets de sa famille à ses enfants?

Il est bien évident que lorsque des parents ont jusque là préservé un secret et qu'ils décident d'en parler à leur enfant, il n'est jamais question de «tout dire ». Encore une fois, il s'agit essentiellement de donner à l'enfant le droit de se questionner et de questionner ses parents en évitant de créer chez lui un domaine qui devrait rester fermé à sa compréhension. En effet, lorsqu'un enfant grandit dans une famille à secrets, on s'aperçoit de l'extraordinaire capacité qu'il a à étouffer ses questions autour du domaine douloureux qu'il apprend très vite à repérer

chez ses parents et à taire. Mais le drame est que cette tendance subsiste lorsqu'il est devenu grand: on voit des adultes apparemment curieux et cultivés avoir retranché de leur esprit toutes les questions possibles autour de problèmes spécifiques, comme par exemple les naissances illégitimes ou le suicide, parce que ces questions sont liées à un secret qu'ils ont très tôt appris à respecter dans leur famille.

Il est donc essentiel que les parents qui évoquent un secret douloureux avec leur enfant insistent d'abord sur le fait qu'il n'en est pas responsable. Et, pour cela, la réalité qui lui a été jusque là cachée ne doit pas lui être évoquée comme un «secret», mais comme quelque chose dont il a été difficile de lui parler et autour de laquelle le parent reste à sa disposition pour lui apporter les informations qu'il pourrait souhaiter. Dans tous les cas, il est essentiel d'apprendre à traiter des secrets de famille comme des questions de sexualité: il ne s'agit pas de donner en une seule fois à l'enfant toutes les informations dont l'adulte dispose, mais simplement de lui signifier sa liberté de questionner et de comprendre.

Prenons un exemple qui correspond à une situation particulièrement douloureuse pour les mères qui y ont été confrontées. Dans quelle mesure une femme qui a subi des sévices sexuels précoces de la part de son père ou de son oncle doit-elle évoquer ces choses avec son propre enfant? Il me semble que cela ne peut se faire qu'à travers des échanges successifs dans lesquels l'enfant est amené à chaque fois à poser de nouvelles questions auxquelles il se sentira en droit de recevoir de nouvelles réponses. Par exemple, une telle femme peut commencer à dire à son enfant: «Tu as dû remarquer, à l'occasion des rencontres où nous sommes tous ensemble, qu'il existe quelque chose de difficile entre ton grand-père (si tel est le cas) et moi. Tu as par exemple remarqué que, parfois, nous nous regardons de

manière agressive et que la situation est souvent explosive entre nous deux. Tu n'as pas rêvé, en effet, c'est bien ainsi. Mais saches que tu n'es pour rien dans cette situation. Elle est liée à des difficultés que nous avons traversées, ton grand-père et moi, il y a bien longtemps et dans lesquelles tu n'es pour rien puisque c'était bien avant ta naissance». L'enfant est ainsi confirmé dans l'idée que les difficultés qu'il a ressenties et comprises entre sa mère et son père ne sont pas le fruit de son imagination. Ces propos de sa mère lui sont souvent longtemps suffisants dans la mesure où ils le rassurent dans l'affection que ses proches lui portent et sur le fait qu'il ne soit pas responsable des difficultés relationnelles auxquelles il assiste entre eux. Mais il est possible qu'un enfant ainsi informé ait envie, un peu plus tard, d'en savoir un peu plus. Il risque alors de demander quel genre de «difficultés» a existé entre sa mère et son grand-père. Là encore, la mère aurait tort de prendre cette question comme une invitation à expliquer tout ce qui s'est passé et dont elle continue à souffrir. L'important est plutôt d'éclairer l'enfant à partir de ce qu'il connaît, et le mieux, pour cela, est sans doute que cette mère réponde quelque chose comme: «A l'école, on t'a expliqué que ton corps t'appartient et que les adultes n'ont pas le droit de te toucher si cela ne te plaît pas. Mais moi, quand j'étais jeune, on ne nous expliquait pas tout cela, alors c'était difficile de comprendre ce qui nous arrivait et plus difficile encore de nous défendre. On n'expliquait pas cela aux enfants et tu as vraiment beaucoup de chance que maintenant on te l'explique. Mais de mon temps, ce n'était pas pareil». L'enfant prendra sans doute quelque temps pour réfléchir à cette réponse avant, peut-être, de venir aux informations avec de nouvelles questions. Il demandera alors par exemple ce qui s'est précisément entre sa mère et son grand-père. Mais, là encore, la mère aurait tort de répondre trop brutalement. Il vaut mieux qu'elle demande d'abord à son enfant

ce qu'il veut savoir. Pour cela elle pourra par exemple dire: «Peut-être as-tu continué à réfléchir à ces choses après que nous en ayons parlé? Peut-être as-tu essayé d'imaginer ce qui avait pu arriver entre ton grand-père et moi? Qu'est-ce que tu as imaginé?» Si l'enfant répond qu'il a imaginé que le grand-père avait caressé sa mère quand elle était petite, la mère peut en effet le confirmer, mais sans plus. Si l'enfant demande quel genre de caresses ou de gestes le grand-père a fait, la mère doit demander une nouvelle fois ce que l'enfant imagine et seulement lui confirmer les choses dont il est parvenu seul à se donner une représentation. L'enfant est alors renforcé à la fois dans sa confiance en lui-même et dans ses parents, et dans les vertus de la curiosité et du dialogue. Un enfant qui est dans une telle situation avec ses parents peut alors entendre les choses les plus difficiles car ces choses ne lui seront confirmées qu'au fur et à mesure qu'il aura la possibilité de s'en donner ses propres représentations, au rythme de sa propre maturation.

Mais il est bien évident que pour adopter une telle attitude, un parent aura dû d'abord faire un important travail sur lui-même. Il aura dû se familiariser avec l'événement terrible qu'il a vécu, et il aura dû également apprendre à trouver les mots pour en parler simplement. Autrement dit, un tel parent aura dû faire ce qu'on appelle dans notre culture un travail psychothérapique.

Que faire quand on se sent victime d'un secret?

Parler de ce qu'on sait à nos enfants - et savoir dire qu'on ignore ce qu'on ne sait pas - est donc le meilleur moyen de les protéger des émotions indésirables venues des générations précédentes. De même, quand on a l'impression d'être soi-même victime d'un secret, il est capital d'en parler. Mais comment? En pratique, il est souhaitable de le faire de trois manières différentes.

Tout d'abord, il est utile de chercher à connaître le secret qu'on sent peser sur soi. Mais comme il est toujours impossible de savoir si ceux qui nous ont caché quelque chose n'étaient pas eux-mêmes les victimes d'un autre secret - ou du même! -, il ne faut accuser personne et se contenter de dire: «Il me semble que quelqu'un, un jour, dans notre famille, a caché quelque chose... » Et il vaut mieux se préparer aussi à ne pas connaître la vérité car on n'est jamais certain d'y parvenir.

Ensuite, il est utile de chercher des informations sur l'époque ou la région où nous pensons qu'il a pu y avoir un secret. Beaucoup de secrets, dans les familles, sont en effet communs à une époque, à une zone géographique, ou à une catégorie sociale ou professionnelle. On sait par exemple aujourd'hui qu'un grand nombre de jeunes filles travaillant comme servantes, dans la première moitié du XX^e siècle, dans des familles aisées, ont été victimes des assiduités du maître de maison. Les grossesses qui en résultaient souvent étaient vécues comme une honte terrible par ces femmes et leur famille - et cachées en conséquence - alors qu'il s'agissait d'un véritable mal social. Découvrir qu'un secret préservé dans la honte sur plusieurs générations était en réalité partagé par tout un groupe permet de le relativiser, et donc de l'aborder avec un autre état d'esprit.

Enfin et surtout, il est indispensable de questionner notre mémoire pour y retrouver les moments où nous avons eu l'impression qu'on nous cachait quelque chose. A défaut de révéler le secret, cette recherche informe au moins sur la manière dont nous avons pu mettre en place des distorsions de notre personnalité sous son influence. Cette prise de conscience est essentielle car elle nous évite, plus tard, de perturber nos enfants avec nos propres troubles. Et cela nous permet aussi de leur en parler différemment, notamment en évoquant nos propres questions.

De ce point de vue, il faut toujours se souvenir qu'un secret s'oppose autant à la communication qu'à la vérité. Dans les familles où il existe un secret douloureux remontant à la génération précédente, les enfants finissent par taire toutes leurs questions de peur de réveiller la souffrance de leurs parents. Au contraire, dans celles où les parents évoquent leurs souffrances personnelles en expliquant à leurs enfants qu'ils n'en sont pas responsables, ceux-ci se sentent libres de poser les questions qui leur viennent à l'esprit.

Parler de ce qu'on sait à nos enfants - et savoir leur dire qu'on ignore ce qu'on ne sait pas - est le meilleur moyen de les protéger contre les ricochets que font parfois les secrets sur plusieurs générations. ■

3^e Colloque petite enfance

Trace d'enfance

Genève, les 26 et 27 novembre 2005

Impèressum

Photographie
Patrcie Moullet

Graphisme
Etienne & Etienne

Impression
SRO Kundig

Imprimé sur papier recyclé *Cyclus Print mat*